

1861.  
LA FABLE

DES

ABEILLES,

OU

LES FRIPONS

DEVENUS

HONNETES GENS.

---

AVEC

LE COMMENTAIRE,

*Où l'on prouve que les Vices des Particuliers  
tendent à l'avantage du Public.*

---

TRADUIT DE L'ANGLAIS

Sur la Sixième Edition.

---

TOME TROISIEME.

---

*Opinionum commenta delet dies , Natura judicia  
confirmat. CICERO de Nat. Deor. Lib. II.*

---

A LONDRES.

AUX DEPENS DE LA COMPAGNIE,  
MDCCXL.

TABLE

ABELLERS

1825-1830

1831-1835

1836-1840



THE BRITISH MUSEUM

1841-1845


1846-1850

1851-1855

1856-1860



# PREFACE.

 IEN des gens s'étonneront que j'ajoute un troisième & un quatrième Volume à la FABLE DES ABEILLES, avant que d'avoir répondu aux plaintes que diverses Personnes continuent de faire contre la DEFENSE que j'ai publiée pour les deux premiers Tomes. Je conviens que tout Livre imprimé est soumis au jugement des Lecteurs ; mais aussi il seroit fort déraisonnable que les Auteurs n'eussent pas les mêmes droits sur les Ouvrages de leurs Critiques. La manière dont j'ai été traité, & les libertés que certaines Personnes ont prises avec moi, sont trop bien connues, pour que le Public puisse ignorer qu'en fait de civilité, je ne suis point en reste avec mes Adversaires. Si donc ceux qui ont trouvé à propos de me reprendre & de me critiquer, ont un droit incontestable de censurer ce qu'ils croient appercevoir en moi de blâmable ; s'ils sont

*Tome III.* \* *au-*

autorisés à dire de moi tout ce qu'ils veulent; je dois sans-doute avoir aussi à mon tour le privilège d'examiner leurs critiques, & de juger, sans les consulter, s'ils méritent que je leur réponde. C'est au Public à juger entre mes Censeurs & moi.

La troisième édition de la FABLE DES ABEILLES avoit déjà paru, lorsque je publiai la DEFENSE de cet Ouvrage, qui est contenue dans le second Tome. La manière dont j'y rapporte les accusations que l'on avoit formées contre moi, montre évidemment que je n'ai point cherché à dissimuler ni les argumens ni les invectives dont on a prétendu m'accabler. J'ai au contraire eu soin d'en instruire fidèlement le Public. J'avois même d'abord pensé à saisir cette occasion, pour donner une liste des Antagonistes qui ont écrit contre moi: mais comme ils n'ont rien de considérable que leur nombre, j'ai craint qu'on ne m'accusât d'ostentation, si je ne répondois en même tems à tous ces Adversaires: tâche que je n'entreprendrai jamais; puisque si jusques-à-présent j'ai été accusé d'avoir dit quelque chose contre les Bonnes Mœurs, il n'y a point

point de Génie médiocre qui n'ait pu aisément déduire, soit de l'Apologie, soit du Livre même, une très-bonne réponse à cette frivole accusation.

Quoi qu'il en soit, il y a près de deux ans que j'ai fini une autre DEFENSE DE LA FABLE DES ABEILLES. Dans celle-ci je m'étois attaché à résoudre toutes les Objections qu'on peut raisonnablement faire, soit contre la doctrine qui est formellement contenue dans l'Ouvrage, soit contre les dangereuses conséquences qu'on en peut tirer. Ces conséquences sont l'unique chose qui m'ait toujours fait de la peine. Persuadé intérieurement que je n'ai point écrit dans un mauvais but, je serois au désespoir qu'on me soupçonnât d'avoir eu de pernicieux desseins.

Quant aux Objections qu'on a faites contre l'exécution de l'Ouvrage même, je ne m'en suis nullement mis en peine. Que les Critiques disent que mon Livre est sophistique & mal écrit, qu'il ne contient rien de nouveau, mais seulement des faussetés qui n'ont ni suite ni liaison; qu'ils disent encore que la diction en est barbare, que les idées en sont basses, & que le stile en est rampant,

pant, pitoïable même; je le leur permets volontiers. Je crois même que dans le fond ces Gens pourroient fort bien avoir raison; mais quand même la chose ne seroit pas telle, je ne me donneroïs cependant jamais la peine de les contredire; parce que je suis dans l'idée qu'un Auteur ne sauroit plus mal employer son tems, qu'à défendre & à prouver son habileté.

Je n'ai écrit que dans le dessein de m'amuser, ainsi je suis déjà parvenu à mes fins. S'il n'en a pas été de même de ceux qui ont lu mon Livre, j'en suis fâché, quoique je ne m'en croie point du tout responsable. Je n'ai point fait imprimer mon Livre par souscription. Je n'ai jamais fait espérer qu'il seroit utile & excellent. Au contraire, dès la Préface du premier Tome, j'en parlai comme d'un Ouvrage de peu de conséquence; & depuis j'ai avoué publiquement, que ce n'étoit qu'une pure rapsodie \*. Si l'on avoit acheté quelque Livre, avant que de l'avoir examiné, & sans savoir ce que c'est, à qui s'en prendroit-on qu'à soi-même & à son

\* Voyez Tome II. Page 137.

son imprudence, lorsqu'on ne le trouveroit pas tel qu'on l'avoit espéré ? D'ailleurs , est-il rare qu'on ne trouve pas de son goût les Livres qu'on a achetés ? N'arrive-t-il pas même souvent qu'on s'ennuie à la lecture qu'on se fera procuré sur la parole d'un Homme de poids, qui nous aura promis du plaisir dans cette lecture ?

Plusieurs de mes Amis ont vu une grande partie de la DEFENSE dont j'ai fait mention ci-dessus, & ils l'ont même attendue pendant quelque tems. Si je n'ai pas répondu à leurs espérances, ce n'est pas que j'aie été arrêté par le choix des caractères, ou du papier. Il y a bien d'autres raisons qui m'empêchent de publier cette APOLOGIE. On me dispensera de les exposer, puisque je n'ai tiré de l'argent de qui que ce soit, & que même je n'ai jamais promis cette DEFENSE. Dans quelque tems qu'elle paroisse, mes Antagonistes croiront toujours que c'est assez tôt, & personne ne souffrira de ce délai que moi seul.

Dès-que j'ai été attaqué, j'ai eu peine à comprendre, comment il s'est pu trouver des Gens qui se soient imaginés

que j'eusse écrit dans l'intention de *corrompre la Nation, & d'encourager toute sorte de Vices* \*. D'abord je n'ai pu attribuer cette accusation qu'à une ignorance volontaire, & à une malice préméditée. Mais depuis que j'ai vu des Personnes appréhender sérieusement, que les fréquentes représentations de *l'Opéra des Gueux* † n'augmentassent le nom-

\* Voyez Tome II. Page 223.

† Mr. GAY est l'Auteur de cet OPERA, qu'on appellera une Comédie, ou de telle autre manière qu'on le trouvera à propos, le nom ne fait rien à la chose. Cette Pièce, à proprement parler, est un Opéra & une Comédie en même tems: semblable en cela à un *Opéra Comique*, excepté que ce ne sont point des *Airs de Vaudevilles*. Elle contient une satire très-fine, & très-ingénieuse, contre les Cours & les Ministres d'Etat. Ils y sont censurés en la personne des Voleurs de grands chemins, dont ils rapportent les divers stratagèmes qui sont en usage parmi eux pour se trahir, se détruire, & se soutenir les uns les autres: stratagèmes qui répondent assez bien aux artifices des Politiques du tems. Un des Chapelains du Roi a vivement prêché contre cet OPERA; mais cette censure n'a pas empêché les Personnes sensées de ce Roïaume, de dire qu'il n'y avoit qu'un attachement servil à un Parti, une envie de se singulariser, une stupidité désespérée, un zèle aveugle, ou une hypocrisie affectée, qui pût condamner un Ouvrage aussi instructif, que l'est cette Pièce de l'illustre Mr. GAY. Cet Auteur, mort déjà depuis quelques années, a été enterré à l'Abbaïe de *Westminster*. Voici son Epitaphe.

Life is a jest, and all things show it,  
I thaugt so once, but now i know it.

C'est-à-dire: Toutes choses prouvent que la vie  
n'est

nombre des Fripons & des Friponneries, j'ai commencé à croire qu'il pouvoit réellement y avoir dans le Monde *des gens assez prévenus* pour se persuader qu'on encourage le Vice, quand on le censure.

On doit attribuer à la même perversité de jugement, l'indignation qu'ont fait éclater contre moi quelques-uns de mes Adversaires, pour avoir avoué dans l'APOLOGIE, que *jusques-ici je n'avois pas été capable de reprimer ma vanité, autant que je l'aurois souhaité* \*. Il paroît visiblement par leur critique, que ces Personnes se sont imaginé qu'il n'y avoit point de différence entre se plaindre d'une foiblesse & s'en vanter. Mais si ces Censeurs caustiques s'étoient moins laissés aveugler par la passion; si, en examinant les choses de plus près, ils n'eussent pas eu trop d'indulgence pour leur vanité, ils se seroient aisément apperçu que pour faire eux-mêmes une pareille confession, ils n'avoient besoin que d'un peu plus de sincérité. J'avoue qu'une Personne qui

pu-  
n'est qu'un jeu, aussi l'ai-je cru autrefois; mais à présent j'en suis assuré.

\* Voyez vers la fin du Tome II.

publieroit qu'il a de la vanité, en même tems qu'il découvreroit son arrogance, feroit impardonnable. Mais lorsque nous entendons un Homme se plaindre d'une infirmité, & confesser qu'il n'a pas les forces nécessaires pour s'en guérir, s'il n'en laisse paroître aucun symptôme qu'on puisse lui reprocher avec justice, bien loin d'être offensés de son aveu, son ingénuité au contraire nous charme, & nous ne pouvons nous empêcher de louer sa candeur. Si donc, pendant que les autres inventent mille mensonges pour pallier leur orgueil, un Auteur sincère ne prend avec ses Lecteurs de ces libertés qu'on regarde comme une suite de la vanité, que celles qu'on a accoutumé de prendre dans des Ouvrages de la même nature, & qu'en même tems il reconnoisse que son but a été par-là de satisfaire cette foiblesse, on ne peut envisager sa confession que comme un compliment, & on ne doit considérer sa franchise, que comme une politesse qu'il fait au Public, & une condescendance qu'il n'étoit pas obligé d'avoir. Le Vice ne consiste point à éprouver des passions, ou à être sujet aux fragilités de la Nature Humaine ;  
mais

mais on tombe dans le Vice, lorsqu'on les assouvit, & qu'on leur obéit dans ce qui est contraire aux préceptes de la Raison. Un Ecrivain qui, rempli de respect pour ses Lecteurs, soumettroit respectueusement son Ouvrage à leur jugement, & qui déclareroit en même tems qu'il n'est susceptible d'aucune vanité, gâteroit son compliment dans le tems même qu'il le feroit, puisqu'il n'y a point de mérite à faire une chose qui ne coute point de peine. Les Personnes de goût, comme celles qui n'ont que peu de délicatesse, ne peuvent être que très-foiblement frappées de la modestie d'un Homme qu'elles savent être exempt de toute vanité. Sans cette foiblesse la modestie n'est point une vertu; ou du-moins dans ce cas-là elle n'auroit pas plus de mérite, que n'en auroit la chasteté dans un Eunuque, ou l'humilité dans un Homme de néant & dans un Gueux. Quelle seroit la gloire de *Caton*, pour avoir refusé de goûter l'eau qu'on lui avoit apportée, si l'on ne supposoit qu'il avoit grand soif quand on la lui présenta?

Le Lecteur trouvera dans ce troisième Tome, & dans le quatrième, bien

x P R E F A C E.

des choses qui serviront à éclaircir plusieurs endroits obscurs du premier & du second Volume, & à en développer quelques-uns que je m'étois d'abord contenté d'indiquer.

Dans le tems que je formois ce dessein, j'ai senti que si d'un côté il m'étoit beaucoup plus facile de l'exécuter dans des *DIALOGUES*, de l'autre cette méthode n'étoit point du tout propre à discuter des Opinions, & à agiter des Controverses. Quand des Personnes susceptibles de partialité se proposent de battre un Antagoniste, & d'en triompher sans peine, ils suivent ordinairement la méthode usée de l'attaquer dans un *DIALOGUE*. En débutant, ils laissent appercevoir le Champion qui doit perdre la bataille; & dans le combat même, ils donnent à connoître la victime qu'ils se proposent de sacrifier. Ce Combattant y fait rarement meilleure figure que les Coqs, qui le jour de *Mardi-Gras* † sont destinés à recevoir les

† Il semble que l'Auteur fait ici allusion à une coutume, qui a lieu en *Angleterre* le jour de *Mardi-Gras*, & même quelquefois dans le *Brabant*. On attache un Coq par le pied à une corde, dont l'extrémité est liée à un pieu fiché en terre, ou qu'on arrête avec le pied. Dans cette situation, les Assis-

tans

les coups sans en rendre aucun, & qui sont visiblement dressés à avoir le dessous.

Les préjugés qu'on a contre les **DIALOGUES**, sont très-fondés. Cependant il n'est pas moins vrai qu'il n'est point de manière d'écrire qui ait été suivie par des Auteurs plus fameux. Ceux qui y ont le mieux réussi sont *Platon* & *Cicéron*, les deux plus célèbres Auteurs de l'Antiquité. L'un a presque écrit tous ses Ouvrages Philosophiques, & l'autre ne nous a rien laissé que dans ce genre. Il est donc évident que si quelques Personnes n'ont pas réussi à écrire en **DIALOGUES**, on doit en attribuer la faute à la méthode qu'ils y ont observée, plutôt qu'au genre même d'écrire qu'ils avoient choisi. Ainsi rien n'a pu le décréditer, que le mauvais usage qu'on en a fait. *Platon* nous apprend la raison qui lui a fait préférer les **DIALOGUES** à tout autre manière d'écrire: *C'est, dit-il, que dans un DIALOGUE on peut représenter les choses qu'on raconte, comme si el-*  
les

lans lui jettent un bâton pour le ruer; & la seule habileté du Coq consiste à éviter les coups qu'on veut lui porter. C'est aussi à cela seul qu'on le dresse.

les se passoient devant les yeux. *Cicéron*, après ce grand Homme, en a rendu la même raison.

La plus grande Objection qu'on puisse faire avec quelque fondement contre ce genre d'écrire, est tirée de la difficulté qu'il y a d'y réussir. Le principal des Interlocuteurs de *Platon*, est toujours son Maître *Socrate*, qui soutient partout son caractère avec beaucoup de dignité; mais dans plusieurs occasions, *Platon* n'auroit pu parler par la bouche d'un Personnage aussi extraordinaire, s'il n'eût pas lui-même été un aussi grand Homme que *Socrate*.

*Cicéron*, scrupuleux imitateur de *Platon*, introduit dans ses DIALOGUES quelques-uns de ces illustres Romains qui vivoient de son tems; Personnages reconnus pour être dans des opinions opposées aux siennes. Il leur fait soutenir à chacun son propre sentiment, avec autant de force & d'ardeur, qu'il leur auroit été possible de le défendre eux-mêmes. En lisant ces DIALOGUES, on peut aisément s'imaginer qu'on se trouve dans une compagnie de plusieurs Savans, dont le goût & les inclinations sont différens. Mais pour réussir en  
sui-

suivant cette route, il faut avoir la capacité de *Cicéron*.

C'est ainsi encore que *Lucien*, & plusieurs autres d'entre les Anciens, choisissent pour leurs Interlocuteurs, des Personnages dont les caractères sont connus. Aussi est-il incontestable que l'on intéresse par-là beaucoup plus le Lecteur, que si on prenoit pour Interlocuteurs des Gens inconnus. Mais quand les Personnages ne soutiennent pas leur propre caractère, l'Auteur fait visiblement voir qu'il a entrepris un Ouvrage qu'il n'étoit pas en état d'exécuter.

Pour éviter cet inconvénient, la plupart des Modernes qui écrivent en *DIALOGUES*, se sont servi de noms supposés, qui sont, ou de leur propre invention, ou de celle de quelqu'autre. Pour l'ordinaire on a tiré ces noms de la Langue Grecque, & ils servent à désigner le caractère des Personnages imaginaires auxquels on les donne. Ces noms dénotent quelquefois le parti que suivent les Interlocuteurs, & dans d'autres occasions les objets de leur amour ou de leur haine. Mais de tous ces mots qu'on a heureusement formés, il n'en est

est aucun qui ait été du goût d'un aussi grand nombre d'Auteurs, que celui de *Philalèthe* †. Quelles qu'aient été leurs vues & leurs talens, ils ont affecté de prendre un Interlocuteur qui portoit un si beau nom : preuve certaine que les Hommes ont généralement beaucoup d'estime pour la Vérité. Depuis deux-cens ans il n'y a pas eu un seul Ouvrage Polémique de quelque importance, dans lequel les deux Partis n'aient introduit quelquefois ce valeureux Champion; qui, semblable à l'*Almanzor* de *Dryden*, a toujours été du côté victorieux, & a constamment renversé ses plus vaillans Antagonistes. De cette manière, on connoit toujours quel sera le succès du combat, dès-que les Combattans sont seulement nommés, avant même que le premier coup ait été frappé.

Tous les Hommes n'ont pas les inclinations également tranquilles. Plusieurs Lecteurs se sont plaints, qu'en découvrant trop tôt le dénoûment de la

*PHILALETHE* est un Nom composé de deux mots Grecs, dont l'un signifie qui aime, & l'autre la Vérité.

Pièce, ils n'avoient pas assez de plaisir pour leur argent. Ce goût aiant prévalu depuis quelque tems, les Auteurs ont eu moins de peine à trouver des noms pour les Personnages qu'ils introduisoient. J'ai suivi cette dernière méthode, qui me paroît tout aussi raisonnable, mais plus facile qu'aucune autre. Je déclare que je n'ai eu d'autre but dans les noms que j'ai donnés à mes Interlocuteurs, que celui de les distinguer sans aucun égard à l'étymologie des mots, & aux opinions de ceux que j'introduis. Seulement j'ai eu soin de choisir des noms qui ne fussent pas difficiles à prononcer, & dont le son ne choquât point les oreilles.

Mais quoique les noms que j'ai donnés à mes Interlocuteurs soient feints & supposés, cependant les circonstances dans lesquelles j'ai placé ces Personnages, & les caractères sous lesquels je les représente, sont très-réels; & je les ai copiés d'après nature, avec toute la fidélité possible.

J'ai connu des Critiques, qui trouvoient mauvais qu'on indiquât à la tête des Pièces de Théâtre, le caractère général des Acteurs. Ils alléguoient pour  
rai-

raison, qu'on leur enlevoit d'avance le plaisir, & qu'ils avoient assez de génie pour découvrir eux-mêmes tout ce que les Acteurs devoient représenter. Mais je ne saurois approuver l'opinion de ces Beaux-Esprits. Il y a une espèce de satisfaction, ce me semble, à connoître la Compagnie où l'on est introduit; & quand je dois fréquenter quelque tems des Personnes, j'aime à être informé d'abord de ce qu'elles sont. C'est aussi la raison qui m'a déterminé à donner ici au Lecteur quelques idées des Personnes qui doivent l'entretenir.

Les Interlocuteurs que j'introduis sont des Gens de qualité, c'est-là leur caractère général & commun. Qu'on me permette donc, avant que de descendre dans le particulier, de faire quelques réflexions sur le Beau Monde en général. Cette précaution est d'autant plus à propos, que l'on ne considère pas toujours les Grands avec des yeux fort attentifs.

Dans tout le Monde Chrétien il y a parmi les Gens à la mode, des Personnes qui remplies d'une juste horreur pour l'Athéisme; & pour ceux qui font profession ouverte d'Incrédulité, n'ont  
ce-

cependant que fort peu de Religion, & qui se trouvent à peine être des *Demi-Croïans*, quand on entre dans le détail de leur conduite, & qu'on examine leurs sentimens. On se propose principalement dans la belle Education, de procurer ici-bas à ceux qu'on en veut orner, autant de douceur, d'agrémens & de plaisirs que la Terre peut en fournir. Pour cet effet on enseigne d'abord aux Grands tous les différens artifices dont ils doivent se servir pour se rendre agréables, sans qu'il leur en coute beaucoup de gêne & de contrainte. On leur fait ensuite connoître tous les plaisirs délicats de la vie; & on les instruit des préceptes de la prudence humaine, pour éviter la peine & l'embarras, afin de pouvoir jouir de la vie aussi tranquillement qu'il est possible.

Pendant que les Hommes recherchent ainsi leur intérêt particulier, ils contribuent en même tems à avancer & à multiplier les plaisirs de la vie. Bientôt l'expérience leur a appris que pour parvenir à ces fins, on devoit bannir de la conversation, & du commerce, tout ce qui pouvoit tendre le moins du monde à faire de la peine aux

autres. C'est en conséquence de ce principe qu'on est convenu qu'il ne seroit permis qu'aux Parens, aux Maîtres & aux Gouverneurs, de rappeler à leur devoir ceux qui s'en écarteroient, & de les reprendre pour leurs imperfections, leurs négligences, ou leurs omissions. Encore doivent-ils prendre garde de ne pas adresser ces censures & ces exhortations en compagnie. Pretendre instruire ou corriger ceux sur qui nous n'avons point d'autorité, c'est une grossièreté qu'on ne pardonneroit pas même à un Ecclésiastique dès-qu'il est hors de la Chaire. S'il vouloit même passer pour un Prédicateur poli, il ne devroit pas parler en Chaire d'un ton de Maître, ni jamais faire mention de choses desagréables ou effrayantes. Mais quelles que soient les choses qu'on veut bien écouter lorsqu'elles sont proposées dans l'Eglise, dès-qu'on en est dehors, & qu'on se trouve parmi le Beau Monde, il n'est plus permis, sous quelque prétexte que ce soit, d'en parler. Ainsi il n'y a qu'un Pédant qui osât dans une conversation faire des réflexions sur la certitude d'une Vie à venir, sur la nécessité de la Repentance,

& sur quelque autre article fondamental de la Religion Chrétienne. Des sujets de cette nature ne seroient rien moins qu'amusans pour des Personnes du Bel Air. D'ailleurs on doit supposer que chacun est instruit de ces matières, & qu'il y donne les soins qu'elles méritent. Que dis-je ! il y auroit de l'impolitesse à dire le contraire. Les égards pour la Mode sont la principale règle, pour ne rien dire de plus, que les Gens du Monde suivent. De-là vient qu'il y en a peu, qui conduits par le même principe, qui les oblige à se rendre visite les uns aux autres & à se régaler de tems en tems, n'aillent à l'Eglise, & ne reçoivent les Sacremens. Mais comme le plus grand soin du Beau Monde est de plaire & de paroître bien élevé, la plupart, plusieurs même contre leur conscience, ne négligent rien pour ne pas paroître plus religieux que la Mode ne le permet, crainte de passer pour des Hypocrites, ou pour des Bigots ridicules.

Il faut avouer cependant que la *Vertu* est un terme très-fort à la mode, dont l'aimable son charme quelques uns même des plus voluptueux. Mais ils n'entendent par-là, qu'une profonde véné-

ration pour tout ce qui est galant & peu commun, jointe à une forte aversion pour tout ce qui est vulgaire & impoli. Il paroît que ces Gens-là s'imaginent que la Vertu consiste principalement à se conformer exactement aux loix de la Politesse, du Savoir-vivre, & à avoir pour eux tous les égards qui leur sont dûs. Pour prouver la réalité de cette *Vertu*, on a souvent employé les mots les plus pompeux; & pour en soutenir l'éternité, on a vu plusieurs Champions prêts à prendre les armes.

Le Monde Poli, qui se pique de cette *Vertu de mode*, ne se refuse aucun des plaisirs que la Mode permet: il en jouit en public, si elle les autorise; ou en secret, si la Politesse les condamne. Au lieu donc de consacrer leur cœur à l'amour de la vraie Vertu, qui seule mérite ce beau nom, ils se contentent de se préserver de la difformité extérieure du Vice, afin d'avoir la satisfaction de paroître bien élevés. On passeroit pour ridicule à leurs yeux, si l'on s'avisoit de faire violence à ses inclinations, ou de soutenir que la Vertu exige qu'on renonce à soi-même. Tous les Philosophes de Cour conviennent qu'on

ne peut en aucune manière aimer, ou souhaitter ce qui est mortifiant & incommode. Le Beau Monde n'exige autre chose que des manières civiles, & de l'éloignement pour les paroles & les actions qui ont quelque chose de choquant, lors du moins qu'on se trouve en public avec des Personnes élevées de cette manière. C'est-là tout ce qu'ils exigent pour obtenir le nom de chaste, ou de tempérant. Quelques libertés que l'on se donne d'ailleurs dans le particulier, la réputation n'en souffrira pas, pourvu qu'on ait la prudence de cacher ses amourettes aux yeux de tous ceux qui se piquent d'être des Censeurs polis, & que l'on ait soin de ne rien faire de criminel, dont on puisse donner des preuves. *Si non castè, saltem cautè*, est un précepte qui renferme en abrégé tout ce qu'une Belle Education doit procurer. On avoue en général que l'Incontinence est un péché: cependant il est fort rare de trouver des Garçons au dessous de trente ans, ou des Femmes qu'on met au rang des modestes, qui se piquent de ne s'y être jamais abandonné.

Les Hommes, dans quelque lieu du Mon-

Monde qu'ils habitent, toujours remplis d'égards pour eux-mêmes, souhaitent de passer pour réellement vertueux; par conséquent les vices, & toutes les fautes commises à tête levée, & en leur présence, sont odieux & impardonnables. Ainsi la vue d'un Homme ivre en plein jour, sur la rue, ou dans quelque Assemblée grave, à quelque chose de choquant; parce qu'une pareille action, accompagnée de ces circonstances, viole directement les règles de la Bienfaisance; & parce que celui qui la commet, témoigne ouvertement qu'il méprise le Public, & qu'il néglige un devoir qu'on suppose lui être dû. Il peut aussi arriver que l'on blâmera les Personnes qui ne se trouvant pas favorisées des biens de la Fortune, emploieront à boire plus de tems, ou plus d'argent, que la situation de leurs affaires ne le leur permet. Mais indépendamment de ces considérations, & de toute autre semblable, l'Ivrogerie en elle-même n'est pas souvent censurée: rarement on la condamne, entant qu'elle est un péché, & une offense contre le Ciel. Y a-t-il quelque Homme riche, par exemple, qui se fasse un scrupule d'avouer qu'en

un

un tel tems il s'est rencontré dans une telle compagnie, où l'on a extraordinairement bu. Les Membres des diverses Sociétés qui s'assembtent presque tous les jours de l'année dans le dessein de boire & de se divertir, comptent leur manière de passer le tems pour aussi innocente qu'aucune autre, lors même qu'ils y emploient ordinairement cinq ou six heures des vingt-quatre qui composent le jour naturel, pourvu que personne ne perdant la Raison, il ne s'y commette aucune extravagance. Quiconque n'a jamais bu à l'excès, n'aura jamais la réputation d'être un *bon Compagnon*. Si quelqu'un est d'une si forte constitution, ou qu'il ait bu avec assez de prudence pour n'être point incommodé le lendemain, de la dose de vin qu'il a pris la nuit précédente; le pis qu'on en dira, c'est qu'il aime la bouteille avec modération, quoiqu'il passe constamment une bonne partie de la nuit à boire, & qu'il n'aille presque jamais se coucher sans une *pointe de vin*.

L'Avarice, il est vrai, est généralement détestée: mais comme on se rend également coupable de ce vice, soit qu'on cherche à amasser de l'argent, soit

soit qu'on fasse ses efforts pour le ménager; il est évident qu'on devroit également condamner & rejeter les moïens bas, fordides, & iniques d'acquérir des richesses, comme les viles & mesquines voies de les épargner. Mais on est communément plus indulgent. On ne taxe jamais d'avarice ceux qui dans leurs dépenses se conforment au Beau Monde, & qui vivent à tous égards dans la splendeur. Quand même un Homme hausseroit tous les ans les rentes de ses Terres, & qu'il laisseroit à peine à ses Fermiers de quoi subsister; quand même il s'enrichiroit par l'usure, & par tous les exorbitans profits que l'extorsion peut tirer de la nécessité des autres; & plus que tout-cela, quand il seroit mauvais Païeur, & Créancier impitoïable, on ne lui donneroit pas le nom odieux d'Avare. Quoi qu'on fasse en un mot, on ne passera jamais pour tel, si l'on reçoit bien son monde, & qu'on fasse pour sa famille tout ce qui convient à une Personne de sa condition.

Combien de Gens, déjà très-riches, ne voïons-nous pas avoir l'extravagance de perdre leur tranquillité, pour acqué-

quérir de plus grands biens? Quelle avidité ne font pas paroître quelques Personnes pour augmenter les émolumens casuels attachés à leurs Charges? Quelle infame condescendance n'a-t-on pas pour obtenir des Emplois lucratifs? Ne voit-on pas des Gens faire leur cour comme des Esclaves, & ramper d'une manière basse & indigne auprès des Favoris, pour obtenir des pensions dont ils pouvoient aisément se passer? Cependant, qui les a jamais blâmés que leurs ennemis ou leurs envieux, & peut-être les Pauvres qui sont peu contents de leur état? Que dis-je! La plupart des Personnes bien élevées, & qui vivent elles-mêmes dans l'abondance, les loueront de leur diligence & de leur activité; elles diront que ces Gens-là songent au solide; qu'industriels & attentifs à soutenir leur famille, ils savent ce que c'est que vivre dans le Monde, & qu'ils sont propres à y faire bien leurs affaires.

La haute opinion qu'on inspire de la Nature Humaine, dans cette Education artificielle dont nous parlons, ne fait pas moins de tort à la Foi Chrétienne, que les favorables interprétations qu'on

donne à ces dérèglemens. On ne cesse de nous dire que c'est la faculté que nous avons de raisonner, qui nous met si fort au-dessus de toutes les autres Créatures. J'avoue que cette proposition est très-certaine; mais il n'est pas moins vrai que plus on nous fournit de raisons pour nous admirer nous-mêmes, plus aussi notre vanité augmente, & plus nous faisons de fond sur la suffisance de notre Raison. En effet, comme l'expérience apprend que plus on a d'estime pour sa propre excellence, moins on est capable en général de supporter patiemment les injures; on voit de même que plus hautes sont les notions que les Hommes conçoivent sur ce qu'ils possèdent de meilleur, je veux parler de leur faculté de raisonner, plus ils auront de répugnance à donner leur consentement à tout ce qui paroîtra surpasser ou contredire la Raison. Si l'on demande à une Personne d'admettre quelque chose qu'elle ne feroit comprendre, le vain Raisonneur appellera cela un affront qu'on fait à l'Entendement Humain.

L'aïse & le plaisir sont le grand but que se propose le Beau Monde; la ci-  
vili-

vilité est d'ailleurs inféparable de leurs manières. D'où il est naturel de penser que les Gens qui ont reçu une belle éducation, ne disputeront jamais sur la Religion dans laquelle ils ont été élevés, & qu'ils ne se donneront jamais la peine d'examiner s'ils sont du nombre des Croïans. Soumis sans scrupule à toutes les cérémonies usitées dans le Culte Religieux qu'ils ont accoutumé de pratiquer, ils ne vous contesteront jamais la vérité, ni du Vieux, ni du Nouveau Testament; pourvu qu'à votre tour vous ne soiez pas rigides sur la Foi & sur les Mystères, & que vous leur permettiez de donner un sens allégorique, ou figuré, à l'Histoire de la Création, & à tout ce qu'ils ne sauroient comprendre ou expliquer par le moïen des Lumières Naturelles.

Au reste je suis très-persuadé qu'il y a parmi ceux qui se piquent de savoir-vivre, plusieurs Personnes qui sont plus vertueuses & plus sincères que celles que je viens de décrire. J'ai voulu simplement dire, qu'une grande partie des Grands ressembloit beaucoup au portrait que je viens de tracer; & j'en appelle à toute Personne qui a de la can-

candeur, & qui est en état d'en juger.

HORACE, CLEOMÈNE & FULVIE, sont les noms de mes Interlocuteurs. Le premier représente en général une de ces Personnes à la mode, dont j'ai parlé; mais qui par rapport à la Morale est assez raisonnable, quoiqu'il paroisse se défier beaucoup plus de la sincérité des Ecclesiastiques, que de celle de toute autre Profession. Il est persuadé de ce qui est exprimé dans ce proverbe, aussi usé & spécieux qu'il est faux & injurieux, *Les Prêtres de toutes les Religions sont absolument les mêmes.* Par rapport à ses études, je suppose qu'HORACE entend passablement les Auteurs Classiques, & qu'il a plus de lecture que n'en ont ordinairement les Gens de qualité qui sont nés avec de grands biens. C'est un Homme qui a beaucoup d'honneur, qui fait cas de la justice, & qui est rempli de sentimens d'humanité. Plutôt prodigue qu'avare, il paroît entièrement desintéressé dans ses principes. HORACE a voïagé, il a vu le Monde, & il possède la meilleure partie de ces qualités qui donnent à un Homme la réputation d'être un fort bon Gentilhomme.

CLEOMENE étoit autrefois du même caractère, mais il s'est beaucoup corrigé. Il avoit d'abord par amusement étudié l'Anatomie, & diverses parties de la Philosophie; & au retour de ses voyages, il s'étoit attaché avec beaucoup d'application à l'étude de l'Homme, & à la connoissance de Soi-même. On suppose que dans le tems qu'il employoit ainsi ses heures de loisir, LA FABLE DES ABEILLES lui est tombée entre les mains. CLEOMENE, faisant un bon usage de ce qu'il lit dans la FABLE, compare ce qu'il sent intérieurement, & ce qu'il a vu dans le Monde, avec les sentimens établis dans ce Livre; & par cet examen il trouve que le défaut de sincérité est tout aussi universel dans le Monde, que le dit le FABULISTE. Plein de mépris pour les vains prétextes & les frivoles excuses dont on se sert communément pour couvrir les passions, il a toujours eu de violens soupçons sur la sincérité de ceux en qui il a apperçu un amour excessif pour le Monde. Il se défie de ceux qui recherchent avec une espèce de fureur les richesses & le crédit, lors même qu'ils assurent très-expressément que le grand but de leurs

tra-

travaux, est de se mettre en état de faire du bien aux autres, & d'être plus reconnoissans envers le Ciel. Ses soupçons redoublent sur-tout, lorsqu'il voit ces mêmes Personnes se conformer aux coutumes reçues parmi le Beau Monde, & se plaire dans la manière de vivre qui est à la mode. Il n'a pas meilleure opinion de toutes les Personnes d'esprit qui aiant lu & examiné l'Evangile, soutiennent que l'on peut, sans perdre la qualité de Bon Chrétien, rechercher de tout son pouvoir la Gloire Mondaine. CLEOMENE croit que la Bible est la Parole de Dieu. Il le croit même sans réserve, parfaitement convaincu de la vérité des Mystères, aussi bien que de celle des Histoires qui sont renfermées dans les Livres Sacrés. Pleinement persuadé, non seulement de la vérité de la Religion Chrétienne, mais encore de la rigidité de ses Préceptes, il attaque ses passions avec vigueur, & il ne se fait point de peine d'avouer sa foiblesse, & les violens obstacles qu'il trouve à les soumettre. On l'entend souvent se plaindre que les empêchemens qu'y apportent la chair & le sang, sont insurmontables. Il connoit toute la difficulté qu'il

qu'il y a à remplir la tâche que l'Evangelé nous impose. Aussi s'oppose-t-il toujours à ces Casuistes relâchés, qui, pour parvenir à leurs fins, travaillent à adoucir la rigueur des Loix du Christianisme. Suivant lui, les actions de grâces que les Hommes rendent à Dieu, sont une offrande qui lui déplaît, si continuant à vivre dans les plaisirs & dans le luxe, ils recherchent avec trop d'empressement la pompe & les vanités de ce Monde. La fine politesse qu'il a observée dans les conversations, la complaisance avec laquelle il a vu les Gens polis se flatter mutuellement dans leurs foiblesses, & pour tout dire en un mot, presque toute la conduite qu'il a remarquée dans les Personnes du bel air, a persuadé à CLEOMBENE qu'il y avoit entre leurs actions extérieures & leurs inclinations une opposition incompatible avec la Droiture & la Sincérité. Il croit que de toutes les Vertus Chrétiennes il n'en est point de plus rare ni de plus difficile à acquérir que l'Humilité: il est même prévenu de l'idée que rien n'est plus propre à détruire la simple possibilité de jamais parvenir à cette Vertu, que ce qu'on appelle l'Education d'un Gen-

Gentilhomme. CLEOMENE est aussi d'avis que plus on emploie de dextérité pour cacher les signes extérieurs & les symptômes de la Vanité, plus on s'en rend esclaves intérieurement. Il a examiné avec soin la félicité & le plaisir que produisent les applaudissemens & les récompenses invisibles, dans le cœur des Personnes de sens & d'une imagination judicieuse. Avec le même soin il a considéré ce qu'il y avoit dans ces minces récompenses qui les rendoit si précieuses aux yeux des Mortels, qui les recevoient comme des dédommagemens de leurs travaux. CLEOMENE a étudié la contenance de ceux qui s'entendent admirer ou louer sur quelque chose qui leur appartient, comme sur le choix de leurs ameublemens, sur leur politesse à recevoir leur monde, sur leurs équipages, sur leurs habillemens, sur leurs plaisirs, ou sur le bon goût qui règne dans leurs Bâtimens.

CLEOMENE passe pour charitable, c'est un Homme qui pratique une morale rigide; cependant il se plaint souvent, qu'il ne possède pas la vertu sublime que demande le Christianisme. Il regarde comme imparfaites ses actions,

tions qui ont bien toutes les apparences d'être bonnes, s'il sent intérieurement qu'elles font parties d'un mauvais principe. L'éducation qu'il a reçue, jointe à une aversion naturelle pour l'infamie, a toujours eu assez de force pour l'éloigner des actions honteuses : mais il attribue cela à sa vanité, qui de son propre aveu possède si entièrement son cœur, qu'il ne connoit aucun acte de quelque passion que ce soit, dont il ait pu l'exclure. Sa conduite a toujours été sans reproche, ainsi la sincérité de sa foi n'a point fait de changement visible dans ses mœurs. Il n'a jamais cessé de s'examiner soi-même en particulier. Comme il n'a point de penchant à l'Enthousiasme, sa vie est très-unie ; & s'il n'a jamais aspiré aux grands mouvemens de Dévotion, il ne s'est aussi jamais rendu coupable de péchés énormes. CLEOMENE à une forte aversion pour les *Rigoristes* de toute espèce. Quand il voit les Hommes se quereller sur la forme de leur Confession de Foi, & sur l'interprétation de Passages obscurs, il est indigné de les voir manquer de charité. Il ne peut souffrir que des Personnes qui veulent obliger les autres

à être de leur sentiment sur des matières problématiques, soient en scandale par leur relâchement à l'égard des devoirs les plus évidens & les plus nécessaires. Il a pris toutes les peines imaginables pour fouiller dans les replis du Cœur Humain. Il n'a rien négligé pour en découvrir la vanité, l'hypocrisie, & pour dévoiler à ses intimes Amis les stratagèmes de l'un, & le pouvoir exorbitant de l'autre. Non seulement il est persuadé que la satisfaction qu'on goûte dans les plaisirs mondains, est quelque chose de très-distinct de la gratitude qu'on doit à Dieu pour ses bienfaits, & qu'elle n'a rien de commun avec la Religion; mais il croit de plus que cette satisfaction, procédant de ses dispositions intérieures, se termine à lui-même, & n'a point d'autre objet. Le repos & la tranquillité de la vie est toujours accompagné, suivant lui, d'une certaine enflure de cœur, qui paroît inséparable de sa nature. Quelle que soit la cause de ces hautes idées, il est convaincu que le sacrifice du cœur que l'Evangile demande, consiste à déraciner entièrement ce principe. Il avoue cependant fort ingénuement que cette sa-  
tis-

satisfaction qu'il trouve en soi-même, que cette bonne opinion qu'il a de lui-même & de ce qu'il possède, est la principale source de ses plaisirs, & qu'elle fait la partie la plus agréable des douceurs de la vie.

CLEOMENE avoue souvent avec douleur, qu'il craint bien que l'attachement qu'il a pour le Monde, ne finisse qu'avec la vie. Trois raisons entretiennent chez lui des soupçons si humilians. Premièrement, les égards qu'il continue d'avoir pour le sentiment des Mondains. En second lieu, l'obstination de son cœur indocile, qui ne sauroit changer les objets de sa vanité, & avoir honte des actions dont il a appris à se glorifier dès son enfance. Enfin, l'aversion insurmontable qu'il trouve dans son cœur pour le mépris & les railleries, de quelque espèce qu'elles soient. Ce sont ces dispositions qui l'ont empêché de rompre tout commerce avec le Beau Monde, & de changer entièrement sa manière de vivre: car dans le fond il ne croit point qu'il y ait du ridicule à parler du renoncement au Monde, à dire adieu à toute la pompe & aux vanités du Siècle.

Le rôle de FULVIE, qui est le troisième de mes Personnages, est très-petit : elle ne paroît même que dans le premier DIALOGUE, ainsi il seroit inutile d'en donner le caractère. Me proposant de dire quelque chose de la *Peinture* & des *Opéras*, j'ai cru que je pourrois plus naturellement amener ce sujet, en introduisant FULVIE. Les Dames ne doivent pas conclure du peu que FULVIE dit, qu'elle manque de vertu & d'esprit. Voilà ce que j'avois à dire à l'égard des Personnages que j'introduis dans ces DIALOGUES.

Pour venir au sujet même, j'ai supposé, dans le premier DIALOGUE, qu'HORACE, charmé de la manière d'écrire de Milord *Shaftsbury* †, de la politesse de son stile, de ses fines railleries, & de la dextérité avec laquelle il a su associer la vertu avec les belles manières, étoit un zélé Partisan du Système de *Sociabilité* que ce Seigneur a établi. Il s'étonne comment CLEOMENE peut être le Défenseur d'un Livre tel que celui de LA FABLE DES ABEILLES, qu'il avoit ouï diffamer par un si grand nom-

† Quoique l'Auteur parle ici en général des Ouvrages de Milord *Shaftsbury*, il n'a pourtant en vue que ses *Caractéristiques*.

bre de Personnes. CLEOMENE aime extrêmement HORACE, ainsi il doit naturellement chercher à le détromper : mais celui-ci qui hait la Satyre, & qui à ouï dire que le Courage & l'Honneur même étoient tournés en ridicule dans cet Ouvrage, est fort prévenu contre l'Auteur & contre son Systême. Il avoit entendu deux ou trois fois CLEOMENE discourir sur ce sujet avec d'autres Personnes, mais il n'avoit jamais voulu se mêler de la conversation. CLEOMENE lui propose d'entrer en conférence. HORACE bat d'abord froid ; & enfin, redoutant les instances de son Ami, il évite toutes les occasions de se trouver seul avec lui, jusqu'à ce que CLEOMENE usant de stratagème, un jour qu'HORACE après une courte visite de cérémonie vouloit prendre congé de lui, l'oblige à entamer ce sujet.

Je ne serai point surpris s'il y a des Personnes de probité & de sens, qui trouvent des défauts dans la méthode que j'ai suivie pour mettre au jour mes pensées. J'avoue qu'il y a effectivement quelque chose que je ne saurois justifier pleinement. Qu'un Homme tel que CLEOMENE, qui rencontre un

Livre conforme à ses sentimens, désire de faire connoissance avec l'Auteur, il n'y a rien-là qui soit contre la vraisemblance: mais alors on m'objectera que c'est toujours moi qui ai écrit les **DIALOGUES**, quels que soient les Interlocuteurs; & qu'ainsi il est tout-à-fait contraire à la bienséance qu'un Auteur persécute les autres pour les entretenir de son Ouvrage. Il n'y a qu'un Ami à qui ces manières puissent peut-être convenir.

Rien n'est plus vrai que le principe sur lequel cette Objection est fondée. Tout ce qu'on peut y répondre, de meilleur, c'est, ce me semble, qu'un Homme aussi impartial, & aussi amateur de la Vérité que j'ai représenté **CLEMENT**, devrait être aussi circonspect en parlant du mérite de son Ami, que s'il s'agissoit de son mérite propre.

On insistera peut-être, & l'on dira que dès que quelqu'un fait profession d'être Ami d'un Auteur, & de suivre en tout les mêmes sentimens, on oblige les Lecteurs à être sur leurs gardes, & on les rend aussi soupçonneux & aussi défiant contre cet Ami, que contre l'Auteur même. Mais quelque va-

ables que fussent les excuses que je pourrois alléguer pour résoudre cette difficulté, je ne me serois jamais hasardé à suivre la méthode que je défens, si je n'avois pas eu du plaisir à la voir exécuter par le célèbre *Gassendi*, qui à l'aide de plusieurs *DIALOGUES*, & d'un Ami qui en est le principal Personnage, a non seulement expliqué & éclairci son Système, mais encore réfuté ses Adversaires. C'est donc lui que j'ai imité. Ainsi je me flatte que si par-là j'ai eu quelque occasion de me donner indirectement des louanges, le Lecteur trouvera que je l'ai fait sans dessein, & sans aucune mauvaise intention.

Il paroît par ce que je viens de dire, que *CLEOMENE* est un Ami qui propose mes vrais sentimens; aussi est-il juste qu'on regarde comme venant de moi tout ce qu'il dira. Mais aucune Personne judicieuse ne pensera que je doive être également responsable de tout ce que dira *HORACE*, son Antagoniste. Si jamais il propose quelque chose qui sente le libertinage, ou qui mérite la censure, & que *CLEOMENE* ne le reprenne pas de la manière la plus forte & la plus sérieuse, ou qu'il ne lui fasse

pas les réponses les plus satisfaisantes & les plus convaincantes, dans ce cas-là je mérite d'être blâmé à cause de mon incapacité. Dans tout autre cas les discours d'HORACE ne sauroient légitimement m'être imputés.

Malgré cet avis, le sort qu'ont eu le premier & le second Volume, me fait craindre que bientôt on ne tire de ces DIALOGUES diverses phrases qu'on citera, sans faire aucune attention à la contexture du discours, & aux réponses que j'ai faites. Ainsi l'on fera bien connoître les termes dont je me suis servi, mais on ne fera pas connoître mes sentimens. Il sera même beaucoup plus facile de tomber dans ce défaut au sujet de ce troisième Tome, & du quatrième, qu'au sujet des deux précédens. Mais si j'avois le bonheur de n'être attaqué que par des Adversaires qui voulassent être d'assez bonne foi pour transcrire mes discours fidèlement & sans artifice, rien ne seroit plus propre à me réfuter. Cette candeur serviroit surtout à m'inspirer quelques soupçons sur diverses propositions que j'ai avancées, & que j'ai crues jusqu'à-présent très-bien fondées.

Ce trait ———, que le Lecteur ren-

con-

contrera souvent dans ces **DIALOGUES**, marque ou une interruption, quand on ne permet pas à la Personne qui parloit de continuer ; ou une pause, pendant laquelle on suppose qu'il se dit ou fait quelque chose, qui n'avoit aucun rapport au but principal.

Dans ces derniers Volumes, je traite le même sujet que j'avois entrepris dans ceux qui ont pour titre **LA FABLE DES ABEILLES**. On y trouvera le même soin à chercher la Vérité, & à découvrir la Nature de l'Homme & de la Société. J'ai donc cru qu'il seroit inutile de lui chercher un autre titre. Rien ne me plaît davantage que la simplicité. D'ailleurs, dans le cas présent, ma découverte ne seroit absolument d'aucun usage. Ainsi j'attends du Lecteur, qu'il voudra bien me pardonner le vuide extraordinaire & l'air dégarni qu'ont les frontispices de ces deux derniers Tomes.

Je finirois ici ma Préface, qui n'est déjà que trop longue, si le Public, qu'on a grossièrement trompé par un bruit qui court contre moi depuis quelques mois, ne s'attendoit à recevoir des lumières sur un fait répété pendant très-long.

long-tems dans plusieurs Gazettes. Il est naturel que j'empêche le Public d'être davantage la dupe d'une calomnie; surtout puisque j'ai une occasion aussi favorable de l'instruire de la vérité, & qu'il n'y a personne qui puisse mieux le détromper que moi-même.

Dans la Gazette de Londres, intitulée *The Evening-Post* \*, qui parut le Samedi 9. Mars 1728, on trouva, à la fin des Nouvelles Domestiques, le paragraphe suivant, imprimé en petits caractères Italiques.

„Vendredi au soir, premier du cou-  
 „rant, on vit, au Feu de joie que l'on  
 „fit devant la Porte de Saint James,  
 „un Monsieur bien habillé, qui se dé-  
 „clara être l'Auteur d'un Livre intitu-  
 „lé LA FABLE DES ABEILLES. Cette  
 „Personne témoigna beaucoup de cha-  
 „grin d'avoir écrit un pareil Ouvra-  
 „ge; & rappelant la promesse qu'il  
 „avait

\* Le Courier du Soir: nom qu'on a donné à cette Gazette, parce qu'elle paroît sur le soir.

† Ce Feu de joie se faisoit pendant la vie de la seue Reine le 1. de Mars V. S. pour le jour de sa naissance. Cette Princesse, née le 1. de Mars 1683, mourut le 20. Décembre 1737, au grand regret des Anglois, qui sentiront encore long-tems la perte qu'ils ont faite d'une Personne si distinguée par ses belles qualités & ses rares vertus.

avoit faite, il prononça ces paroles  
à haute voix, *Je condamne mon Livre*  
*au feu.* Il exécuta en même tems cet-  
te sentence.

Le *Lundi* suivant, la même Nouvel-  
le fut répétée dans le *Daily Journal* \*,  
d'où elle a circulé pendant long-tems  
dans les autres Gazettes. Mais depuis  
que cette Nouvelle a paru pour la pré-  
mière fois dans la Gazette du *Samedi*  
mentionné, on y a fait une petite Ad-  
dition, & l'on a ajouté l'Avertissement  
suivant avec un N. B.

**A P E T H A I O G I A †.**  
„ Ou Recherches sur l'ORIGINE DE  
„ LA VERTU MORALE, où l'on exami-  
„ ne & réfute les fausses notions de  
„ *Machiavel*, de *Hobbes*, de *Spinoza*,  
„ & de *Mr. Bayle*, que l'Auteur de LA  
„ FABLE DES ABEILLES a recueillies.  
„ On y établit en même tems l'Eternité  
„ des Loix de la Nature, & les Obli-  
„ gations immuables de la Vertu. Le  
„ tout

\* C'est une autre Gazette, qui paroît tous les  
jours, hormis le *Dimanche*.

† Mots Grecs, qui signifient DISCOURS SUR LA  
MORALE.

„ tout est précédé d'une Introduction  
„ préliminaire en forme de Lettre, a-  
„ dressée à cet Auteur. Par le Docteur  
„ ALEXANDRE INNES, Vicaire de l'E-  
„ glise de *Ste. Marguerite à Westmin-*  
„ *ster.*

La petite Addition que j'ai dit avoir été faite dans les copies de la première Nouvelle, consiste en ces six mots (*lisant le Livre du Vicaire susdit*) qu'on a inséré immédiatement après ceux-ci (*cette Personne*).

Quelque ridicule que soit cette histoire, il pourroit se trouver des Gens assez crédules, qui la voïant répétée dans plusieurs *Papiers* sans qu'on se mît en devoir de les contredire, y ajouteroient foi. Cependant, dès-qu'on y eut fait ces changemens, le moindre degré d'attention suffisoit pour faire soupçonner toute la Pièce de supposition: puisque, quand même l'on pourroit rendre raison pourquoi cette Nouvelle suit l'Avertissement, on ne se persuadera jamais que cette Personne repentante ait effectivement prononcé ces paroles qu'on lui attribue. Sans-doute il aura nommé le Livre; & s'il a dit que son chagrin avoit été occasionné

né par la lecture de l'APETH-ΛΟΓΙΑ , ou du nouveau Livre du Révérend Docteur INNES , comment a-t-il pu arriver qu'une partie aussi remarquable de sa confession ait été omise dans la première publication , où l'on paroît avoir recueilli avec tant de soin & d'exactitude les paroles & les actions de ce *Monsieur bien habillé*? D'ailleurs chacun fait quelle est l'industrie de nos Nouvellistes , & l'étendue de leurs correspondances. Si donc pareille farce avoit réellement été jouée , & qu'on eût païé quelqu'un pour prononcer les paroles rapportées ci-dessus , & pour jeter le Livre au feu (je me suis même souvent étonné qu'on ne l'ait pas déjà fait) est-il croïable qu'une chose si remarquable , faite si publiquement & devant tant de Témoins , le premier jour de *Mars* , n'eût été insérée dans aucune des Gazettes avant le neuvième , & qu'on ne l'eût jamais répétée dans la suite , que comme un Appendice à l'Avertissement destiné à recommander le Livre du Dr. INNES?

Quoi qu'il en soit , cette histoire a fait beaucoup de bruit , & a beaucoup amusé mes Amis , dont plusieurs m'ont  
for-

fortement, & à diverses fois, sollicité d'en faire voir la fausseté: mais je n'ai jamais voulu, crainte qu'on ne se moquât de moi, comme il est arrivé, il y a quelques années, au Pauvre Dr. *Partridge* \*, pour avoir soutenu sérieusement qu'il n'étoit pas mort. Tout ce qui nous embarrassoit, c'étoit de savoir comment ce Roman avoit été imaginé. Nous n'y comprenions rien; mais un de mes Amis ayant emprunté le Livre du Dr. *INNES*, que je n'avois pas encore vu, m'y montra ce qui suit.

„ Mais à propos, MONSIEUR, si je  
 „ m'en souviens bien; l'ingénieux Mr.  
 „ *Low*, dans ses Remarques sur votre  
 „ FABLE DES ABEILLES, vous rappelle  
 „ votre promesse †, par laquelle vous  
 „ vous êtes obligé à brûler ce Livre  
 „ dans le tems & dans l'endroit que  
 „ votre Adversaire indiquera, si l'on y  
 „ trou-

\* Ceux qui voudront se mettre au fait du badinage auquel l'Auteur fait allusion, n'ont qu'à lire les trois premières Pièces que Mr. de la Chapelle a mises à la tête du *Babillard*, ou du *Philosophe Nouvelliste* de Richard Steele. Ces trois Pièces sont du Docteur Swift. Cet Auteur ingénieux prouvoit que *Partridge* étoit mort, tandis que celui-ci bien portant s'amusoit à réfuter sérieusement le faux *Ysaac Bickerstaff*.

† Voyez à la fin du Tome II.

„ trouve quelque chose qui soit contre  
„ la Morale, ou qui tende à la corrup-  
„ tion des Mœurs. J'ai beaucoup de  
„ respect pour cet Auteur, quoique je  
„ n'aie pas l'honneur de le connoître  
„ personnellement; mais je ne saurois  
„ m'empêcher de condamner son ex-  
„ cessive crédulité, s'il a cru qu'un  
„ Homme qui est dans vos principes,  
„ fût esclave de sa parole. Pour moi  
„ je vous connois trop bien, pour m'en  
„ laisser imposer aussi facilement. Si  
„ cependant vous persistez dans vo-  
„ tre résolution, & que vous vouliez  
„ condamner votre Livre au feu, je  
„ demande que cette exécution se fasse  
„ le premier de Mars devant la porte  
„ de St. James; puisque c'est le jour  
„ de l'Anniversaire de la naissance de la  
„ meilleure & de la plus illustre Rei-  
„ ne qu'il y ait sur la Terre. C'est la  
„ moindre réparation que vous puissiez  
„ faire, pour avoir cherché à corrom-  
„ pre & à débaucher les Sujets de sa  
„ Majesté dans leurs principes, que de  
„ brûler votre Livre. Si donc, Mon-  
„ sieur, vous y consentez, je me per-  
„ suade qu'il vous reste bien encore  
„ quelque Ami, ou quelque charitable  
„ Voi-

„ Voisin, pour vous aider à vous jeter  
„ tout d'un tems au feu par manière  
„ d'appendice. Cela rendroit parfaite,  
„ suivant moi, la solemnité du jour.  
„ Je ne suis point votre Patient \*, mais

Votre très-humble Serviteur.

Ainsi finit cette Pièce dans l'APETH-  
ΛΟΓΙΑ, que le Docteur INNES a trouvé  
à propos d'appeller *Introduction prélimi-  
naire en forme de Lettre à l'Auteur de LA  
FABLE DES ABEILLES.* Elle étoit signée  
A. I. & datée de *Tot-hill fields Westminf-  
ter*, le 20. Janvier 1728.

A la lecture de cette Lettre, notre  
surprise cessa. Je me persuadai même  
que le Public judicieux me sauroit bon  
gré, si je n'entrais pas plus avant dans  
cette dispute. Je ne puis donc rien di-  
re du corps de l'Ouvrage; & je ne con-  
nois ni l'Auteur, qui paroît si bien ins-  
truit de mes principes, ni sa Morale,  
que par le peu de mots que je viens  
d'en rapporter. *Ex pede Herculem*, par  
l'échantillon on peut juger de la pièce.

A Londres le 20. Octobre 1728.

† L'Auteur de cette Lettre fait sans-doute allu-  
sion à la profession de feu Mr. MANDEVILLE, qui  
exerçoit la Médecine à Londres.

# DIALOGUE I.

HORACE, CLEOMENE,  
& FULVIE.

CLEOMENE.

**Q**UOI HORACE ? Toujours si pressé ?

HOR. Je vous prie de m'excuser, je suis obligé de vous quitter.

CLEO. Je ne sai si vous avez d'autres habitudes que celles que vous aviez autrefois, ou si vous avez changé d'humeur ; mais il est certain qu'il est arrivé quelque changement chez vous, dont je ne puis concevoir la cause. Il n'y a point d'amitié, dont je fasse plus de cas que de la vôtre. Il ne fut jamais personne, dont la compagnie me plût davantage ; cependant je ne puis jamais en profiter. Je vous proteste qu'il m'est quelquefois venu dans l'esprit, que vous m'évitiez à dessein.

*Tome III.*

A

HOR.

HOR. Je suis fâché, CLEOMENE, d'avoir manqué à mon devoir. Cependant je ne laisse point passer de semaine, sans venir vous assurer de mes respects ; & si j'y manque quelquefois, j'envoie toujours m'informer de l'état de votre santé.

CLEO. Je n'ignore pas que personne n'est plus poli que vous ; mais j'ai cru que notre amitié, & notre longue connoissance, exigeoient quelque chose de plus que de simples complimens & des cérémonies. Depuis quelque tems je ne vai jamais vous faire visite, que je ne vous trouve forti, ou engagé ailleurs. Toutes les fois même que j'ai le bonheur de vous voir ici, vous n'y demeurez qu'un instant. Pardonnez-moi, je vous prie, mon impolitesse pour cette fois. Qu'est-ce qui vous empêche à-présent de me tenir compagnie une heure ou deux ? Ma Cousine parle de sortir, ainsi je resterai ici tout seul.

HOR. Je suis trop discret pour vous dérober, en restant ici, un tems si propre à la spéculation.

CLEO. A quelle spéculation, je vous prie ?

HOR. A ces méditations sublimes sur la nouvelle manière de penser par rapport à notre Etre, en cherchant à l'avilir ; opinion dont vous avez paru jusques-ici si infatué. J'appelle ce nouveau Système, le Système de *Difformité*. Ses Partisans, uniquement occupés à représenter, sous la forme la plus laide & la plus

plus méprisable, toutes les qualités dont la Nature nous a doués, paroissent faire d'étranges efforts pour persuader aux Hommes qu'ils sont tous autant de Diables.

CLEO. S'il ne s'agit que de cela, je vous aurai bientôt convaincu.

HOR. Point de conviction pour moi, je vous en conjure. J'ai déjà pris mon parti; & je suis pleinement persuadé qu'il y a dans le Monde du *Bien*, & du *Mal*; & que les mots d'*Honneur*, de *Bienveillance*, d'*Humanité*, & même de *Charité*, ne sont pas de simples sons, vuides de sens; mais que ces Vertus sont très-réelles, malgré ce qu'en dit la FABLE DES ABEILLES. Je suis résolu de croire que la dégénération des Hommes, & la corruption du Siècle, n'empêchent pas qu'il n'y ait encore aujourd'hui des personnes qui possèdent actuellement ces Vertus.

CLEO. Mais vous ne savez pas ce que j'ai à vous dire. Je suis —

HOR. Cela peut être, mais je ne veux pas en écouter un mot. Tout ce que vous pourriez me dire là-dessus seroit inutile. Je vous déclare même que si vous ne me donnez la permission de parler à mon aise, je fors dans le moment. Ce maudit Livre vous a fasciné les yeux, & vous fait nier l'existence de ces mêmes Vertus qui vous ont attiré l'estime de vos Amis. Vous savez que ce n'est point ma manière ordinaire de parler. Je hais d'em-

ployer des expressions dures. Mais quelles mesures peut-on, ou doit-on garder avec un Auteur qui traite tout le monde *de haut en bas*, qui fait un jeu de la Vertu & de l'Honneur, qui appelle *Alexandre le Grand* un *Enragé* †, & qui n'épargne pas plus les Rois & les Princes, qu'on ne feroit les gens de la condition la plus abjecte? Le but de sa Philosophie est justement le contraire de celui du Collège des *Hérauts d'Armes* \*. Votre Auteur s'occupe uniquement à chercher, & à déterrer des origines basses & méprisables, aux actions les plus belles & les plus honorables; tandis que les Hérauts d'Armes s'attachent continuellement à découvrir de hautes & d'illustres généalogies pour les gens d'obscur & de basse extraction. Je suis votre très-humble Serviteur.

CLEO. Arrêtez, je suis de votre sentiment. Ce dont je voulois vous convaincre tout à l'heure, c'étoit comment j'étois revenu de la folie que vous venez d'ex-

† Voyez Tom. II. pag. 19.

\* Le Collège des HERAULTS D'ARMES s'appelle communément en Anglois *The Herald's Office*. Une de ses principales fonctions regarde les Honneurs, étant considérés *tanquam Sacrorum Custodes & Templi Honoris Aeditui*. Le Roi d'Armes, appelé *Garret*, doit avoir une connoissance exacte de toute la Noblesse, pour instruire les Hérauts dans tous les points douteux qui regardent le Blazon: il doit même être toujours plutôt prêt à excuser qu'à blâmer aucun Noble, à moins qu'il ne soit obligé par la Justice à déposer contre lui.

d'exposer avec tant de justice. J'ai abandonné cette erreur.

HOR. Parlez-vous sérieusement ?

CLEO. Rien n'est plus certain. Il n'y a pas de plus zélé Partisan des Vertus Sociales, que je le suis. Je doute même beaucoup qu'il y ait de plus grand Admiration de Milord *Schaftsbury* † que moi.

HOR. Je serois charmé de vous voir dans ces idées, j'aurois une grande satisfaction d'éprouver si vous me devancez. Vous ne sauriez concevoir, CLEOMENE, combien j'ai été affligé de voir le grand nombre d'ennemis que vous vous êtes attiré par cette extravagante manière de raisonner. Si vous parlez sérieusement, apprenez-moi d'où est venu ce changement.

CLEO. Premièrement, je me suis lassé de voir tout le monde déchaîné contre moi. En second lieu, le Systême que je combattois, donne plus lieu à l'invention. Les Poètes, & les Orateurs surtout, trouvent dans le Systême de la *Sociabilité* un plus vaste champ à faire valoir leurs talens.

HOR. J'ai de violens soupçons contre le changement d'opinion dont vous vous glorifiez. Êtes-vous convaincu que l'autre Systême soit faux ? Comment avez-vous pu découvrir votre erreur, en voyant que tout le monde étoit contre vous ?

CLEO. Je le crois faux assurément, mais  
ce

† Dans son Systême de la *Sociabilité*.

ce n'est pas sur le fondement dont vous parlez. Car si le plus grand nombre n'étoit pas contre le *Système de Difformité*, nom que vous lui donnez avec justice, il n'y auroit pas dans le monde autant de mauvaise foi & d'hypocrisie, que le *Système* même le suppose. Mais depuis que le bandeau a été levé de dessus mes yeux, j'ai découvert qu'il n'est rien de plus ridicule que la *Vérité* & la *Probabilité*; & que ces choses ne sont d'aucun usage, surtout parmi les Personnes de bon goût.

HOR. Je pensois que vous étiez converti; mais quelle nouvelle phrénésie vient encore de vous saisir?

CLEO. Point de phrénésie du tout. Je dis, & je le soutiendrai devant tout le monde, que la *Vérité* dans le *Système sublime* que vous professez, & où je suis à-présent, est très-ridicule. Un Maître qui, en enseignant les Arts & les Sciences destinées pour les Personnes de goût, s'attacheroit à la *Vérité*, & en écouterait les décisions, ne sauroit commettre de faute moins pardonnable & plus grossière. Il doit uniquement s'embarrasser de ce qui est agréable.

HOR. Aussi les *Vérités* enseignées crûment, & sans ornemens —

CLEO. Jetez les yeux sur ce Tableau de la *Nativité* fait par un *Hollandois*. Que le coloris en est charmant! Quelle finesse de pinceau! Quelle justesse dans les traits

ex-

extérieurs d'une Pièce finie avec tant de délicatesse ! Mais quelle a été la folie du Peintre, de représenter le foin, la paille, le bétail, un ratelier, & une crèche ? Il est étonnant qu'il n'ait pas encore mis le *Bambino* † dans la crèche.

FULV. Le *Bambino* ? Vous voulez apparemment parler de l'Enfant ? Pourquoi le Peintre ne l'auroit-il pas mis dans la crèche ? N'y a-t-il pas été en effet ? L'Histoire ne nous dit-elle pas que l'Enfant fut couché dans la crèche ? Je ne m'entends pas beaucoup en Peinture, mais je puis bien voir si les choses sont tirées d'après le naturel, ou non. Il est certain que rien ne ressemble mieux à la tête d'un Bœuf que cela. Une Peinture me plaît davantage, lorsque l'Art trompe si bien mes yeux, que je crois réellement voir les objets que le Peintre a voulu représenter. J'ai toujours envisagé cette Pièce comme un Chef-d'œuvre, persuadée qu'on ne peut rien voir de plus semblable à la Nature.

CLEO. Semblable à la Nature ? Et moi je dis, MADAME, qu'elle en est d'autant plus mauvaise. On peut aisément voir, ma chère Cousine, que vous ne vous entendez point en Peinture. Ce n'est pas la Nature, mais l'agréable Nature, la belle Nature, qu'on doit représenter. On doit cacher, & éloigner de la vue tous les

ob-

† Mot Italien qui signifie un petit Enfant.

objets bas , abjects , méprisables & vils ; parce qu'ils choquent autant les Personnes de bon goût , que le font les objets réellement laids & dégoutans.

FULV. A ce compte il ne faudroit jamais peindre , ni la condition de la *Vierge Marie* , ni la naissance de notre *Sauveur*.

CLEO. Vous vous trompez. Le sujet en lui-même est noble. Allons seulement dans la chambre voisine , & je vous montrerai la manière différente dont un Peintre habile peut exécuter le même trait d'Histoire — Jetez les yeux sur cette Peinture. Voïez la superbe architecture. Voïez cette colonnade. Peut-on rien imaginer de plus magnifique ? Avec quelle dextérité n'a-t-on pas placé cet Ane dans l'éloignement ? Vous voïez qu'il n'y a qu'une très-petite partie du Bœuf qui paroisse. Faites attention , je vous prie , à l'obscurité dans laquelle ces deux Animaux sont placés. Le Tableau est exposé au grand jour ; cependant on pourroit y jeter dix fois les yeux , sans remarquer ces Animaux. Considérez ces colonnes , elles sont de l'Ordre *Corinthien*. Voïez-en la grandeur. Admirez le bel effet qu'elles produisent. Quelle vaste étendue , & quel espace ne renferment-elles pas ! Tous ces nobles objets concourent à exprimer la majestueuse grandeur du sujet. Ils remplissent en même tems l'esprit de crainte & d'admiration.

FULV. Vous n'y pensez pas, mon Cousin.

## P R E M I E R.

**En.** Est-ce donc que le bon sens entre toujours dans le jugement que vos personnes de bon goût portent sur les Peintures ?

**HOR.** Madame ?

**FULV.** Je vous demande pardon, MONSIEUR, si je vous ai offensé par cette question. Mais pour moi, il me paroît étrange d'entendre louer un Peintre, pour avoir changé l'étable d'une Hôtellerie en un Palais magnifique. C'est mille fois pire que la Métamorphose de *Philémon* & de *Baucis* du Docteur *Swift* † ; car encore y a-t-il quelque espèce de ressemblance dans ces changemens.

**HOR.** Il n'y a, MADAME, dans une Etable que de l'ordure & des vilénies, ou des objets vils & abjects, qui ne doivent point être exposés à la vue des Personnes de qualité.

**FULV.** La Pièce *Flamande* qui est dans l'autre chambre, n'a rien de choquant. Mais j'aimerois mieux voir l'Etable d'*Augias*, avant même qu'elle eût été nettoïée par *Hercule* \*, que toutes ces Colonnes canelées. Rien de tout ce qui choque mon entendement, ne peut plaire à mes yeux.

† Cette Pièce se trouve dans le dernier Volume des *Miscellanées* du Docteur *Swift* & de Mr. *Pope*.

\* Le septième des Travaux d'*Hercule*, fut de nettoïer les Etables d'*Augias*, Roi d'*Elide*, où se retiroient chaque jour des milliers de Bœufs. Il y avoit si long-tems que ces Etables n'avoient été nettoïées, que l'air étoit infecté des exhalaisons qui en sortoient.

yeux. Quand je demande qu'on me peigne une Histoire remarquable, qui au su de tout le monde s'est passée dans une Hôtellerie publique, le Peintre ne me trompe-t-il pas étrangement, s'il représente une Chambre faite suivant toutes les règles de l'Architecture; & qu'au lieu d'un Cabaret, il m'élève un Palais, ou une Salle de festin, qui puisse servir à y recevoir un Empereur *Romain*? D'ailleurs l'état pauvre & abject que notre Sauveur choisit en venant au monde, est une circonstance essentielle de son Histoire. Elle renferme une excellente moralité contre la vaine pompe du Siècle: on y trouve un motif très-puissant pour nous porter à l'humilité. Bien loin que la Pièce *Italienne* pût produire cet effet, elle pourroit plutôt servir à inspirer de la vanité, du faste.

HOR. En vérité, MADAME, l'expérience est contre vous. Il est certain que, même parmi le Vulgaire, les représentations d'objets vils, abjects & communs, ne produisent point l'effet dont vous parlez: elles excitent le mépris, ou tout au moins elles ne font aucune impression. Au lieu que de vastes & de superbes Bâtimens, des Cintres hardis, des Ornemens extraordinaires, & un étalage pompeux de cette Architecture d'un grand goût, excitent la dévotion, & inspirent aux Hommes de la vénération, & une crainte religieuse pour les lieux où brillent ces grands

Ob-

Objets. Y a-t-il jamais eu d'Eglise de *Non-Conformistes*, ou quelqu'un de leurs Greniers, qui ait pu entrer en comparaison à cet égard avec une belle Cathédrale?

FULV. Je crois que c'est-là un moïen mécanique d'exciter la dévotion des Idiots & des Superstitieux; mais je suis persuadée qu'une contemplation attentive des Ouvrages de Dieu —

CLEO. Je vous prie, ma Cousine, finissez de défendre votre mauvais goût. Le Peintre n'a que faire de la vérité de l'Histoire. Il doit uniquement se mêler d'exprimer la dignité de son sujet. Plein d'égard pour ces Juges du haut rang, il ne doit jamais perdre de vue l'excellence de notre espèce. Tout son art & son bon sens doivent tendre à élever l'Homme au plus haut degré de perfection. Les grands Maîtres ne travaillent point pour le Commun Peuple; ils travaillent pour les Personnes qui ont l'entendement raffiné. Les prétendus défauts dont vous vous plaignez, sont l'effet de la politesse & de la complaisance du Peintre. Dès qu'il a eu représenté l'Enfant & la *Madonna*, il a cru qu'il suffisoit, pour vous mettre au fait de l'Histoire qu'il vouloit exprimer, de vous faire entrevoir le Bœuf & l'Ane. Il ne veut point qu'on fasse voir son élégant Tableau à ces Stupides & à ces Ignorans qui, pour reconnoître JESUS CHRIST naissant, auroient besoin d'une plus ample explication.

Du

Du reste, il ne vous met devant les yeux que des objets nobles, & dignes de votre attention. Vous connoissez qu'il est Architecte, & qu'il entend très-bien la Perspective. Il vous montre avec quel art il fait arrondir une colonne, & comment sur un plan on peut représenter la hauteur, la profondeur d'un terrain, & toutes les autres merveilles formées par ce mystère incompréhensible de lumières & d'ombres.

FULV. Pourquoi donc prétend-on que la Peinture est une imitation de la Nature ?

CLEO. On loue, il est vrai, un Ecolier qui copie exactement les objets comme il les voit ; mais on attend d'un grand Maître, que s'abandonnant à son génie, il ne prendra que les perfections de la Nature, & qu'il la représentera non point telle qu'elle est, mais telle que nous souhaiterions qu'elle fût. C'est ainsi que *Zeuxis* †, pour faire le Portrait d'une Déesse, prit cinq belles Femmes, dont il choisit ce que chacune avoit de plus charmant.

FULV. Encore chaque Grace qu'il peint, étoit-elle tirée d'après Nature.

CLEO. Cela est vrai ; mais il laissa à la Na-

† ZEUXIS d'Héraclée vivoit dans la LXXXV. Olympiade. Il avoit peint une Corbeille de raisins avec tant d'art, que les Oiseaux trompés fondoient sur cette proie, & les venoient becquetter. *Plin* en parle Liv. XXXV. Chap. IX. & X.

Nature ce qu'elle avoit de rebut, & n'imita que ce qu'elle avoit d'excellent ; ainsi il y a un *Assemblage* supérieur à tout ce qui existoit dans la Nature. *Démétrius* (1) a été blâmé de tirer les objets trop au naturel. On a aussi critiqué *Denis* (2), pour avoir tiré les portraits des Hommes trop semblables à nous. Pour nous approcher davantage de notre tems, on a dit que *Michel Ange* (3) étoit trop naturel ; & *Lysippe* (4) autrefois a reproché aux Sculpteurs ordinaires, de faire des Statues trop ressemblantes aux Hommes qui existoient dans la Nature.

FULV. Cela est-il bien vrai ?

CLEO. Vous pouvez le voir dans la Préface de *L'Art de peindre* par *Graham*. Ce Livre est là-haut dans ma Bibliothèque.

HOR. Ces règles vous paroissent étranges,

(1) *Diogène Laërce* parle du Peintre DÉMETRIUS. Il étoit surnommé le *Graphique*.

(2) *Pline* parle de ce fameux Peintre, Liv. XXXV. Chap. X & XXI.

(3) Habile Peintre & Sculpteur de la Maison des Comtes de *Canosse*. Il naquit à *Arezzo*, & fut élevé à *Florence*. Renommé surtout pour le Dessin, on lui reprochoit les licences qu'il se donnoit contre les règles de la Perspective.

(4) Ce LYSIPPE étoit un habile Statuaire, qu'*Alexandre le Grand* estimoit beaucoup. Il fit les têtes plus petites, & les corps moins gros, pour faire paroître ses Statues plus hautes. Sur quoi LYSIPPE disoit de lui-même, que les autres avoient fait les Statues comme les Hommes étoient faits, mais que pour lui il les faisoit comme les Hommes paroissoient. *Vulgo dicebat à Veteribus factos quales essent Homines, à se quales viderentur esse. Plin. lib. XXXIV. Cap. VIII.*

ges, MADAME, mais elles sont d'un usage infini au Public. Plus nous relevons l'excellence de notre espèce, plus ces belles images exciteront dans les Ames nobles des idées dignes, & conformes à leur dignité: Idées qui manqueront rarement de pousser les Hommes à la Vertu, & aux Actions Héroïques. Il y a dans les Objets une grandeur qui surpasse les beautés de la simple Nature; c'est ce qu'on doit exprimer. Je ne doute pas, MADAME, que vous n'ayez beaucoup de plaisir à l'Opéra. Souvenez-vous donc de la manière noble, & de la magnificence plus que naturelle avec laquelle tout y est exécuté. Quel charmans traits, quels délicats, & en même tems quels majestueux mouvemens n'entrent pas dans ces Pièces, lorsqu'il s'agit d'exprimer les plus impétueuses passions. Le sujet doit toujours en être grand, & encore ne doit-on prendre que les côtés beaux & agréables, graves & significatifs. Si l'on s'avisait d'y représenter les actions telles qu'elles se passent dans l'usage ordinaire de la vie, on détruiroit le sublime en même tems qu'on vous ôteroit tout le plaisir.

FULV. Je ne me suis jamais attendue à trouver du naturel dans un Opéra; mais comme les Personnes de distinction s'y rendent, & que chacun y vient bien paré, c'est une sorte d'occupation; & je manque rarement de m'y rendre tous les soirs, parce que c'est la coutume d'y aller.

ler. D'ailleurs la Famille Roïale , & le Roi même , honorant ordinairement de leur présence les Opéras , il est presque devenu aussi nécessaire de les y accompagner , que d'aller en Cour. Ce qui m'y divertit, c'est la Compagnie, l'Illumination , la Musique , les Scènes , & les autres Décorations. Mais comme je n'entends que très-peu l'*Italien*, ce qu'on admire le plus dans le *récitatif* , est perdu par rapport à moi, qui envisage la partie active plutôt comme ridicule que —

HOR. Ridicule, MADAME ? Juste Ciel !

FULV. Je vous demande pardon, MONSIEUR, de l'expression. Jamais il ne m'est arrivé de me moquer de l'Opéra. Mais par rapport à l'amusement en lui-même, j'avoue qu'une bonne Pièce de Théâtre me divertit infiniment plus , & que je préfère tout ce qui éclaire mon entendement, à toutes les recreations qui charment uniquement les yeux & les oreilles.

HOR. Est-il possible qu'une Dame d'aussi bon sens soit capable d'un tel choix ? N'avez-vous point, MADAME, de goût pour la Musique ?

FULV. Je l'ai nommée comme un de mes amusemens.

CLEO. Ma Cousine joue même fort bien du Claveffin.

FULV. J'aime à entendre une bonne Musique ; mais elle ne me jette point dans

dans ces extases, dont j'entends parler quelques Personnes.

HOR. Il n'y a rien assurément qui soit plus capable d'élever l'esprit, qu'un beau Concert. Il dégage, ce semble, l'ame d'avec le corps, & il nous ravit en admiration. Dans cette situation charmante, nous sommes plus capables de recevoir des impressions extraordinaires. Nos passions se taisent, & notre cœur est tranquille, quand les Instrumens cessent. Une belle Action, accompagnée d'une voix bien ménagée, nous force d'admirer les travaux héroïques qui entrent dans la composition d'un Opéra. La grande harmonie qu'il y a entre les sons engageans & les gestes expressifs, s'empare du cœur, & nous inspire invinciblement ces nobles sentimens que les termes les plus forts peuvent seuls produire. Il y a très-peu de Comédies qui soient supportables; & quand même elles seroient beaucoup meilleures, la légèreté du stile ne pourroit que nous gâter le goût, & la petitesse du sujet ne pourroit qu'abaisser les nobles sentimens des Personnes de qualité. Dans les Tragédies le stile est plus sublime, & le sujet en doit être plus grand: mais toutes les violentes passions, & même les représentations qu'on en fait, troublent l'esprit, & y causent du desordre. D'ailleurs, quand les Hommes tâchent d'exprimer les choses avec force, & de les représenter au naturel, il arrive

sou-

souvent que ces images inquiètent, parce qu'elles sont trop touchantes. L'action est défectueuse, pour être trop naturelle. L'expérience nous apprend aussi, que tout ce pathétique excite souvent dans les Esprits qui ne sont pas sur leurs gardes, des flammes très-nuisibles à la Vertu. Il n'en faut bien que les Théâtres n'aient quelque chose d'attrayant. La Compagnie n'est encore moins; puisque la plus grande partie de ceux qui les fréquentent, sont de la lie du Peuple. Ces gens causent aux Personnes qui ont la moindre délicatesse, du dégoût par plus d'un endroit. Outre les mauvaises odeurs, & les spectacles deshonnêtes qu'y donnent les Gens de néant qui ne prennent garde à rien, & les Filles effrontées, qui, après avoir païé, se mettent de niveau avec les Personnes de la plus haute distinction; on y entend les sermens les plus grossiers, & les plaisanteries les plus dégoûtantes, sans oser même faire paroître qu'on en est choqué. Tout y est confondu, les Gens de la plus haute naissance sont mêlés avec la plus vile Canaille, ils participent pêle-mêle au même Divertissement. On n'a aucun égard, ni à l'habillement, ni au rang, ni à la qualité. Ce sont-là tout autant de choses très-choquantes; & il ne peut être que très-désagréable au Monde poli, de se voir confondu avec une foule de Gens qui, pour la plupart au dessous de la médiocre con-

dition , ignorent absolument les égarements qu'ils doivent aux autres.

A l'Opéra , au contraire , tout concourt à rendre le plaisir parfait. La douceur de la voix , en premier lieu , & l'action composée avec tant d'art & de solennité , servent à adoucir & à calmer toutes les passions. Or c'est la tranquille sérénité du cœur & de l'esprit , qui nous rend surtout aimables , & qui nous fait le plus approcher de la perfection *Angélique*. Au lieu que le tumulte qui accompagne les passions est une des principales causes de la corruption du cœur , dégrade notre Raison , & nous rend semblables aux Sauvages mêmes. Il est incroïable combien nous sommes portés à l'imitation , & de quelle étrange manière nous nous formons , sans nous en appercevoir , suivant les modèles & les exemples qu'on nous met souvent devant les yeux. On ne voit jamais à l'Opéra ni colère ni jalousie qui donnent des contorsions au visage , ni flammes qui soient dangereuses. On n'y représente jamais d'amour qui ne soit pur , & approchant du *Séraphique*. Il n'y paroît jamais rien , dont le souvenir soit capable de salir le moins du monde l'imagination.

En second lieu , la Compagnie qu'on trouve à l'Opéra , est tout-à-fait différente de celle qui se rend à la Comédie. Chacun y est pleinement en sûreté , & par rapport à sa tranquillité , & par rapport à son honneur. On ne sauroit nommer

un autre endroit , où l'innocence , les graces , les charmes & la beauté aient moins besoin de gardiens. Nous y sommes à couvert des manières grossières & & impolies. On n'y entend jamais , ni discours sales & immodestes , ni plaisanteries qui tiennent du libertinage , ni de détestable satire. Faites attention d'un côté à la richesse & à la magnificence des habillemens qui y brillent , à la qualité des personnes qui s'y trouvent , à la variété des couleurs , & au coup d'œil charmant que fait le Beau Sexe placé sur un Théâtre si spacieux , si bien illuminé , & si bien décoré. Considérez d'un autre côté la contenance grave de l'Assemblée , & l'air des Assistans , qui montre qu'ils sont tous persuadés qu'ils se doivent l'un à l'autre des égards , même du respect ; & vous serez obligée d'avouer qu'il ne peut pas y avoir sur la Terre d'amusement plus agréable. Croïez-moi , MADAME , il n'y a pas d'endroit où les deux Sexes aient une aussi belle occasion qu'à l'Opéra , d'acquérir de sublimes sentimens , & de s'élever au dessus du Vulgaire. Il n'y a point de Divertissemens ou d'Assemblées , où les Jeunes Gens de qualité puissent autant se former les manières , & contracter une habitude forte & durable de la Vertu.

FULV. Jamais je n'avois entendu autant louer l'Opéra , que vous venez de le faire. Je vous assure même , HORACE , que je ne croïois pas qu'on en pût autant

dire. Tous ceux donc qui aiment ce Divertissement, vous ont beaucoup d'obligation. Il faut avouer que le Grand Goût est d'un merveilleux secours dans les Panégiriques, surtout dans les cas où il y auroit de l'impolitesse à les examiner à la rigueur, & à être trop scrupuleux sur les éloges.

CLEO. Que pensez-vous à-présent, FULVIE, de la Nature & du Bon Sens? Ne doivent-ils pas être entièrement chassés de par-tout?

FULV. Jusques-à-présent vous n'avez rien dit qui doive me dégoûter du Bon Sens. Si ce que vous venez d'insinuer touchant la Nature, qu'on ne doit point l'imiter dans la Peinture, est votre opinion, je dois l'avouer, ces idées m'ont frappé; mais je ne puis les approuver.

HOR. Je n'ai garde, MADAME, de rien avancer qui soit contraire au Bon Sens. Mais CLEOMENE doit avoir quelque dessein, en outrant le personnage qu'il prétend jouer. Tout ce qu'il a dit sur la Peinture est très-vrai, soit qu'il badine, ou qu'il parle sérieusement. Cependant il parle d'une manière si opposée à l'opinion qu'on fait qu'il défend par-tout depuis peu, que je ne sai que penser de lui.

FULV. Convaincue des bornes étroites de mon entendement, je vai rendre visite à quelques Personnes avec qui je ferai plus de niveau.

HOR.

HOR. Vous me permettrez, MADAME, de vous conduire à votre carosse. — † Je vous prie, CLEOMENE, dites-moi, que vous est-il venu en tête ?

CLEO. Rien du tout. Je vous ai déjà dit que j'étois parfaitement revenu de ma folie. Je ne sai quels soupçons vous formez sur mon compte. Pour moi, je trouve que j'ai fait beaucoup de progrès dans le Système de la *Sociabilité*. Ci-devant je croïois que l'Avarice & l'Ambition étoient les principes qui faisoient agir les Premiers Ministres, de même que tous ceux qui se trouvent au timon des Affaires. Je m'imaginois qu'ils avoient leurs vues particulières dans toutes les peines qu'ils se donnoient, & dans la servitude où ils se réduisoient pour le Bien Public, & qu'ils étoient soutenus dans leurs travaux par de secrets plaisirs, qu'il ne vouloient point déclarer. Il n'y a pas encore un mois que j'étois persuadé que tous les soucis, & toutes les inquiétudes des Grands Hommes se terminoient uniquement à eux-mêmes. Je croïois que tous ceux que je voïois briguer de grands Emplois, se propoïent premièrement de s'enrichir, d'obtenir des Tîtres d'Honneur, & d'élever leur Famille; en second lieu, d'avoir occasion de déployer leur jugement & leur ima-

† HORACE, après être rentré, reprend la conversation interrompue. Nous avons vu dans la Préface que c'étoit-là un des usages de cette marque —.

imagination, pour se procurer les plaisirs délicats de la vie, & pour acquérir, sans renoncer le moins du monde à eux-mêmes, la réputation d'Homme sage, humain & libéral. Enfin, je présufois qu'ils se proposoient, en recherchant ces grands Postes, de se procurer la douce satisfaction qu'il y a de se voir élevé au-dessus des autres, & les plaisirs sensibles que produit l'autorité. J'avois l'entendement si borné, que je ne pouvois concevoir, comment il étoit possible qu'un Homme se résolût volontairement à être esclave, s'il n'y trouvoit son propre avantage. Mais j'ai abandonné ces jugemens téméraires. J'apperçois visiblement aujourd'hui que tous les desseins des grands Politiques tendent uniquement au Bien Public. Je vois les Vertus *Sociales* briller dans toutes leurs actions. C'est le bonheur de la Nation, qui est le principe de toutes les démarches des Ministres d'Etat.

HOR. Vous en dites trop ; mais cependant il est incontestable qu'il y a eu des Personnes qui ont poussé la vertu jusqu'à ce sublime degré de desintéressement. On a vu des Pères de la Patrie prendre des peines incroyables pour le bien de leur Nation, sans aucune vue d'intérêt : Que dis-je ! Il y a encore aujourd'hui d'illustres Personnages qui en feroient autant, si on les emploioit. Nous avons eu des Princes, qui négligeant l'aïse & les plaisirs, & sacrifiant leur repos pour avancer la

la prospérité, & augmenter l'opulence & la gloire du Roïaume, n'ont rien eu tant à cœur que le bonheur de leurs Sujets.

CLEO. Point de disputes, je vous en prie: la différence qu'il y a entre le tems passé & le tems présent, entre les Personnes qui sont dans les Emplois, & celles qui n'y sont point, vous est peut-être plus connue qu'à moi: mais vous savez que nous sommes convenus, depuis plusieurs années, de ne jamais entrer dans des disputes de Parti. Si je demande votre attention, c'est afin que vous vous assuriez de mon amendement, & du changement considérable qui s'est fait en moi; conversion dont vous paroissez douter. Je n'avois auparavant qu'une très-mince opinion de la Religion de la plupart des Rois, & de celle des autres grands Potentats; mais pour à-présent je juge de leur piété, par ce qu'ils en disent eux-mêmes à leurs Sujets.

HOR. C'est très-bien fait.

CLEO. Dans le tems que je n'avois que des idées basses, & que je portois les jugemens les plus étranges & les plus absurdes sur les Guerres étrangères, j'étois assez ridicule pour me persuader que les causes de plusieurs de ces dissensions n'étoient que des bagatelles grossies par les Politiques, pour parvenir à leurs fins. Je croïois que les plus fatales mesintelligences entre les Etats & les Roïaumes, pouvoient venir de la malice cachée, de la

folie, ou du caprice d'un seul Homme. J'attribuois plusieurs des malheurs & des guerres qui affoiblissoient des Roïaumes & des Nations entières, à des querelles particulières, à des piques, à des ressentimens, & à la fierté des Premiers Ministres. Ce qu'on appelle une haine personnelle entre les Princes, ne me paroïssoit être, au moins dans les commencemens, qu'une animosité, ou publique, ou secrète, que les deux grands Favoris de ces Cours avoient l'un contre l'autre. Mais à-présent j'ai appris à attribuer ces actions à des causes plus relevées. Je puis même dire que le luxe du Voluptueux, qui m'avoit toujours offensé, m'est devenu supportable; parce que je suis présentement convaincu que les plus Riches dépensent leur argent dans le but, si utile à la Société, d'avancer les Arts & les Sciences; & que dans leurs entreprises les plus dispendieuses, ils se proposent principalement de donner de l'occupation aux Pauvres.

HOR. C'est-là certainement avoir fait de grands progrès.

CLEO. J'ai en horreur la satire, & je la déteste à tous égards autant que vous pouvez la détester. Les Ouvrages les plus utiles pour connoître le Monde, & pour pénétrer dans le Cœur Humain, sont, ce me semble, les Adresses, les Epitaphes, les Epîtres Dédicatoires, & surtout les Préambules des Lettres Pa-

tes, dont je fais une ample collection.

HOR. L'entreprise est fort utile assurément.

CLEO. Mais pour faire cesser tous les doutes que vous pourriez encore avoir sur ma conversion, je vous ferai voir quelques règles faciles, que j'ai faites pour les jeunes Commençaans.

HOR. A quel but ?

CLEO. Pour juger des Actions des Hommes, suivant les beaux principes de l'aimable Systême de Milord *Schaftsbury*. Ces règles sont diamétralement opposées à celles qui sont proposées dans la FABLE DES ABEILLES.

HOR. Je ne vous comprends pas.

CLEO. Vous concevrez d'abord ce que je veux dire. Je leur ai donné le nom de règles, quoique ce soient plutôt des exemples dont on doit tirer les règles. Supposons, par exemple, qu'une Femme pauvre & industrieuse ait épargné quarante *Shellings*, en se refusant la nourriture nécessaire, & en ne portant que de vieux haillons pendant un long espace de tems ; qu'elle donne cette somme pour placer son Fils, âgé de six ans, auprès d'un Ramonneur de cheminées. Pour juger charitablement de l'action de cette Femme, en suivant le Systême des *Vertus Sociales* de Milord, il faut vous imaginer, qu'encore qu'elle n'ait jamais donné le sou pour faire ramonner sa cheminée, elle sait cependant par expérience que son bouillon a été

souvent sali , & que plusieurs cheminées ont été mises en feu , faute d'avoir été nettoïées. C'est donc pour faire du bien à sa Génération , autant qu'elle en est capable , que cette Femme cède tout ce qu'elle possède , qu'elle donne son Fils & ses biens. Elle a dessein de contribuer de son côté à prévenir les différens malheurs qui ont été souvent occasionnés par de la suie qu'on a imprudemment laissé amasser dans les cheminées. Sans aucun principe d'intérêt particulier , elle sacrifie son Fils unique à l'occupation la plus vile pour le service du Public.

HOR. A ce que je vois , vous ne vous embarrassez pas beaucoup , si les sujets sont grands & sublimes. En cela vous vous écartez de *Milord Shaftsbury*.

CLEO. Lorsque frappés d'étonnement nous contemplons dans une nuit étoilée la gloire du Firmament , nous ne pouvons pas nous empêcher de reconnoître que ce Total , ce beau Tout , doit être l'ouvrage d'un grand Architecte , revêtu d'un pouvoir & d'une sagesse admirable : mais il n'est pas moins évident que chacun des objets qui composent l'Univers , fait partie d'un Ouvrage complet & entier.

HOR. Sans-doute vous avez dessein de badiner ?

CLEO. Bien loin de-là. Ce sont-là des vérités respectables , dont je suis aussi convaincu , que je puis l'être de ma propre

re existence. Mais je vai indiquer les conséquences que Milord *Schaftsbury* tire de ces principes. Par-là vous pourrez juger si je suis un prosélyte sincère, & un exact observateur des instructions de ce Seigneur. Par cette réflexion que j'ai faite sur les Objets qui brillent dans le Firmament, je voulois vous prouver que le jugement que j'ai porté sur la conduite de la pauvre Femme, ne diffère en rien de la manière généreuse de penser que Milord *Schaftsbury* établit & recommande dans ces *Caractéristiques*.

HOR. Est-il possible qu'on puisse lire un tel Livre, sans en faire un meilleur usage ! Dites-moi, je vous prie, quelles sont les conséquences dont vous parlez ?

CLEO. Comme cette infinité de Corps lumineux, quoique différens par leur grandeur, par la vitesse de leurs mouvemens, & par les lignes qu'ils décrivent dans leur cours, concourent cependant tous à former l'Univers ; ainsi cette petite partie que nous habitons, est pareillement composée d'Air, d'Eau, de Minéraux, de Végétaux, & de Créatures animées, qui, malgré leur infinie diversité, contribuent à former cette *Terraquée Sphérique*.

HOR. Rien n'est plus vrai. Il en est de même de toute notre espèce. Elle est composée de plusieurs Nations, qui aiant divisé entr'elles la surface de la Terre, diffèrent extrêmement quant à la Religion, à la Forme du Gouvernement, aux In-  
té-

térêts & aux Manières : la Société Civile de chaque Nation est de même formée d'une grande multitude de Personnes des deux sexes , qui différant infiniment les unes des autres en âge , en tempéramment , en sagesse & en biens , forment tous ensemble le Corps Politique.

CLEO. C'est-là précisément ce que je voulois dire. Je vous prie, MONSIEUR, de me dire à-présent , si le bonheur général n'est pas le grand but que les Hommes se proposent , en formant de telles Sociétés ; je veux dire , si tous les Individus , en se combinant ainsi , ne se proposent pas de rendre leur condition plus douce , que celle dont jouïroient les Créatures Humaines , si , semblables aux autres Animaux , elles vouloient vivre dans une entière liberté ?

HOR. Je ne dis pas seulement que c'est-là le but qu'on se propose en formant des Sociétés ; je dis de plus qu'il n'y a personne dans ces Sociétés , qui ne contribue effectivement à ce but de quelque manière.

CLEO. D'où il s'ensuit que l'on est toujours condamnable , lorsqu'on se propose son avantage & son plaisir particulier , en faisant des choses qui nuisent réellement à la Société visible. Pour agir de cette manière , il faut même avoir l'ame basse , intéressée , & être incapable de pénétrer dans la nature des choses. Les Personnes

véritablement sages ne se considèrent jamais comme de simples Individus. Ils savent faire attention au Tout, dont ils ne sont qu'une petite & très-méprisable partie. Rien de tout ce qui est opposé au Bien Public, ne sauroit leur donner aucune satisfaction. Puis donc que c'est-là une vérité incontestable, les avantages particuliers ne doivent-ils pas toujours être subordonnés à l'intérêt général? Chacun ne doit-il pas tâcher d'augmenter ce bonheur commun; & par conséquent ne doit-il pas faire tout ce qu'il peut pour devenir un Membre utile à tout le Corps dont il fait partie?

HOR. Que concluez-vous de tout cela?

CLEO. Est-ce que la pauvre Femme dont j'ai parlé, n'a pas agi conformément à ce Système de la *Sociabilité*?

HOR. Y a-t-il quelque Personne de sens, qui puisse s'imaginer que des principes aussi généreux aient fait agir une pauvre Misérable, qui ne songe point à ce qu'elle fait, & qui n'a ni sentiment ni éducation?

CLEO. Il est vrai que j'ai supposé cette Femme très-pauvre, & je ne veux pas non plus insister sur son éducation; mais quant à ce que vous dites qu'elle agit sans réflexion, & qu'elle est destituée de sens, vous me permettrez de vous dire que c'est-là un jugement injurieux, que vous portez sans en avoir de fondement.

Tout

Tout ce que vous pouvez conclure du récit que j'en ai fait, c'est qu'elle est circonspecte, vertueuse & sage, malgré sa pauvreté.

HOR. Je crois que vous voudriez me persuader que vous parlez sérieusement.

CLEO. Je parle beaucoup plus sérieusement que vous ne pensez. Je vous dis encore une fois que dans l'exemple que j'ai cité, j'ai suivi pas à pas *Milord Shaftsbury*, & que je ne m'y suis point du tout écarté du *Système de la Sociabilité*. Mais si je tombe dans quelque erreur, faites-le moi sentir.

HOR. Cet Auteur est-il jamais entré dans des cas si bas & si pitoiables ?

CLEO. Les Actions nobles n'ont rien de vil ; quelles que soient les Personnes qui les font. Mais si le Vulgaire doit être exclu des *Vertus Sociales*, quelle règle, ou quelle instruction restera-t-il aux pauvres Ouvriers ; qui font la plus grande partie de la Nation ? Dans le *Système de Milord*, la Religion ne sauroit les diriger, puisque les *Caractéristiques* ont fait un jeu de toute Révélation, & surtout de la Religion Chrétienne. D'ailleurs, si vous avez une aussi mauvaise opinion du Pauvre & de l'Ignorant, je puis, en suivant la même méthode, porter un jugement tout-à-fait semblable des Personnes de la plus haute distinction. Mais que les Ennemis du *Système de la Sociabilité* contemplent cet Avocat vénérable, qui mal-

gré

gré les grandes richesses qu'il possède, qui malgré la chaleur étouffante qu'il fait, qui malgré son grand âge ne laisse pas de se rendre au Barreau pour éclaircir une Cause douteuse, & qui sans aucun égard à son dîner abrège ses jours pour travailler à établir les droits des autres. Quelle bienveillance le Médecin ne fait-il pas paroître pour son Espèce, lorsque visitant les Malades depuis le matin jusques au soir, il entretient plusieurs attelages de chevaux, afin de pouvoir être utile à un plus grand nombre de Personnes ! Quel n'est pas son amour pour le Genre Humain, puisqu'il s'en faut même peu qu'il ne se reproche encore le tems qu'il emploie aux fonctions nécessaires de la vie ! De même, que ne doit-on pas dire de cet infatigable Ecclésiastique, qui, quoique déjà Pasteur d'une très-grande Paroisse, a cependant assez de zèle pour solliciter encore une autre Eglise, où il croit pouvoir être utile & faire du bien, lors même qu'il y a cinquante autres Postulans, qui n'ayant point encore de Bénéfice offrent leurs services pour cette Paroisse.

HOR. Je vois votre dessein. Vous voudriez tirer de ces Panégyriques forcés des argumens *ad absurdum*. La raillerie est assez ingénieuse, & pourroit même faire rire dans certaines occasions ; mais aussi vous êtes obligé d'avouer que ces éloges affectés ne sauroient soutenir un sérieux  
exa-

examen. Quand nous considérons que le grand but & les soins perpétuels du Pauvre, consistent à subvenir à ses besoins immédiats, & à s'empêcher de mourir de faim ; lorsque nous faisons réflexion que les Enfans sont au Pauvre un fardeau sous lequel il gémit, & que pour s'en délivrer il emploie tous les moïens qui sont compatibles avec cette affection basse & involontaire, que la Nature le force d'avoir pour ses Enfans ; quand, dis-je, nous considérons tout cela, les vertus de cette Femme industrieuse que vous donnez pour exemple, s'évanouissent. L'amour pour le Bien Public, & les généreux principes que votre sagacité a découverts dans les trois *Facultés* où l'on élève les Gens pour gagner leur vie, paroissent aussi être tirés de trop loin. Tout le monde fait que la réputation, les richesses, & la grandeur sont les grands objets où tendent les Avocats & les Médecins tant soit peu distingués. Tous les siècles sont témoins de la patience & de l'assiduité incroïable avec laquelle plusieurs d'entr'eux se sont voués tout entiers à leurs pratiques. Cependant, quel que soit le travail & la fatigue auxquels ils ont bien voulu se soumettre, les motifs qui les ont fait agir sont autant connus que leurs vocations mêmes.

CLÉO. Est-ce que ces Personnes ne sont pas de bien aux Hommes, & ne sont-elles pas utiles au Public ?

HOR. Je ne le nie pas, elles nous rendent

dent souvent des services inestimables ; & ceux qui sont habiles dans l'une ou l'autre de ces *Facultés*, ne sont pas seulement utiles, mais sont même fort nécessaires dans la Société. Mais quoiqu'il y en ait plusieurs qui consacrent toute leur vie , & tous leurs plaisirs à remplir leur vocation , je suis néanmoins persuadé qu'il n'y en a pas un qui voulût prendre le quart de la peine qu'il se donne à-présent, si sans en prendre aucune il pouvoit amasser autant de biens , acquérir autant de réputation , & se procurer les autres avantages qu'ils retirent de l'estime , ou de la gratitude de ceux qu'ils servent. Je ne crois pas même qu'il y en eut aucun de distingué parmi eux qui ne l'avouât , si on lui en formoit la question. Si donc l'amour de l'argent & l'ambition sont les principes connus par lesquels ces Personnes agissent , il est très-ridicule de leur attribuer des vertus qu'elles ne prétendent pas s'approprier elles-mêmes. Mais l'éloge que vous avez fait du Curé , est le plus plaisant de tous. J'ai entendu bien des excuses , & même de très-frivoles , pour pallier l'avarice des Prêtres ; mais je n'ai jamais rien entendu de semblable à ce que vous avez dit en leur faveur. Le Défenseur & l'Admirateur du Clergé le plus prévenu , n'a jamais découvert avant vous beaucoup de vertu dans l'empressement avec lequel les Ecclésiastiques recherchent la pluralité des Bénéfices ; surtout,

lorsque déjà bien pourvus, il y en a plusieurs autres qui meurent de faim, faute d'occupation.

CLEO. Mais s'il y a quelque réalité dans le Systême de la *Sociabilité*, il vaudroit beaucoup mieux pour le Public, que les Hommes dans toutes les Professions agissent suivant ces généreux principes. Vous ne sauriez même disconvenir que la Société n'y gagnât, si le général des Hommes dans ces trois *Facultés* avoient plus d'égard pour les autres, & qu'ils en eussent moins pour eux-mêmes.

HOR. Je n'en fai rien. Lors même que je viens à réfléchir sur l'esclavage où sont les Avocats & les Médecins, je doute fort qu'il leur fût possible de se donner les mêmes mouvemens, supposé qu'ils ne fussent pas continuellement éguillonnés par la tendresse qu'ils ont pour les honoraires & les récompenses.

CLEO. C'est-là effectivement, je l'avoue, un argument très-fort contre le Systême de la *Sociabilité*. Il fait même, suivant moi, beaucoup plus de tort à ce Systême, que tout ce qu'a avancé l'*Auteur* contre lequel vous vous êtes si fort recrié.

HOR. Je n'en conviens point. De ce que quelques-uns agissent par des principes d'intérêt, je n'en conclus point que les autres soient destitués de vertu.

CLEO.

CLEO. Ni l'*Auteur* en question non plus ; & vous lui faites une grande injustice , si vous assurez qu'il ait tiré cette conséquence.

HOR. Je refuse de louer ce qui ne le mérite pas ; mais quelque dépravés que les Hommes soient , il est encore dans le Monde de la Vertu , aussi-bien que du Vice , quoique la Vertu soit plus rare.

CLEO. Personne n'a jamais contredit ce que vous venez de dire ; mais j'ignore quel est votre dessein. Milord *Shaftsbury* ne tâche-t-il pas de contribuer au Bien Général , & d'encourager les Vertus *Sociales* ? Ne suis-je pas obligé de suivre son exemple ? Supposé que je me trompe , en interprétant si favorablement les actions des Humains , il seroit cependant toujours très-bon de souhaiter que les Hommes eussent plus d'égard pour le Bien Public , moins d'attachement pour leurs intérêts particuliers , & plus de charité pour leurs Voisins que l'on n'en a d'ordinaire.

HOR. On peut faire ce souhait ; mais quelle probabilité y a-t-il que ce bonheur arrive jamais ?

CLEO. Si la chose est impossible , il est très-ridicule d'en discourir , & de faire voir l'excellence de la Vertu. Que sert-il d'en mettre au jour la beauté , si les Hommes ne peuvent parvenir à l'aimer ?

HOR. Si l'on ne recommandoit jamais la Vertu , le Monde deviendrait pire qu'il n'est.

CLEO. Donc par la même raison, plus on recommanderoit la Vertu, plus aussi le Monde deviendrait meilleur. Mais je vois fort bien pourquoi vous usez de faux-fuïans & de subterfuges contre votre opinion. Vous sentez que vous êtes nécessairement obligé de convenir de la justesse de mes Panégiriques comme vous les appelez, ou de trouver des défauts dans la plupart de ceux de Milord *Shaftsbury*; & vous ne voudriez ni l'un ni l'autre, s'il vous étoit possible. De ce que les Hommes préfèrent la compagnie à la solitude, Milord *Shaftsbury* prétend prouver l'amour & l'affection naturelle que nous avons pour notre Espèce. Si donc on prenoit la peine d'examiner cette conséquence avec autant de rigueur que vous avez examiné tout ce que j'ai dit en faveur des trois *Facultés*, je crois que les conséquences de l'un & de l'autre se trouveroient à peu près également fondées. Mais je me tiens à mon texte, & je soutiens la réalité des Vertus *Sociales*. Si donc cet illustre Auteur a pensé si charitablement de son Espèce, & a élevé sa dignité au plus haut degré, je ne vois pas pourquoi on m'accuseroit de plaisanter, lorsque je suis les traces de ce Seigneur. Il a certainement écrit dans un bon but: son dessein étoit d'inspirer à ses Lecteurs des notions raffinées, & de l'affection pour le Bien Public, indépendamment de la Religion. Le Monde jouit du

du fruit de ses labeurs; mais l'avantage de ses Ecrits ne pourra jamais être universellement senti, à moins que cet amour pour le Bien Public ne saisisse aussi les plus vils Artisans, que vous voudriez cependant exclure de ces généreux sentimens, & de ces nobles principes, qu'on remarque déjà si visiblement dans un très-grand nombre. Je pense maintenant à deux sortes de Gens, qui auroient surtout besoin de ces principes, & chez qui cependant on ne les trouve que très-rarement. Malheur qui auroit sans-doute causé dans le lien de la Société un tel relâchement, qu'il n'y auroit eu aucun moyen d'en jamais resserrer les nœuds, si l'amour le plus sensible pour le Bonheur Public, & si la plus grande bienveillance n'avoient sollicité, & même obligé d'autres Personnes, qui ne sont que de simples Etrangers sans presque aucune éducation, à déployer leurs bons offices pour réparer le mal que les Membres nés de l'Etat alloient faire au Roïaume. Un grand nombre d'habiles Ouvriers seroient morts de faim dans d'obscures demeures, malgré leur industrie, s'ils n'avoient su à qui vendre leurs Ouvrages, ou qu'ils n'eussent trouvé personne qui voulût en disposer pour eux. De plus, on fournit tous les jours le Riche & le Prodigue d'une variété infinie de Babioles superflues, & de Colifichets parfaitement bien travaillés; mais tous sont inventés pour

fatisfaire quelquefois une curiosité inutile , quelquefois même l'extravagance & les passions des autres : Bagatelles auxquelles on n'auroit jamais pensé , beaucoup moins en auroit-on eu besoin , si on n'en avoit jamais vu , ou qu'on eût toujours ignoré à qui les vendre. Quel bien ne fait donc pas au Public le Vendeur de Bijoux , qui , suivant les principes de la *Sociabilité* , emploie beaucoup d'argent à satisfaire les désirs de ces deux différentes classes de Personnes , je veux dire de l'Ouvrier & de l'Acheteur ? Il procure la nourriture & le vêtement au Pauvre laborieux qui le mérite. Il fait une exacte & prompte recherche des plus habiles Ouvriers , afin que personne ne puisse exposer en vente de plus beaux Ouvrages que lui. Il reçoit les plus grands Etrangers avec une extrême politesse , & un visage riant. Leur parlant souvent le premier , il a l'honnêteté de s'offrir à deviner leurs besoins. Il ne borne pas sa complaisance à attendre les Acheteurs pendant un petit nombre d'heures fixes ; mais il attend patiemment tout le jour leur commodité , dans une boutique ouverte , où il supporte avec joie les chaleurs de l'Été , ou les rigueurs de l'Hiver. Quel bel exemple ce Marchand ne donne-t-il pas de l'affection naturelle que l'Homme doit avoir pour son Espèce ! En effet , si l'on agit par ce principe , lorsqu'on fournit simple-

plement le nécessaire de la vie ; quel témoignage d'amour & de bienveillance ne donne-t-on pas , en travaillant à procurer aux plus capricieux , tout ce qui est de leur goût , les choses même les plus inutiles ?

HOR. Tout ce que vous venez de dire , à parler franchement , est de ce genre , je veux dire qu'il est des plus inutiles. Mais n'êtes-vous pas encore las de débiter des sottises ?

CLEO. Quel défaut trouvez-vous dans ces favorables interprétations ? Est-ce qu'elles diminuent la dignité de notre Espèce ?

HOR. J'admire votre artifice ; & j'avoue même qu'en outrant le rôle que vous jouez d'une manière si extravagante , vous avez mis le *Système de la Sociabilité* dans un jour plus défavorable , que je ne l'avois envisagé jusques-ici. Mais vous le savez , les meilleures choses peuvent être tournées en ridicule.

CLEO. Que je le sache , ou non , *Milord Shaftsbury* l'a expressément nié. Il est même dans la pensée , que le badinage & la plaisanterie sont la meilleure & la plus sûre pierre de touche pour éprouver le mérite des choses. Il croit qu'on ne peut donner du ridicule à ce qui est réellement grand & bon. C'est aussi la règle que ce Seigneur a suivie pour examiner les Saintes Ecritures , & la Religion Chrétienne ; & il les a exposées à cette épreu-

ve, parce qu'il a cru qu'elles ne pourroient point la soutenir.

HOR. Il a tourné en ridicule la Superstition, & les pitoïables notions dont on remplit l'esprit du Vulgaire sur la Divinité: mais il n'y eut jamais d'Homme qui ait eu de l'Etre Suprême, & de l'Univers, des idées plus sublimes que Milord *Shaftsbury*.

CLEO. Vous êtes convaincu que mon accusation est fondée.

HOR. Je ne prétends point défendre toutes les sillabes que cet Auteur a écrites. Son stile est engageant, sa diction est polie, ses raisonnemens sont forts, plusieurs de ses pensées sont parfaitement bien exprimées, & la plupart des images qu'il emploie sont extrêmement délicates. Un Auteur peut me plaire, sans que pour cela je sois dans l'obligation de répondre à toutes les chicanes qu'on lui fera.

Quant à ce que vous appelez votre imitation de Milord *Shaftsbury*, je n'aime point le Burlesque: mais le ridicule que vous y trouvez, se voit peut-être dans votre Systême avec moins de peine, que vous ne paroissez en avoir pris pour en trouver dans celui de Milord.

Considérez, je vous prie, les travaux pénibles & dégoûtans auxquels on se soumet pour fournir cette vaste quantité de Bière forte que la Populace boit si avidement. Ne trouvez-vous pas la Vertu

*Société*

*Sociale* dans le Charretier dont se sert le Brasseur ?

CLEO. Oui , & même dans le Cheval qui traîne le Haquet. Du-moins j'y vois cette Vertu , aussi bien que dans quelques Grands Hommes , qui seroient cependant fort choqués , si nous refusions de croire que la plupart de leurs actions intéressées , dont la Société ne tire qu'un très-petit avantage , ne viennent pas d'un principe vertueux , & d'une attention généreuse pour le Public. Ne croiez-vous pas que dans l'Élection d'un *Pape* le choix des Cardinaux ne soit dirigé par l'influence du Saint Esprit , & fondé principalement sur ses divines inspirations ?

HOR. Non ; pas plus que je ne crois la Transubstantiation.

CLEO. Mais si vous aviez été élevé dans la Religion *Catholique-Romaine* , vous croiriez cependant l'une & l'autre de ces propositions.

HOR. Je n'en fai rien.

CLEO. Assurément , si vous étiez sincèrement attaché à votre Religion , vous ne révoqueriez point en doute ces dogmes. Vous feriez tout comme des milliers de *Catholiques-Romains* , qui n'ont pas moins de sens & de réflexion que vous ou que moi.

HOR. Je n'ai rien à dire par rapport à cela. Il y a cependant plusieurs choses incompréhensibles , qui ne laissent pas d'être.

d'être très-véritables. Ce sont-là proprement les objets de la Foi. C'est aussi pour cela que je garde un profond silence, & que je me soumets avec beaucoup d'humilité dans les matières qui sont au-dessus de ma portée, & qui surpassent réellement les bornes de mon entendement. Mais je me garderai bien de jamais rien admettre, qui me paroisse visiblement contraire à ma raison, ou directement opposé au témoignage de mes sens.

CLEO. Vous croïez sans-doute une Providence, qui gouverne tout. Quelle raison pourriez-vous donc alléguer, pour démontrer que Dieu ne dirige pas les Hommes dans une affaire de cette importance; dans une affaire qui, plus que toute autre, intéresse tout le Monde Chrétien?

HOR. Voilà une question très-captieuse. La Providence dirige & gouverne tout sans exception, c'est-là un principe incontestable. Ma négative n'est pas moins évidente. Pour la défendre, & pour rendre raison de mon incrédulité, il me suffit de prouver que tous les instrumens, & tous les moïens mis en usage par les Cardinaux dans ces sortes d'Élections, sont visiblement humains, mondains, & que même il y en a plusieurs si criminels qu'on ne sauroit les pallier.

CLEO. Tous les moïens qu'ils emploient ne sont pas assurément de ce genre. Les Cardinaux ne font-ils pas tous les jours des

des prières, & n'implorent-ils pas solennellement le secours divin ?

HOR. Oui: mais par le reste de la conduite de ces Prélats, on peut aisément découvrir la manière dont ils envisagent ces cérémonies, & quelle est la confiance qu'ils ont dans ces prières. La Cour de Rome est sans-contradiction la première Académie des Politiques raffinés, & la meilleure Ecole pour apprendre l'art de caballer. Les ruses ordinaires, & les stratagèmes connus y passent pour rusticité. On y conduit les projets au travers des labyrinthes les plus obscurs de la subtilité humaine. Le génie doit y céder à la finesse, comme dans la Lutte la force cède à l'adresse. Une certaine habileté, que quelques Personnes ont à cacher aux autres leurs talens, leur est d'un beaucoup plus grand usage, que ne le seroit le plus grand savoir, & la plus profonde pénétration. Dans le Sacré Collège, où tout est *auro venale*, la Vérité & la Justice y sont à très-bas prix. Le Cardinal *Palavicini*, & les autres Jésuites qui ont été les véritables Défenseurs de l'Autorité Papale, ont avoué avec ostentation la *Politia Religiosa della Cbiesa*; & ils ne nous ont point celé les vertus & les qualités, qui seules sont estimées des *Purpurati*. Ils avouent même que comme le plus grand honneur consiste parmi eux à tromper adroitement, à quelque prix que ce soit, ainsi la plus grande honte consiste à être

du.

dupé, fut-ce même par le plus bas artifice. Dans les Conclaves surtout, tout se conduit par la ruse, on n'y fait rien sans intrigues. C'est par la conduite des Electeurs de *sa Sainteté*, qu'on peut surtout reconnoître que le Cœur de l'Homme est un abîme profond & ténébreux. Quelquefois on y pousse la fine dissimulation, jusques à affecter de la perfidie & de la tromperie. Souvent les Sacrés Cardinaux se trompent les uns les autres, en contrefaisant les Hypocrites. Qui pourroit donc jamais se persuader que la Sainteté, la Religion, ou l'Envie d'avancer les intérêts du Ciel, aient la moindre part dans les complots, les machinations, les brigues, & les artifices d'une Société, dont chaque Membre ne cherche qu'à assouvir ses passions, à avancer les intérêts de son Parti, & à détruire toutes les Factions qui lui sont opposées, sans consulter ni le Droit, ni la Justice?

CLEO. Les sentimens que j'apperçois chez vous, me confirment ce que j'ai souvent entendu dire, que les Renegats deviennent toujours les plus cruels Ennemis du Parti qu'ils ont abandonné.

HOR. Fus-je jamais *Catholique-Romain*?

CLEO. Je veux parler du *Système de Sociabilité*, dont vous avez été autrefois le plus vigoureux Défenseur. Cependant il n'y a personne aujourd'hui, qui puisse juger des actions plus sincèrement, & pour dire la vérité, moins charitablement que vous,

vous, surtout de celles des pauvres Cardinaux. Je n'aurois jamais soupçonné de vous trouver mon antagoniste, après avoir abandonné le *Système de Différence*. Mais, si je ne me trompe, nous avons tous les deux changé de parti. Il étoit dit que nous serions toujours en opposition.

HOR. Il me semble effectivement qu'il est arrivé quelque chose d'approchant.

CLÉO. Que dis-je! Qui se seroit jamais imaginé qu'un jour j'interpréteroie, aussi favorablement qu'il est possible, les actions des autres, tandis que vous feriez tout le contraire?

HOR. Je ne sai ce que le Peuple ignorant, qui ne nous connoîtroit ni l'un ni l'autre, pourroit penser, en nous entendant raisonner ainsi. Mais il me paroît que nos discours montrent manifestement que vous avez dessein de défendre votre cause, en tâchant de faire voir l'absurdité du *Système opposé*; & que je soutiens mes principes, en vous montrant qu'il n'y a pas d'Hommes aussi foux, que vous avez voulu les représenter. J'avois d'abord formé la résolution de ne jamais entrer en dispute avec vous sur cette matière. Vous voyez que je n'ai point tenu parole. Mais je n'aime point à passer pour incivil; & c'est la pure complaisance, qui d'abord m'a fait entamer cette conversation. Cependant je ne suis pas fâché à présent de l'avoir eue, puisque je trouve votre opi-

opinion moins dangereuse que je ne l'avois cru d'abord. Vous êtes convenu que la Vertu étoit très-réelle, & qu'il reste encore des personnes qui agissent par ce principe, & j'étois prévenu que vous niiez ces deux choses. Ne vous flattez pas pour cela de m'avoir trompé par ces fausses couleurs. Je sai fort bien le Parti auquel vous êtes encore attaché.

CLEO. Je ne me suis pas assez déguisé, pour que vous n'ayez pu entrevoir mes véritables sentimens. Aussi soiez persuadé que je n'aurois pas pris la peine de discourir sur ce sujet avec une personne que j'aurois pu tromper par un stratagème si grossier. Je sai que vous êtes un Homme de sens & de jugement. Voilà pourquoi je souhaite de tout mon cœur que vous me permettiez de m'expliquer, & de vous faire voir que la différence qu'il y a entre nos idées, est bien moins considérable que vous ne vous l'imaginez. Il n'y a qui que ce soit auprès de qui je voulusse moins passer pour un malhonnête homme, qu'auprès de vous : mais la crainte de vous offenser, m'a empêché jusques-à-présent de toucher à aucun de ces articles qui vous avoient révolté contre moi. J'attendois que vous m'eussiez donné la permission de vous développer mon Système. Accordez quelque chose à notre amitié, & faites-moi la grace de lire la FABLE DES ABEILLES. Le *format* en est commode. Vous aimez  
les

les Livres. J'en ai un exemplaire assez bien relié; permettez, je vous prie, que je vous en fasse présent.

HOR. Je ne suis point bigot, CLEOME-NE, mais je suis un Homme d'honneur; & vous savez que je suis même très-rigide sur ce point. Je ne puis souffrir qu'on tourne en ridicule ce principe respectable. Dès-que j'appergois qu'on lui veut donner la moindre atteinte, mon sang s'échauffe. L'Honneur est sans-contredit le lien le plus fort, & le plus noble, qui unisse la Société. Croïez-moi donc, on ne peut jamais s'en jouer innocemment. Il y a toujours du crime à l'attaquer. C'est une chose si solide, si respectable & si sérieuse, qu'il n'est jamais permis d'en faire un sujet de badinage ou de divertissement. Aussi m'est-il impossible de souffrir sur ce sujet aucune plaisanterie, quelque ingénieuse & spirituelle qu'elle soit. Peut-être est-ce singularité de ma part; & si vous voulez même, je serai dans l'erreur. Quoiqu'il en soit, tout ce que je puis dire, c'est que je n'entends nullement raillerie là-dessus. Si donc nous voulons rester Amis, ne me parlez jamais de la FABLE DES ABEILLES. Ce que j'en ai ouï dire, me suffit.

CLEO. Dites-moi, je vous en prie, mon cher HORACE, l'Honneur peut-il subsister sans la Justice?

HOR. Qui le dit?

CLEO. N'avez-vous pas avoué que vous

m'a-

m'aviez cru pire, que vous ne me trouvez maintenant ? Il est injuste de condamner les Hommes, ou leurs Ouvrages, sur des rapports, & sur de simples soupçons, beaucoup moins sur les accusations de leurs Ennemis. Il faut premièrement s'en être assuré par soi-même.

HOR. Vous avez raison, je vous demande sincèrement pardon. Pour me faire expier l'injustice que je vous ai faite, dites tout ce qu'il vous plaira, je l'écouterai patiemment, fût-ce même quelque chose de choquant. Je vous prie seulement de parler sérieusement.

CLEO. Je n'ai rien à vous dire de désagréable, beaucoup moins encore de choquant. Tout ce que je souhaite, c'est de vous convaincre que le jugement que je porte sur les Hommes, n'est ni aussi malin, ni aussi dénué de charité que vous l'avez cru; & qu'à le bien prendre, les idées que j'ai du mérite des Choses & des Actions Humaines ne diffèrent pas fort des vôtres.

Considérez seulement ce que nous avons fait jusques-ici. J'ai tâché, dites-vous, de mettre tout ce qui se fait dans le Monde sous le plus beau jour que j'ai pu, afin de tourner en ridicule le Systême de la *Sociabilité*. J'avoue que ç'a été mon but. Réfléchissez à-présent sur votre conduite. Vous avez cherché à faire voir la folie de mes Panégyriques forcés, & à replacer les choses dans le point de vue naturel,

rel, sous lequel tout Homme équitable & éclairé doit les envisager. Vous avez fort bien fait ; mais par-là vous vous êtes écarté du Sytème que vous avez prétendu soutenir : & si vous jugez de la même manière de toutes les Actions, vous renversez le Sytème de la *Sociabilité*, ou du moins vous prouvez - là que ce n'est autre chose qu'un beau plan, qu'on ne pourra jamais mettre en pratique. D'abord vous soutenez que le général des Hommes est en possession de ces Vertus : cependant, dès-que nous descendons dans le particulier, vous ne trouvez plus personne qui soit doué de ces Vertus. Je vous ai pris de tous les côtés, & vous m'avez paru tout aussi peu satisfait des Personnes du plus haut rang, que de celles du plus bas état. Il vous paroît ridicule de penser plus avantageusement des Gens de médiocre condition. N'est-ce point-là soutenir la bonté d'un dessein, dans le même tems que vous avouez qu'il n'a jamais existé, ou qu'on ne sauroit jamais l'exécuter ? Quelle classe de Gens n'avons-nous pas examiné ? Où devons-nous chercher ceux que vous croïez agir par ces principes de Vertu ?

HOR. N'y a-t-il pas dans tous les Païs des Personnes riches & de naissance, qui, généreuses & bienfaisantes, ne s'appliquent qu'à ce qui est grand & noble ? Gens qui n'accepteroient pas d'Emploi, quand même on les leur offriroit.

Tome III.

D

CLEO.

CLEO. Oui , mais examinez leur conduite ; considérez leur manière de vivre & épluchez leurs actions avec les mêmes dispositions que vous avez examiné celles des Cardinaux, des Jurisconsultes, & des Médecins. Vous verrez alors si leur vertu sera d'un plus grand prix, que celle de la Femme pauvre & industrieuse dont je vous ai parlé. Il y a, généralement parlant, moins de vrai dans les Panégyriques que dans les Satyres. L'existence nous plaît quand tous nos sens sont satisfaits, quand nous n'avons aucune maladie ni de corps ni d'esprit qui nous inquiète, & que nous ne rencontrons rien de désagréable. C'est dans cette agréable situation que nous sommes le plus portés à prendre les apparences extérieures pour des réalités, à juger des choses plus favorablement qu'elles ne le méritent. Souvenez-vous, HORACE, avec quelle vivacité vous faisiez, il y a environ demi-heure, l'éloge des Opéras. Vous paroissiez ravi en extase, dans le temps que vous pensiez aux charmes sans nombre que vous y trouvez. Je n'ai rien à dire contre la délicatesse de cet amusement, ou contre la politesse de ceux qui y assistent. Mais je crains fort que vous ne vous perdiez dans cette aimable idée, quand vous assurez que les Opéras sont les moyens les plus propres pour contracter une habitude de la Vertu qui soit forte & durable.

table †. Croïez-vous qu'en supposant un nombre égal de Personnes, on trouvât plus de Vertu réelle dans celles qui assistent à l'Opéra, que dans celles qui se trouvent à l'Endroit où l'on fait battre des Ours, des Chiens & des Taureaux\*?

HOR. Quelle comparaison!

CLEO. Je ne badine pas.

HOR. Le bruit des Chiens, des Taureaux & des Ours, fait sans-doute une harmonie!

CLEO. Il est impossible que vous ne me compreniez pas; & vous savez fort bien que je ne veux point comparer les plaisirs de l'un avec ceux de l'autre. Les désagrémens dont vous vous plaignez, sont les plus supportables de ceux qui se rencontrent dans ces combats. Une oreille délicate ne sauroit, sans être choquée, entendre prononcer les sermens, les imprecations, les fréquens démentis, les paroles sales, les cris forcés & dissonans de cette Populace effrenée. La barbarie qui règne sur la Scène, & les mauvaises odeurs, incommode toujours les Spectateurs. Mais dans toutes les grandes foules de Peuple —

HOR. L'odorat souffre beaucoup.

CLEO. L'amusement en général est abominable.

† Dans ce même DIALOGUE, Pag. 19.

\* On appelle ce Lieu en Anglois *Bear-garden*, c'est-à-dire le *Jardin aux Ours*. La Populace abonde à ces Spectacles de Combats.

minable , & tous les sens en souffrent , je vous accorde tout cela. Qui pourroit soutenir la vue de têtes couvertes de graisse , quelquefois même de sang ; les regards furieux , & l'aspect menaçant , féroce & effroyable des Personnes qu'on rencontre dans ces turbulentes Assemblées ? On ne doit point s'attendre à voir rien de fort amusant parmi une Multitude grossière , couverte de haillons & d'ordure , & dont les passe-tems ont toujours quelque chose de choquant.

Mais après tout il seroit tout aussi injuste de confondre le Vice avec la rudesse des mœurs , le manque de vertus avec le défaut de manières , que de confondre la politesse ou l'hypocrisie avec la Vertu ou la Religion. Avancer de dessein prémédité une fausseté dans le but de nuire au Prochain, c'est un plus grand péché que de donner un démenti à une Personne qui ne dit pas la vérité. Il peut arriver qu'une calomnie publiée par un Ennemi secret , sera plus préjudiciable & plus injurieuse à une Personne , que les sermens & les imprécations les plus horribles dont elle pourroit être accablée par l'Antagoniste le plus querelleux & le plus brutal.

Dans tout le Monde Chrétien les Personnes de qualité ne tombent pas moins dans l'incontinence & dans l'adultère que le Commun Peuple. Mais s'il y a certains vices auxquels le Vulgaire soit plus sujet  
que

que les Gens de condition , ceux-ci en ont par contre qui leur sont particuliers. L'envie, la médisance, & l'esprit de vengeance sont des vices plus communs & plus dangereux dans les Cours que dans les Chaumières. La vanité sans bornes, & la cruelle ambition sont inconnues parmi le Pauvre. Rarement il est entaché d'avarice, & jamais il ne donne dans l'incrédulité. Il a beaucoup moins d'occasions de piller le Public, que les Personnes qui sont en crédit. Vous connoissez presque toutes les Personnes de distinction du Roïaume. Prenez la peine , je vous prie, de réfléchir sur la conduite de ceux d'entr'eux qui vous viendront les premiers dans l'esprit. Au prochain Opéra examinez les vertus de cette brillante Assemblée.

HOR. Vous me faites rire. Il y a beaucoup de vrai dans ce que vous dites , & je suis persuadé que *tout ce qui brille n'est pas or*. Auriez-vous encore quelque chose à ajouter ?

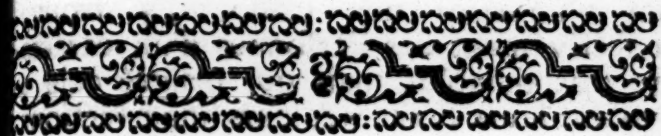
CLEO. Puisque vous m'avez permis de parler, & que vous m'écoutez si patiemment, je saisirai cette occasion pour vous exposer certaines choses très-importantes, que vous n'avez peut-être jamais envisagées dans le point de vue, sous lequel vous serez vous-même forcé d'avouer qu'il faut les envisager.

HOR. Je suis fâché d'être obligé de vous quitter, mais j'ai réellement des af-

fares indispensables que je dois finir ce soir. Il s'agit de mon procès. Je ne suis déjà resté que trop long-tems : mais si demain vous vulez prendre la peine de venir dîner chez moi, comme il n'y aura personne que vous, nous pourrons reprendre notre conversation tout à notre aise.

CLEO. De tout mon cœur. Je ne manquerai pas de m'y rendre.





# DIALOGUE II.

HORACE, CLEOMENE,

HORACE.

**L**A conversation que nous eûmes hiér ensemble , a fait beaucoup d'impression sur moi. Vous avez dit plusieurs choses très-amusantes. Il y en a même quelques-unes qui ne s'effaceront pas aisément de ma mémoire. Je ne me souviens pas d'avoir jamais ruminé autant sur aucun sujet, que j'ai fait sur notre entretien de hiér au soir. Il m'a presque occupé tout entier depuis que nous nous sommes séparés.

CLEO. Pour faire cet examen avec fidélité, il faut & plus de peine, & plus d'exactitude qu'on ne se l'imagine ordinairement. Quand je vous demandai hiér dans quels endroits & parmi quelle sorte de gens il falloit chercher ceux qui, selon vous, agissoient par des principes de Vertu, vous

D 4

en

en nommâtes une classe. J'y trouvois effectivement des Personnes d'un caractère très-aimable, mais qui malgré cela avoient leurs défauts & leurs imperfections. Si, laissant ces foiblesses, on choisit les meilleures qualités entre les diverses bonnes qu'on remarque dans plusieurs d'entre eux, je crois qu'on pourroit en faire un très-beau tableau.

HOR. Si on le finissoit bien à tous égards, ce seroit un grand chef-d'œuvre.

CLEO. Aussi ne l'entreprendrai-je point; mais il ne me semble pas fort difficile d'entretracer un léger craïon, qui surpasseroit même la Nature, & qui seroit un modèle plus accompli qu'aucun de ceux qui existent réellement. J'ai dessein d'essayer, l'idée même m'y anime par sa beauté. Quels charmes ne trouveroit-on pas dans le portrait d'un Gentilhomme accompli? Combien n'est pas ravissante la figure que fait une Personne de haute naissance, qui possède de grandes richesses, & qui a reçu de la Nature une grande mesure de dons, lors du-moins qu'une Personne si privilégiée connoit le monde, & qu'elle a une belle éducation?

HOR. Je vous proteste que je le pense ainsi; mais je ne sais si vous badinez, ou si vous parlez sérieusement.

CLEO. Combien n'est pas épais le voile sous lequel ce Gentilhomme cache ses plus grandes imperfections! Quoiqu'il fasse

de l'argent son idole, & que dans le fond du cœur il soit très-avare, il veut cependant paroître libéral, & faire briller beaucoup de générosité dans toutes ses actions extérieures.

HOR. C'est en cela que vous vous trompez, & je ne puis vous passer ce trait.

CLEO. De quoi s'agit-il ?

HOR. Je vois votre but ; c'est de me donner la *Caricatura* \* d'un Seigneur, sous prétexte de faire son portrait au naturel.

CLEO. Vous me faites tort, je n'ai pas un tel dessein.

HOR. Mais pourquoi la Nature Humaine ne pourroit-elle jamais être bonne ? Au lieu de pallier ses défauts, vous y en ajoutez sans avoir la moindre apparence de raison. Quand des actions paroissent bonnes à tous égards, sur quel fondement les soupçonnez-vous mauvaises ? Par quel moïen avez-vous découvert des imperfections, & des défauts cachés dans

\* *Caricatura* est un mot qui désigne une espèce de portrait à l'Italienne. L'art consiste à y donner la ressemblance des principaux traits d'une Personne, au milieu de traits chargés, & de proportions disloquées, ensorte que les beautés les plus aimables paroissent des traits monstrueux de la Personne la plus affreuse. Ces portraits doivent représenter l'objet dépeint de manière qu'on puisse le reconnoître, mais cependant en défigurer si artistement les plus beaux traits, qu'il paroisse un Monstre hideux.

dans les plus profondes ténèbres ? Se peut-il que vous sachiez qu'une Personne est avare dans le fond du cœur, & qu'elle fait de l'argent son idole, tandis que vous avouez vous-même qu'elle ne laisse paroître aucun symptôme de cette infame passion, & qu'elle fait briller dans toutes ses actions une éclatante générosité ? Y a-t-il rien de plus absurde ?

CLEO. Je n'ai point fait de pareilles suppositions. Dans tout ce que j'ai dit, je me suis uniquement proposé de faire remarquer que le bon-sens, & les belles manières peuvent seules, & sans aucune autre qualité, cacher aux yeux du Public toutes les fragilités & toutes les infirmités naturelles, dont on peut se sentir intérieurement coupable. Je vous proteste que je n'ai point eu d'autre vue. Cependant vos questions sont fort à propos ; & puisque vous les avez proposées, je vous parlerai à cœur ouvert.

D'abord je vous dirai quel est mon but dans la description que je vai faire. Je me propose de vous faire voir qu'un Edifice très-superbe peut être élevé sur un mauvais fondement. Vous me comprendrez mieux dans l'instant.

HOR. Mais comment savez-vous que le fondement qui soutient l'Edifice est pourri, puisqu'il vous est entièrement caché ?

CLEO. Aïez patience, & je vous promets

Se  
er-  
&  
dis  
ne  
tre  
ns  
o-  
es  
t,  
e  
es  
e  
c  
-  
e  
nets de ne rien avancer dont vous ne conveniez vous-même.

HOR. Remplissez exactement cette promesse. Je n'exige pas autre chose de vous. Dites à - présent tout ce que vous voudrez.

CLEO. Le véritable objet de la Vanité, ou de la Vaine Gloire, est l'opinion des autres Hommes. Le plus vaste désir qu'un Homme vain au suprême degré puisse former, c'est que tout le monde s'accorde à l'estimer, à l'applaudir, & à l'admirer, non seulement dans le tems présent, mais encore dans tous les siècles à venir. Cette passion, quoique généralement condamnée, a eu, & a encore aujourd'hui une force incroïable pour opérer les merveilles les plus surprenantes, & les plus opposées aux inclinations & aux circonstances de ceux qui en étoient possédés.

En premier lieu, il n'y a point de danger si éminent qu'un Homme animé par la Vanité ne méprise & n'affronte. Il n'y a point de mort si terrible, que cette passion ne lui fasse rechercher avec empressement. Il la souffrira même avec joie, s'il est d'une constitution ferme, & d'un tempéramment hardi.

En second lieu, il n'y a point de bons Offices, ni de Devoirs dont *Cicéron* ait parlé; il n'est aucun exemple de Bienveillance, d'Humanité, ou des autres Vertus Sociales dont *Milord Shaftbury* ait fait

fait mention , qu'une Personne de bon sens & de savoir ne puisse pratiquer dirigé par le seul & unique principe de la Vaine Gloire. Pourvu qu'il la possède dans un degré assez éminent , elle est capable de reprimer , & de faire taire toutes les autres passions qui pourroient traverser son dessein.

HOR. Vous accorderai-je tout ce que vous avancez ?

CLEO. Oui.

HOR. Quand ?

CLEO. Je vous en convaincrai avant que de nous séparer.

HOR. Fort bien.

CLEO. Les Personnes qui avec un génie médiocre se trouvent dans l'abondance , qui ont reçu une éducation artificielle , & qui ne sont pas singuliers dans leurs idées , manquent rarement d'avoir de jolies manières. Plus on a de vanité & plus on fait cas de l'estime d'autrui , plus aussi on s'appliquera à se rendre agréable à ceux qu'on fréquente. On cherchera donc à cacher , & à étouffer dans son sein , tout ce que le bon-sens ne veut pas qui soit vu ou connu.

HOR. Je suis obligé de vous interrompre , & de vous empêcher de continuer. Qu'est-ce encore une fois que tout cela ? sinon le vieux conte , que tout est Vanité , & que tout ce que nous voïons est Hypocrisie ; proposition que vous avancez sans en alléguer de preuves. Rien n'est

est plus mal fondé que ce que vous venez de dire : car à ce compte le plus noble, le plus poli & le mieux élevé de tous les Hommes, seroit le plus vain. Ceci est si opposé à l'expérience journalière, que le contraire est réellement vrai. Ceux qui sont le plus sujets à la Vanité & à l'Insolence, sont les Hommes *nouveaux*, les Personnes de néant, les Gens du rang le plus commun, qui sans avoir reçu d'éducation se voient élevés de la poussière : ils sont enflés de leur fortune, dès qu'ils se trouvent au-dessus de la médiocrité, & que d'un état vil & abject ils se voient avancés à des Postes d'Honneur. Mais il n'y a point de Mortels qui soient, généralement parlant, plus polis, plus humains, & plus affables, que les Gens de la plus haute naissance, qui possédant de grands biens savent ce qu'étoient leurs Ancêtres. Personne ne possède à un plus haut degré ces vertus, que ceux qui sont d'une illustre extraction, & qui accoutumés dès leur enfance à la Grandeur, aux Tâtres, aux Honneurs, ont reçu une éducation convenable à leur qualité. Je ne crois pas qu'il y ait eu de Nation civilisée, où l'on n'ait expressément appris à la Jeunesse des deux Sexes à se garder de la Vanité & de la Fierté. Avez-vous jamais vu de Régent, de Gouverneur, ou de Parent, qui n'ait continuellement inculqué à ceux qui étoient commis à leurs soins, l'obligation où ils étoient d'être  
civils

civils & obligeans ? Que dis-je ! Le terme de *bien élevé* n'emporte-t-il pas nécessairement l'idée d'un Homme modeste & poli ?

CLEO. Ne nous échauffons point je vous prie , & parlons avec justesse. La Politesse nous donne mille leçons contre les signes & les symptômes extérieurs de la Vanité ; mais elle ne propose aucunes maximes contre la passion elle-même.

HOR. Comment donc ?

CLEO. Non, elle n'en donne aucune contre la passion elle-même. Jamais on n'entreprend de la vaincre , il n'en est point question dans l'éducation d'un Gentilhomme. Que dis-je ! N'inculque-t-on pas aux Personnes de naissance , dans toutes les occasions , des sentimens d'Honneur ? Ne leur inspire-t-on pas continuellement de l'estime pour eux-mêmes ?

HOR. Cette réflexion mérite & demande du tems pour être examinée. Mais où est le portrait que vous aviez promis de faire d'un Gentilhomme accompli ?

CLEO. Je suis tout prêt. D'abord je parlerai du lieu où il fait son séjour. Quoiqu'il ait en différentes Provinces plusieurs belles Terres, je ne ferai cependant mention que de celle qu'il a choisie pour sa demeure. Cette Campagne porte le nom de sa Famille, & c'est ce nom illustre qui en fait l'honneur. Les Bâtimens en sont spacieux, magnifiques, & très-commodes. Ses vastes Jardins ren-

ferment une variété infinie d'objets charmans. Divisés en plusieurs compartimens, chacun a sa destination. Par-tout l'Art perfectionne la Nature, & y ajoute des beautés nouvelles. Chaque partie en particulier présente un bel ordre & une heureuse invention, on n'a rien négligé pour les rendre superbes & délicieux. Réunis ils composent un tout, qui est placé à son avantage. Si l'on entre dans la Maison, tout y publie la grandeur & le bon goût du Maître. On n'a rien épargné, ni pour la beauté, ni pour la commodité; mais il n'y a rien de prodigué, ou de mal placé. Toute la Vaiselle, tous les Meubles qui y paroissent, sont ce qu'il y a de plus beau & de mieux travaillé. Vous n'y voyez rien qui ne soit à la mode. On n'y trouve que des Peintures faites par les plus fameux Maîtres. Les Raretés qu'il a, sont réellement telles. Il n'amasse point de bagatelles. Tout ce qu'il fait voir mérite effectivement la curiosité des Admirateurs. Les différentes Collections qu'il a, sont également charmantes & extraordinaires, chaque chose dans son genre. Si elles sont considérables, c'est plutôt par leur prix, que par leur nombre. Mais toutes ces Curiosités & ces Richesses ne sont pas rassemblées dans son seul Cabinet. Le Marbre & la Sculpture qu'on voit briller de toutes parts, sont elles-mêmes un trésor. On remarque dans plusieurs endroits quantité d'admirables Do-

rures,

tures, & d'excellentes Cizelures. L'Argent qu'on a dépensé pour la Grande Salle, & pour la Galerie, est très considérable. Un Salon & un Escalier qui se présentent d'abord, peuvent le disputer à ces deux pièces également spacieuses & superbes. L'Architecture en est du meilleur goût, & les Ornemens en sont exquis. Par-tout il règne un mélange délicat, & une variété étonnante de Décorations les plus riantes. Tant d'éclat joint à la parfaite propreté qui brille par-tout, occupent & fixent agréablement les yeux les plus indifférens & les moins attentifs. Le Curieux trouve d'ailleurs tant d'exactitude dans chaque partie des moindres Utenfiles, que son cœur rempli d'admiration ne peut plus se contenir. Mais rien ne frappe davantage dans ce chef-d'œuvre de l'Art, que de voir que les Chambres les plus communes ont tout ce qui peut servir au but pour lequel elles sont destinées, & que le moindre passage est parfaitement fini, tandis que les endroits de parade n'ont rien de trop chargé. On n'y trouve aucune partie accablée sous le poids confus des ornemens mal placés.

HOR. Vous me donnez-là une description étudiée, mais je ne la trouve pas moindre pour cela. Je vous prie de continuer.

CLEO. J'avoue que j'y avois pensé auparavant. Finissons cette description.  
L'Equi-

L'Equipage de ce Seigneur est riche & bien choisi. Dans tout ce qui lui appartient, on ne voit rien qu'on pût changer en mieux. La Raison même ne changeroit rien dans l'art & dans la dépense qui brillent dans cette Maison. A table, il est toujours de bonne humeur.

Sans être incommode, il est d'une attention continuelle pour ses Convives. A en juger par son extérieur, il paroît franc & sincère. Il semble qu'il fasse consister tout son bonheur à faire plaisir à ses Amis. Dans le tems qu'il est le plus gai, il ne manque jamais d'égards pour personne; il n'abrège point les noms; jamais il ne prend des familiarités indécentes, même avec le moindre de ses Convives. Toujours attentif, il écoute obligeamment ceux qui lui parlent; & il paroît ne témoigner de mépris que pour les louanges que l'on fait de sa bonne chère. Jamais il n'interrompt que les discours qui sont à sa louange. Rarement il tombe d'accord sur les éloges qu'on fait de ce qui lui appartient, quelque justes qu'ils puissent être. Hors de chez lui, il ne cherche mais à rabaisser & à critiquer ce qu'on fait pour lui. Jamais il ne relève aucun des défauts que l'on peut commettre en sa présence. Au contraire, il donne le tour le plus favorable aux actions qui ont occasionné du mécontentement & des plaintes. Il arrive rarement que ce Seigneur sorte d'une maison, où

*Tome III.* E il

il n'ait rien trouvé à louer ; mais jamais ses éloges outrés ne sont contre le bon-sens. Toujours enjoué dans la conversation , sa bonne humeur est aussi solide qu'agréable. Modeste & réservé , il ne prononce point de mots qui aient la moindre apparence d'obscénité ou d'impie-té ; il ne dit jamais de raillerie piquante.

HOR. Fort bien. Le tableau est charmant.

CLEO. Ce Gentilhomme paroît être entièrement dégagé de la Bigotterie & de la Superstition. Il évite avec soin toutes les disputes de Religion ; mais il va constamment à l'Eglise , & s'absente rarement des dévotions domestiques.

HOR. Que ce Gentilhomme est pieux !

CLEO. Je m'attendois dans cet endroit à quelque contradiction de votre part.

HOR. Je conviens de tout cela , poursuivez je vous prie.

CLEO. Comme il est lui-même savant , aussi est-il le Protecteur des Arts & des Sciences. Il se plaît à récompenser l'industrie. Le mérite est l'objet de son estime. Il ne hait que le vice & l'oppression. Quoiqu'il n'y ait point de table mieux pourvue , ni de cave mieux garnie que la sienne , il est tempérant dans le manger , & ne fait jamais d'excès dans le boire. Il a le palais très-fin ; cependant il préfère toujours les mets sains à ceux qui sont uniquement délicats & agréables au goût. Quel-

Quelqu'envie qu'il ait de manger d'un mets, s'il peut vraisemblablement craindre qu'il nuira à sa santé, il ne satisfera jamais son appétit.

HOR. Voilà un caractère admirable.

CLEO. Son bon goût se remarque encore dans ses Habits. Il en change souvent, mais il préfère dans son ajustement la propreté à la richesse. Les Personnes de sa suite sont magnifiquement habillées, tandis que lui-même est vêtu fort simplement. Rarement il paroît avec des habits chamarrés d'or ou d'argent, excepté dans des occasions solennelles, & encore ce n'est que par égard pour les autres; puisqu'il ne porte jamais d'habits magnifiques que dans ces circonstances extraordinaires. Dès le lendemain il les donne à son Valet de chambre. Quoiqu'à tous égards il ait tout ce qu'il y a de plus beau en fait d'Equipage, & qu'il puisse passer pour curieux dans l'Ajustement, il ne s'en met nullement en peine, d'autres en prennent le soin. S'il n'y a personne à qui les habits aillent mieux, il n'y a aussi personne qui paroisse y faire moins d'attention.

HOR. Rien n'est mieux pensé. Si c'est un article nécessaire d'être bien habillé, il n'est pas moins au-dessous d'une Personne de qualité de se donner des soins marqués à cet égard.

CLEO. C'est aussi pour cela qu'il a un Domestique de bon goût, un Homme

judicieux qui lui épargne cette peine, une bonne Lingère a soin de ses dentelles & de son linge.

Son langage est poli, mais naturel & intelligible. Il n'est ni bas, ni ampoulé. Ce Seigneur évite avec le même soin les expressions pédantesques & triviales. Toutes ses actions ont de l'agrément sans affectation. Il a plutôt l'air d'un Homme flegmatique que d'un éventé. Ses manières sont nobles. Quoique toujours civil, complaisant, & moins hautain que qui que ce soit, son extérieur a cependant quelque chose de grand & de majestueux. Si son humilité n'a rien de bas, sa grandeur n'a aussi rien de desobligeant.

HOR. On ne peut dépeindre un plus beau caractère.

CLEO. Charitable envers les Pauvres, sa Maison est ouverte aux Etrangers. Tous ses Voisins sont au nombre de ses Amis. Se regardant comme le Père de ses Fermiers, il considère leur intérêt comme inséparable du sien. Personne ne se met plus au-dessus des légères offenses. Personne n'est plus prompt à pardonner toutes les fautes d'inadvertence. Ce qui est très-préjudiciable aux autres Fermiers, devient très-avantageux aux siens. Il restitue au double toutes les pertes, grandes ou petites, qu'on peut avoir souffert à son occasion, quand même ce dommage auroit été fait pour ses divertissemens. D'abord il a soin de se faire informer de

ces

ces pertes, souvent même il les répare avant qu'on s'en soit plaint.

HOR. Oh quelle rare humanité! Imiter cet exemple, vous Chasseurs, qui sans scrupule détruisez le labeur du Païsan.

CLEO. Personne n'est mieux servi que lui, quoiqu'il ne gronde jamais ses gens. Tout abonde dans son ménage. Sa Famille même est très-nombreuse, cependant l'ordre & l'abondance y règnent également. Il veut que ses ordres soient ponctuellement exécutés; mais aussi, toujours raisonnable dans ce qu'il ordonne, il ne parle jamais au moindre Laquais, sans avoir égard à sa qualité d'Homme. Il prend lui-même connoissance de la conduite de ceux de ses Domestiques qui se distinguent par leur diligence & par leur mérite. Il les loue, souvent en leur présence; mais il abandonne à son Maître d'Hôtel le soin de censurer, ou de congédier ceux qui le méritent.

HOR. Cette conduite est digne d'un Homme de qualité.

CLEO. Tous ceux qui vivent avec lui, sont aussi bien soignés dans la maladie que dans la santé. Les gages qu'il donne, sont le double de ceux que donnent les autres Maîtres. Souvent même il fait des présens à ceux qui sont plus attentifs & plus empressés à faire leur devoir. Mais il leur défend absolument de rien recevoir de ses Amis, ou

des autres Personnes qui viennent chez lui pour quelque sujet que ce soit. On ferme les yeux chez ce Seigneur sur plusieurs défauts, & on pardonne pour la première fois les grosses fautes. Mais pour perdre sa place, il suffiroit de recevoir quelque présent. Il y a même une récompense pour celui qui découvre une faute de cette nature.

HOR. Je n'ai rien entendu jusques-ici qui me paroisse blâmable que cet ordre.

CLEO. Je m'en étonne. Pourquoi, je vous prie ?

HOR. Premièrement, il est très-difficile d'obliger les Domestiques à s'y conformer. En second lieu, quand même on viendrait à bout de le faire exécuter, c'est un trop petit objet, à-moins que le même ordre ne fût suivi dans toutes les Maisons ; mais la chose est absolument impossible. J'envisage donc comme singulier & bizarre, le dessein qu'il a d'introduire cette coutume. Elle pourroit être à-la-vérité du goût des Avarés, & de quelques autres Personnes, qui se garderoient bien de suivre le même exemple chez eux ; mais elle ôteroit aux Personnes généreuses une belle occasion d'exercer leur libéralité & leur humeur bienfaisante. Enfin, cette maxime une fois admise ouvriroit infailliblement la porte des Grandes Maisons à toutes sortes de gens.

CLEO. On pourroit trouver des moïens pour

pour prévenir cet inconvénient : mais il faut avouer d'un autre côté, que si cette pratique avoit lieu, elle seroit d'un très-grand avantage à nombre de Personnes d'esprit & bien élevées, qui, obligées d'économiser, ne peuvent sans s'incommoder partager ainsi leur petit revenu avec les Domestiques des Seigneurs qu'ils fréquentent.

HOR. Ce dont vous venez de parler, est l'unique raison qu'on puisse alléguer en faveur de cet usage, j'avoue même qu'elle est de poids ; mais je vous demande pardon, si je vous ai interrompu.

CLEO. Le Seigneur dont je parle, toujours esclave de sa parole, se pique dans toutes ses affaires de suivre les loix d'une équité scrupuleuse. Comme il a des biens immenses, il a aussi de bons Economes qui en prennent soin. Ses comptes sont dans un très-bon ordre, & il veut voir tout par lui-même. Attentif à ne pas faire attendre les Marchands pour le paiement, quoiqu'il ne tienne pas lui-même la caisse, il a l'œil que son Secrétaire paie avec promptitude. L'unique singularité dont on peut l'accuser, c'est qu'il ne doit jamais rien au Nouvel An.

HOR. J'approuve fort cette exactitude.

CLEO. Son affabilité est accompagnée de discrétion. Il est de facile accès. Les passions ne le troublent jamais, & ne rendent point son abord effrayant. Que dirai-je enfin ? Personne ne paroît moins

enflé de sa condition que lui. Malgré les grandes qualités, & le grand nombre d'avantages extérieurs dont il jouit, sa modestie égale son bonheur; & au milieu de la pompe & de la distinction qui l'accompagnent, il ne semble jamais être occupé de sa grandeur; il paroît même ne faire aucune attention à ce en quoi il excelle.

HOR. Voilà un caractère admirable, qui me plaît infiniment. Mais je vous avouerai naturellement que cette description m'auroit fait beaucoup plus de plaisir, si je n'avois pas su quel étoit votre dessein, & l'usage que vous vous proposiez d'en faire: usage qui est, ce me semble, barbare. Elever un Edifice si beau, si charmant, & si parfait, à dessein de le détruire de fond en comble, c'est se donner bien des mouvemens pour montrer son habileté à faire du mal. J'ai remarqué divers endroits où vous avez donné lieu à des échappatoires, & par où vous vous proposez de sapper les fondemens de l'Edifice que vous avez bâti. *A en juger par son extérieur, il paroît franc & sincère, & il ne semble jamais être occupé de sa grandeur* \*. Ce sont vos phrases. Dans tous les endroits où vous avez mis ces mots *paroître, sembler*, je suis persuadé que vous l'avez fait à dessein, & dans l'intention de vous en servir, comme

on

\* Dans ce même DIALOGUE, Pag. 65, & dans cette même Page-ici.

en fait des portes de derrière pour s'évader. C'est ce que je n'aurois point remarqué, si vous ne m'aviez pas déjà dit quel but vous vous proposiez dans tout ce discours.

CLEO. J'ai pris la précaution dont vous parlez : mais ç'a été afin de prévenir une juste critique, & pour empêcher que vous ne m'accusiez d'inexactitude, ou de porter des jugemens trop précipités, lorsque dans la suite j'aurai démontré que ce Gentilhomme auroit fort bien pu agir par un mauvais principe. Paradoxe dont j'ai d'abord eu dessein de vous convaincre. Mais puisque j'apperçois que cela vous fait de la peine, je ne continuerai point, content si ma description vous a un peu amusé. Du reste je vous permets de croire que je suis dans l'erreur.

HOR. Pourquoi cela ? Je présumoais que vous aviez décrit & inventé ce caractère, à dessein de m'instruire.

CLEO. Je ne prétends pas vous instruire. J'avois dessein de vous communiquer mes doutes, & d'en appeler à votre jugement ; mais je me suis trompé, & j'apperçois clairement mon erreur. Quand nous quitâmes hier au soir cette conversation, aujourd'hui même lorsque nous l'avons reprise, je vous ai cru dans d'autres dispositions que celles où je vous vois à-présent. Vous m'avez parlé d'une impression que j'avois faite sur vous. Vous avez dit que vous étiez sérieusement ren-

tré en vous-même, & vous vous êtes servi de quelques autres expressions que j'interprétois mal-à-propos en ma faveur. Je vois bien que je me suis abusé; & présentement vous me paroissez plus prévenu que jamais contre les sentimens que je fais profession d'avoir. Il est donc naturel que j'abandonne mon dessein. Je ne veux point me procurer de plaisir, en triomphant de vos opinions; & je ne connois rien de plus propre à me chagriner, que l'idée seule de vous desobliger. Conduisons-nous en ceci, je vous prie, comme nous agissons en d'autres cas importants. Ne touchons jamais cette corde. Des Amis prudents doivent éviter de s'entretenir sur les sujets où ils savent qu'ils diffèrent essentiellement. Faites-moi la grace, HORACE, d'être persuadé, que s'il étoit en mon pouvoir de vous amuser, ou de vous procurer quelque plaisir, je ne négligerois rien pour y parvenir, mais que je suis absolument incapable de vous faire la moindre peine de propos délibéré. Je vous demande mille pardons de tout ce que j'ai pu vous dire hiér, & aujourd'hui — N'avez-vous rien ouï dire de *Gibraltar*?

HOR. Ma foiblesse & votre politesse me font également rougir. Vous ne vous êtes point trompé au sujet des idées dont vous parlez. Il est certain que vos raisonnemens ont fait beaucoup d'impression sur moi, & que j'ai réfléchi sur la conversation

sation que nous eûmes hièr. Mais, comme vous dites très-bien, c'est une bien grande tâche pour s'en acquiter fidèlement. Je vous prie de dîner avec moi, afin que nous puissions encore parler sur ces matières. Puisque c'est moi qui vous ai offensé, c'est donc à moi à vous demander pardon de mon impolitesse. Mais vous savez quels sont les principes que j'ai suivi jusqu'ici, & qu'il est impossible de s'en défaire tout d'un coup. J'apperçois souvent de grandes difficultés dans le Systême que j'ai embrassé. De tems en tems un raïon de lumière vient me découvrir la vérité. Je sens de violens combats au dedans de moi. Mais je suis si accoutumé à attribuer toutes les actions véritablement bonnes à des principes louables, que j'y reviens toujours, dès-que je me laisse aller à ma manière ordinaire de penser. Supportez, je vous prie, ma foiblesse. Je suis amoureux de votre charmant Cavalier; & j'avoue que je ne saurois me persuader qu'une Personne si universellement bonne, & si fort desintéressée, puisse dans toutes les occasions agir d'une manière si extraordinaire, par d'autres principes que ceux de la Vertu & de la Religion. Dans quel endroit du Monde y a-t-il un pareil Seigneur? Si je suis dans l'erreur, je me verrai détromper avec plaisir. Instruisez-moi, je vous prie, & dites tout ce que vous voudrez, je vous promets de retenir

nir ma vivacité. Je vous supplie de dire librement tout ce que vous pensez sur ce sujet.

CLEO. Vous m'aviez déjà ordonné de dire ce que je voudrois, & quand je vous ai obéi, vous m'avez paru fâché. Mais puisque vous me réitérez les mêmes ordres, j'essaierai encore une fois de les exécuter —. Il n'importe pas beaucoup de savoir s'il y a actuellement dans le Monde, ou s'il y a jamais eu un Homme semblable à celui que je viens de décrire. Mais je tomberai aisément d'accord, qu'il se trouvera plus de gens qui pourront se représenter un tel Homme, qu'il n'y en aura qui croiront qu'un ruisseau si clair, & si beau dans son cours, puisse venir d'une source si mauvaise & si bourbeuse, je veux dire de la soif excessive des louanges, & du désir immodéré d'être généralement applaudi par les Juges les plus éclairés. Il est cependant incontestable que des richesses immenses, accompagnées de beaucoup d'esprit, peuvent très-bien produire toutes ces qualités dans une Personne qui ne manque pas de talens, & qui a reçu une belle éducation. Il n'est pas moins vrai qu'il y a un grand nombre de Personnes qui dans le fond ne valent pas mieux que mille autres, qui cependant, par le secours des avantages dont je parle, peuvent parvenir à ces bonnes qualités & à ces perfections, pourvu qu'elles aient assez

assez de résolution & de persévérance pour rendre toutes leurs inclinations & toutes leurs facultés subordonnées à cette seule passion prédominante. Si l'on satisfait cette soif excessive des louanges, & qu'on flatte sans relâche ce désir immodéré d'être généralement applaudi par les Juges les plus éclairés, cette passion sera en état de gouverner, & même de soumettre toutes les autres sans exception, dans les cas les plus difficiles.

HOR. Il faudroit entrer dans une dispute dont on ne verroit pas si-tôt la fin, pour établir la simple possibilité de ce que vous avancez avec tant de confiance; mais il me semble que la probabilité est entièrement contre vous. Si un tel Homme a jamais existé, il est beaucoup plus naturel de croire qu'il a agi par les qualités excellentes, & par les vertus extraordinaires que la Nature lui avoit données, que de s'aller imaginer que ces bonnes qualités doivent leur origine à des motifs vicieux. Si la Vanité produit tout ce que vous avez dit, d'où vient qu'il n'en paroît jamais aucun trait dans leurs actions à l'égard des autres? Suivant votre Système, ce principe de Vanité n'est point rare, puisqu'il y a en *Europe* bien des Personnes d'un très-grand esprit, & très-riches. Pourquoi donc ne voit-on pas plusieurs modèles semblables à celui que vous avez décrit? Pourquoi est-il si difficile de trouver un seul Homme qui possè-

de

de toutes ces vertus , & toutes ces bonnes qualités , tandis qu'il y en a tant qui sont remplis du principe qui suivant vous les produit ?

CLEO. On peut donner plusieurs raisons, pourquoi entre tant de Personnes très-riches, il y en a si peu qui arrivent à ce haut degré de perfection. D'abord il faut observer que les Hommes diffèrent entr'eux de tempéramment. Quelques-uns sont naturellement actifs & remuans; d'autres aiment l'aise & le repos. Quelques-uns sont naturellement hardis; d'autres ont l'esprit pacifique. Suivant que ces passions, ou ces caractères sont différens, les Hommes agissent par des principes différens. En second lieu, il faut considérer que ce tempéramment est plus ou moins visible dans les Hommes parvenus à un âge mûr, suivant qu'il a été reprimé ou encouragé par l'éducation. Enfin, c'est de-là que dépendent les différentes idées que les Hommes se forment du Bonheur : idées qui leur font prendre des routes différentes, pour satisfaire leur amour pour la Gloire. Ainsi l'un fait consister la suprême félicité à gouverner & à régir les autres Hommes. L'autre considère la bravoure, & l'intrépidité dans les dangers, comme ce qu'il y a de plus louable. Un troisième faisant plus de cas de l'érudition, ne souhaite rien tant que de devenir un Auteur célèbre. Quoique tous aiment la Gloire, ils prennent cependant

dant des routes différentes pour y parvenir. Mais si une Personne hait le fracas, & qu'il soit naturellement tranquille & doux, il est très-probable qu'il ne trouvera rien de plus désirable que le caractère d'un aimable Cavalier. Si avec cela il a le bonheur d'être confirmé dans ces heureuses dispositions par l'éducation, il ne négligera rien pour tenir une conduite à peu près semblable au modèle que je vous ai donné. Je dis *à peu près*, parce que je puis m'être trompé dans quelques articles. D'ailleurs j'en ai omis plusieurs, & il pourroit se trouver quelques Personnes qui diroient que j'en ai oublié d'essentiels. Quoiqu'il en soit, je ne doute point que dans le Païs, & dans le Siècle où nous vivons, les qualités mentionnées n'attirassent à une Personne qui les posséderoit, la réputation que j'ai supposé qu'il désiroit.

HOR. Cela est incontestable. Je ne me fais point de scrupule de convenir de ce que vous venez de dire, puisque j'ai déjà avoué que ce caractère admirable me plaïssoit infiniment. Si j'ai relevé ce que vous disiez de la grande piété que possédoit votre Cavalier, c'étoit parce que cette vertu est très-rare parmi le Beau Monde. Je n'avois point dessein de faire une réflexion injurieuse & maligne contre le caractère que vous décriviez. Il y a un seul & unique point en quoi nous différons, encore est-il purement spéculatif, aussi je vous  
le

le passe très-volontiers. Depuis que j'ai réfléchi sur ce que vous m'avez répondu, je ne sai, mais je puis être dans l'erreur, & même je ne douterois pas un instant que je ne me trompasse, s'il y avoit réellement dans le Monde un Homme tel que vous l'avez décrit, & qu'il fût d'une opinion contraire à la vôtre. J'aurois un si grand respect pour cet aimable caractère, que je soumettrois sans hésiter mon jugement à ce Génie supérieur. Je crois insuffisantes les raisons que vous donnez de la rareté de ces actions, qui, suivant vous, ont pour principe la Vanité, puisque la cause en est si universelle. Je ne disconviens pas que les Hommes ne se proposent différens buts, suivant la diversité de leurs inclinations. Mais y ayant tant de Riches qui ont des dispositions à la tranquillité & à l'indolence, & qui de plus souhaitent passionnément de passer pour d'aimables Cavaliers, d'où vient donc qu'entre tant de Personnes de haute naissance, riches, & bien élevées, qui ont étudié, voyagé, & pris beaucoup de peine pour être des Cavaliers accomplis, il n'y en a cependant pas une à qui on puisse appliquer sans flatterie toutes ces bonnes qualités dont vous avez parlé?

CLEO. Il est très-possible que plusieurs Personnes butent à ce haut degré de perfection, & que pas une n'y parvienne. Dans quelques-uns la passion dominante

n'a pas assez de force pour soumettre toutes les autres affections. Quelques autres peuvent être détournés de leur but par l'Amour, ou par l'Avarice. L'Ivrognerie, ou le Jeu, peut en distraire un grand nombre, & les empêcher d'exécuter leur résolution. Quelquefois ils peuvent manquer de force pour remplir leur dessein, ou de fermeté pour persévérer constamment dans le même but. Ils peuvent aussi manquer de goût, ou même ignorer ce qui est estimé par les Personnes judicieuses. Enfin il est possible qu'ils ne soient pas assez bien élevés, pour savoir dissimuler dans toutes les conjonctures. En effet, la pratique de la dissimulation est infiniment plus difficile que la théorie; & un seul de ces obstacles suffit pour gâter tout, & empêcher qu'on n'amène à sa perfection un chef-d'œuvre de cette nature.

HOR. Je ne m'arrêterai pas à contester ce que vous venez de dire; mais quand je vous accorderois tout cela, vous n'aurez encore rien prouvé. Vous ne donnez pas la moindre raison, pourquoi vous croiez que des motifs vicieux font agir cet Homme, dont les apparences sont si belles, & l'extérieur si brillant. Vous ne voudriez pas le condamner, sans indiquer au-moins la cause qui vous engage à avoir des soupçons sur son compte.

CLEO. Nullement. Aussi n'ai-je rien

*Tome III.*

F

avan-

avancé, qui puisse me faire accuser d'avoir un mauvais naturel, & de manquer de charité. En effet, je n'ai point dit que je donneroie ce malin tour aux rares talens d'un Gentilhomme qui posséderoit toutes les qualités dont j'ai fait mention. Je n'ai point insinué que j'étois dans la pensée que toutes les perfections auroient pour unique principe, un amour excessif pour la Gloire. Je veux simplement démontrer la possibilité qu'il y a que toutes ces actions soient faites par une Personne qui n'auroit d'autre but, ni d'autre secours, que ceux que j'ai nommés. Que dis-je ! Je crois même qu'un Cavalier si accompli, avec tout son savoir & tous ses talens, peut ignorer le motif qui détermine ses actions ; ou du moins n'en être pas bien assuré.

HOR. Ce que vous dites à-présent est beaucoup moins intelligible, qu'aucune des choses que vous avez dites jusqu'ici. Pourquoi voulez-vous entasser difficultés sur difficultés, sans en résoudre aucune ? Je vous prie d'éclaircir avant toutes choses ce dernier paradoxe.

CLEO. Pour exécuter vos ordres, je dois vous rappeler ce qui se fait dans l'Education. Vous savez que les premiers principes qu'on inspire aux Enfans, leur apprennent à tâcher de régler leurs actions sur les préceptes des autres, plutôt que sur leurs inclinations. En un mot on les accoutume à ne faire que ce qu'on leur com-

commande. Pour en venir à bout, on met en usage & les punitions & les récompenses, on prend toute sorte de biais, & on met en usage un grand nombre de méthodes différentes; mais entré toutes ces méthodes, il n'y en a aucune de plus efficace, que l'usage qu'on fait de la Honte. Quoique ce soit une passion naturelle, les Enfans n'y seroient pas aussi-tôt sensibles, si l'art ne nous avoit appris à l'exciter, & à la développer chez eux, avant même qu'ils sachent marcher ou parler. Le discernement est foible dans cet âge tendre. Ainsi on peut apprendre aux Enfans à rougir de ce qu'on trouve à propos, aussi-tôt qu'on apperçoit qu'ils sont en quelque manière susceptibles de cette passion. Mais comme la crainte de la Honte seroit fort inutile pour ceux qui n'ont qu'une médiocre vanité, aussi est-il impossible de faire croître le premier de ces sentimens, sans augmenter le dernier dans la même proportion.

HOR. J'aurois cru que d'augmenter la vanité dans les Enfans, c'étoit le moyen de les rendre plus revêches, & moins dociles.

CLEO. Vous avez bien raison. Aussi la Vanité auroit-elle été un grand obstacle à la Politesse, si l'expérience n'eut appris aux Hommes que cette passion, qu'on ne pouvoit détruire par la force, pouvoit cependant être gouvernée par

stratagème; & que la meilleure méthode de la diriger, étoit de mettre cette affection en opposition avec elle-même. De là vient qu'on ne blâme point dans un Jeune-Homme à qui on donne une belle éducation, la vanité elle-même, pourvu qu'il acquière l'art de la cacher habilement. Bien loin de croire qu'il soit facile de se déguiser ainsi dans les commencemens, je suis au contraire persuadé que la vanité qui nous soutient dans ce déguisement, ne nous empêche point de sentir pendant assez long-tems des desagrémens considérables. Mais la difficulté s'évanouît, à mesure que nous grandissons. De manière que si une Personne s'est conduite dès l'enfance avec autant de prudence que je l'ai décrit, s'il a vécu suivant les règles les plus rigides qu'une belle Education prescrit, s'il a gagné l'estime de tous ceux qui le connoissent, & que ses manières nobles & polies se soient changées en habitude, ce déguisement lui deviendra si naturel, qu'il oubliera peut-être les principes qui le faisoient agir, & qu'il ignorera, ou qu'il ne sentira pas le secret motif qui donne actuellement, pour ainsi dire, la vie & le mouvement à toutes ses actions.

HOR. Je suis convaincu du grand usage qu'on peut faire de la Vanité dans le sens que vous la prenez : mais vous ne m'avez point donné de raisons satisfaisantes,

tes , pour démontrer qu'un Homme qui a autant de bon-sens, de savoir, & de pénétration que vous en avez supposé à votre Cavalier , qu'un Homme qui se connoit lui-même si parfaitement , pourroit cependant ignorer son propre cœur , & les motifs qui le font agir. Comment se persuader jamais qu'il vit dans cet aveuglement sur son compte ? Pour soutenir une opinion si singulière, il faudra dire qu'il manque tout-à-fait de mémoire & de sentiment.

CLEO. Deux raisons me persuadent, que l'ignorance dont je parle est possible. Je vous prie de les considérer attentivement. La première est, que dans les choses qui nous regardent nous-mêmes, surtout dans celles qui regardent notre propre mérite & notre excellence, la vanité aveugle l'entendement des Personnes d'esprit & de jugement, aussi bien que celui des autres. Par conséquent nous sommes prêts à recevoir les flatteries les plus grossières, à proportion de la bonne opinion que nous pouvons avoir raisonnablement de nous-mêmes. Tout notre savoir, & toute notre habileté sur d'autres sujets, ne nous met point à couvert des effets de cette passion. Témoin *Alexandre le Grand*†, dont le vaste génie ne

† Une fine politique l'obligea à faire croire qu'il étoit Fils de *Jupiter Hammon*, & à souffrir les honneurs de l'adoration. JUSTIN, *lib. XI. cap.*

ne l'a point empêché de mettre sérieusement en doute, s'il étoit un Dieu ou non.

Ma seconde raison n'est pas moins forte. Quand même la personne en question seroit capable de s'examiner elle-même, il est cependant très-probable qu'elle n'auroit jamais voulu entreprendre cette tâche. Il faut convenir que l'examen de soi-même exige la volonté aussi bien que le pouvoir, & nous avons toutes les raisons du monde d'être persuadé que personne n'est plus porté à se dispenser de ce soin, qu'un Homme très-vain qui est orné de si grandes qualités. Dans tous les autres actes du renoncement à soi-même, notre passion favorite est récompensée; au lieu que dans celui-ci elle ne peut y trouver que de la mortification. Cet examen feroit perdre à cet Homme son doux repos; perte dont rien ne sauroit l'indemniser. Mais si les Personnes les plus excellentes & les plus sincères ont le cœur rempli de passion, de corruption & de fraude, comment doivent l'avoir celles dont

XI. Il y a beaucoup d'apparence qu'à force de dire aux autres qu'il étoit une Divinité, & d'entendre ceux qui le flattoient sur ce chapitre, il vint quelquefois à croire qu'il étoit Dieu, ou du moins à douter s'il ne l'étoit point: car il n'y a guères de pensées de vanité, qu'un bonheur & qu'une puissance extraordinaire, avec les adresses d'une flatterie sans bornes, ne soient capables d'inspirer.

*nil est quod credere de se*

*Non possit, cum laudatur Deis aqua potestas.*

JUVENAL. Satyr. IV. v. 70 & 71.

dont la vie est un tissu continuel d'hy-pocrisies ? Concluons donc qu'il n'est point d'occupation plus desagréable pour un Homme dont le plus grand plaisir est de s'admirer intérieurement, que de s'examiner soi-même, & de fouiller scrupuleusement dans les secrets replis de son cœur. Après ce que je viens de dire, je commettrai une impolitesse d'en appeler à votre sentiment, & de vous demander ce qui se passe chez vous. Mais la difficulté de la tâche —

HOR. Ne poussez pas plus loin la chose, je vous accorde cet article. Voïons quel avantage vous pouvez en retirer. Vous devez prouver que le Cavalier accompli dont vous avez fait la description, agit par un motif vicieux. C'est-là la grande difficulté. Ainsi, bien loin de la dissiper, vous la rendez toujours plus épineuse. Si ce n'est pas-là votre dessein, il m'est impossible de voir à quoi vous visez.

CLEO. Je vous ai dit que ce l'étoit.

HOR. Vous avez donc besoin d'une prodigieuse sagacité pour découvrir des choses si cachées, & qui surpassent de beaucoup la portée des autres Hommes.

CLEO. Je vois que vous êtes surpris de ce que je m'attribue assez de pénétration, pour connoître un Homme artificieux & rusé, mieux qu'il ne se connoit lui même. Vous vous étonnez de ce que j'ose me flatter d'entrer & de pénétrer dans un

cœur, qui, suivant mon propre aveu, est pour tous les autres l'abîme le plus profond & le plus obscur. A parler à la rigueur, la chose est réellement impossible, & il n'y a qu'un Homme accoutumé à faire l'entendu, qui puisse s'en vanter.

HOR. Il vous est permis de vous traiter tout comme vous voulez ; mais pour moi je n'ai rien dit de pareil. J'avoue cependant qu'il me tarde de voir un échantillon de votre capacité supérieure. Je me souviens fort bien du caractère que vous avez décrit. Il ne laisse pas d'approcher fort de la perfection, malgré toutes les précautions que vous avez prises. Je vous ai dit ci-devant qu'il n'étoit pas permis de former des soupçons sur les choses qui à tous égards ont une belle apparence. Je me tiens fixé à cette idée, que le Cavalier dont vous avez fait le portrait, est d'un caractère bien lié & bien soutenu. Ainsi je ne vous permettrai point d'y rien changer. Vous n'altèrerez aucune des bonnes qualités que vous lui avez données, & vous n'y ajouterez rien d'opposé, ou d'incompatible à ce que vous lui avez attribué.

CLEO. Aussi n'est-ce point mon dessein. D'ailleurs je n'en ai nullement besoin, pour montrer d'une manière à n'en point douter, si cette Personne agit par un principe de Bonté intérieure, & de Religion, ou si c'est uniquement par un motif de Vaine Gloire. Il y a pour cela une métho-

thode infaillible. Je suis en état de faire voir, aux moins clair-voïans, les ténébreuses retraites de ce cœur si caché.

HOR. Quoique je ne prétende point me mettre en parallèle avec vous en fait de raisonnement, j'ai cependant grande envie d'être le défenseur de votre Gentilhomme, contre votre prétendue infaillibilité. Je n'ai jamais eu en main de meilleure cause. Venez, je tâcherai de la défendre, & de vous suivre dans toutes les suppositions que vous pourrez faire. Il me suffit que ces suppositions soient raisonnables, & compatibles avec ce que vous avez dit auparavant.

CLEO. C'est fort bien. Supposons ce qui peut arriver à l'Homme le moins mal-faisant, le plus prudent, & le mieux élevé; supposons, dis-je, que notre aimable Cavalier, se trouvant dans une compagnie, soit d'un sentiment différent de celui d'un autre, qui est son égal en naissance & en qualité, mais qui moins maître de lui-même n'est pas autant sur ses gardes dans sa conduite extérieure. Supposons outre cela que cet Adversaire s'échauffe mal à propos, qu'il paroisse manquer au respect qu'il doit à ce Seigneur, & attaquer son honneur en des termes équivoques. Que doit faire dans ce cas le Cavalier que vous avez pris sous votre protection?

HOR. Il doit d'abord lui demander explication.

CLEO. Si l'autre avoit la tête chaude, & qu'il ne témoignât que du mépris pour celui qui lui demande explication, ou qu'il refusât tout net d'entrer en éclaircissement, il faudra sans-doute qu'il demande satisfaction, alors il s'agira de *se railler*.

HOR. Vous allez un peu trop vite en besogne. Puisque ceci est arrivé en compagnie, les Amis, ou les Personnes présentes, interposeront leurs bons offices. Et si les Disputans en viennent aux menaces, les Assistans auront soin que l'Autorité Civile leur donne à tous deux les arrêts. Avant même qu'ils aient eu le tems de se dire quelque chose de desobligeant, les Amis auront fait tous leurs efforts pour les séparer. Ensuite on aura tâché de les réconcilier, en prenant bien garde de ménager la délicatesse du Point-d'honneur.

CLEO. Je ne vous demande pas la manière dont on s'y prend pour prévenir une querelle. Tout ce que vous dites peut arriver, mais aussi il peut fort bien n'arriver point. Les bons offices des Amis peuvent réussir, souvent aussi ils sont fort inutiles. Je puis faire telle supposition que je voudrai, il suffit qu'elle soit raisonnable & possible, & qu'elle convienne avec le caractère que j'ai dépeint. Ne pourroit-on donc pas placer ces deux Personnes dans de telles circonstances, que vous conseilliez vous-même à vo-

tre

re bon Ami d'envoier un cartel à son Adversaire ?

HOR. Rien sans-contrredit n'est plus possible.

CLEO. C'est assez. Voilà donc un duel, dans lequel, sans rien déterminer, nous dirons que cet aimable Cavalier a agi en très-galant homme.

HOR. Il auroit été déraisonnable de supposer qu'il se fût conduit autrement.

CLEO. Vous voyez à-présent quelle est ma candeur. Mais qui peut, je vous prie, avoir disposé si subitement une Personne affable, & d'un tempéramment doux, à chercher un remède si violent à un mal si léger ? Qu'est-ce surtout qui le soutient contre la crainte de la mort ? C'est où est la plus grande difficulté.

HOR. Son courage naturel, & son intrépidité fondée sur l'innocence de sa vie & sur la droiture de ses mœurs.

CLEO. Mais qu'est-ce qui peut engager un Homme si juste, si prudent, & qui a tant à cœur le bien de la Société que celui-là, à agir de propos délibéré contre les Loix de son País, qu'il ne sauroit ignorer ?

HOR. La parfaite obéissance qu'il rend aux Loix de l'Honneur, qui sont supérieures à toutes les autres.

CLEO. Si les Hommes d'honneur agissoient conséquemment, ils devroient tous se faire *Catholiques-Romains*.

HOR. Pourquoi, je vous prie ?

CLEO.

CLEO. Parce qu'ils préfèrent la Tradition orale à toutes les Loix écrites. Personne ne sauroit nous dire quand, sous quel Roi, sous quel Empereur, dans quel País, ou par quelle Autorité, ces Loix de l'Honneur ont été premièrement établies. Leur pouvoir est cependant fort étrange.

HOR. Ces Loix sont écrites & gravées dans le cœur de tout Homme d'honneur. Personne ne les nie. Vous en êtes vous-même persuadé. Chacun les sent au dedans de soi.

CLEO. Ecrites, ou gravées dans quel-  
qu'endroit que vous voudrez, elles sont  
cependant directement contraires aux  
Loix Divines. Si donc le Gentilhomme  
dont j'ai fait la description, avoit été aussi  
sincère dans sa Religion qu'il le paroïssoit,  
il auroit dû être d'un autre sentiment que  
vous. Les Chrétiens de toutes les Sectes  
conviennent tous unanimement de la supé-  
riorité des Loix Divines au dessus de  
toutes les autres. Ainsi il est évident que  
ces dernières doivent dans toutes les oc-  
casions être subordonnées aux premières.  
Comment, & sous quel prétexte un Chré-  
tien qui a du bon-sens, peut-il se sou-  
mettre, & donner son consentement à  
des Loix qui ordonnent la Vengeance, &  
qui favorisent le Meurtre ? Crimes qui  
sont expressément défendus par les Pré-  
ceptes de l'Evangile.

HOR. Je ne suis point Casuiste. Mais  
vous

vous savez que ce que je dis est vrai, & que les Gens d'honneur se moqueroient d'une Personne qui se formeroit de tels scrupules. Persuadé que le meurtre est un très-grand péché lorsqu'on peut faire autrement, je crois que tout Homme prudent doit l'éviter autant qu'il est en son pouvoir. Celui qui est le premier Agresseur, & qui fait l'affront, est infiniment blâmable. Aussi tout Homme qui entreprend un duel par légèreté, ou qui cherche querelle par badinage, mérite assurément d'être pendu. Il faudroit avoir perdu l'esprit, pour s'exposer à un duel pour des bagatelles. Cependant, lorsqu'on y est forcé, toute la sagesse du monde ne pourroit nous en dispenser. C'est-là, comme vous savez, le cas où je me suis trouvé. La répugnance que j'y sentis, ne s'effacera jamais de ma mémoire; mais *nécessité n'a point de loi*.

CLEO. Je vous vis de grand matin, le même jour de votre affaire. Vous paroissiez parfaitement tranquille. Votre cœur sembloit vuide de passion, & vous ne vous embarrassiez point de ce qui en pouvoit arriver.

HOR. Il est ridicule de témoigner quelque inquiétude dans ces occasions; mais je sai bien quelle étoit ma situation. La résistance que je sentis au dedans de moi-même, est inexprimable, c'est quelque chose de terrible. J'aurois alors donné une grande partie de mon bien, pour que

que le sujet qui m'y avoit forcé, ne fût point arrivé. Malgré tout cela, pour un moindre sujet je jouerois encore demain le même rôle.

CLEO. Vous souvient-il sur quoi rouloit principalement votre inquiétude ?

HOR. Comment pouvez-vous me le demander ? C'est l'affaire la plus importante qui puisse se rencontrer dans la vie. Je n'étois point un enfant. Déjà de retour d'*Italie*, âgé de vingt-neuf ans, j'avois de fort bonnes connoissances, & je n'étois point mal reçu. Un Homme de cet âge qui se porte bien, & qui est dans sa vigueur, riche de sept mille livres sterling de rente, avec la charmante perspective de se voir un jour Pair d'*Angleterre*, a-t-il raison de se plaindre de ce Monde, & de souhaiter d'en sortir ? On court grand risque dans un duel. Si l'on a le malheur de tuer son Adversaire, on éprouve pendant toute sa vie des remords, & l'on est dans le mal-aise. Il est impossible de faire ces réflexions, & plusieurs autres encore plus importantes, sans être dans de mortelles tristes, quand on se résout en même tems à courir ces risques.

CLEO. Vous ne dites rien du crime.

HOR. Je ne doute point que l'idée du mal que renferme cette action, n'augmente beaucoup ces craintes. Mais les autres considérations sont assez puissantes par elles-mêmes, pour qu'une Personne de

de condition soit fort inquiète , quand elle ne feroit que ces seules réflexions.

CLEO. Vous avez à-présent, HORACE, une belle occasion de fonder votre cœur, & de vous examiner vous-même. Si vous pouviez vous y résoudre, je vous promets que vous y feriez de grandes découvertes, & que vous seriez bien-tôt convaincu des vérités dont vous ne voulez pas convenir aujourd'hui. La justice & la probité dont vous vous piquez, doivent vous engager à ne pas chérir si fort les idées qu'on est forcé de cacher, & qu'on craint de mettre au jour, & de soumettre au jugement de la Raison. Souffrez que je vous fasse quelques questions. Mais je vous prie d'y répondre directement, & sans vous fâcher.

HOR. Je vous le promets.

CLEO. Avez-vous oublié la tempête que vous essuyâtes sur les Côtes de Gé-

HOR. En allant à Naples ? Je m'en souviens fort bien. Je ne puis actuellement y penser sans frémir.

CLEO. Fûtes-vous effraïé ?

HOR. Je ne l'ai jamais tant été en ma vie. Je déteste cet Élément, je ne saurois souffrir la Mer.

CLEO. De quoi eûtes-vous peur ?

HOR. Voilà une belle question. Croïez-vous qu'un Jeune-Homme âgé de vingt-six ans, placé dans les circonstances où je me trouvois, eût grande envie de servir

vir de pâture aux Poissons? Le Capitaine même dit que nous étions en grand danger.

CLEO. Mais ni lui, ni personne ne témoigna la moitié autant de peur & d'inquiétude que vous.

HOR. Il n'y avoit aussi personne, excepté vous, qui eût la huitième partie autant à perdre que moi. D'ailleurs ces gens étoient accoutumés à la Mer & aux Tempêtes. Pour moi je n'avois jamais été sur Mer auparavant, excepté dans cette belle après-dînée que nous fîmes le trajet de *Douvres* à *Calais*.

CLEO. Le défaut de connoissance & d'expérience peut faire appréhender aux Hommes les périls où il n'y a aucun risque — Mais les dangers réels, & qui sont reconnus pour tels, mettent à l'épreuve le courage naturel de tous les Hommes, qu'ils y soient accoutumés, ou qu'ils ne le soient pas. Les Mariniers aiment aussi peu à périr que personne.

HOR. Je n'ai pas honte d'avouer que je suis un grand poltron sur Mer. Mais mettez-moi en Terre-Ferme, alors —

CLEO. Six ou sept mois après vous être battu en duel, je me souviens que vous eûtes la petite vérole. Vous étiez alors dans de terribles alarmes, par la crainte de la mort.

HOR. Ce n'étoit pas sans sujet.

CLEO. Les Médecins disoient que la crainte

crainte où vous étiez , vous ôta le sommeil , augmenta la fièvre , & vous fit autant de mal que la maladie même.

HOR. C'étoit-là un tems bien critique pour moi , je suis charmé qu'il soit passé , ma Sœur en est morte. Avant que d'avoir la petite vérole , j'étois dans des craintes continuelles ; & il m'est arrivé plusieurs fois d'être mal à mon aise , pour en avoir seulement entendu parler.

CLEO. Le courage naturel est une armure générale contre la crainte de la mort , sous quelque forme qu'elle se présente , *si fractus illabatur orbis* \*. Ce courage soutient l'Homme sur les mers orageuses , & dans une fièvre chaude , tout comme dans le siège d'une Ville , ou dans un duel avec des *Seconds* , pourvu seulement qu'il ait la liberté de penser.

HOR. Quoi ? Vous allez me prouver que je n'ai point de courage ?

CLEO. Bien loin de-là. Il seroit ridicule de douter de la bravoure d'une personne qui l'a fait voir d'une manière si extraordinaire dans plus d'une occasion. Je doute seulement de l'épithète que vous y avez donnée tantôt , en joignant au mot de *courage* celui de *naturel* ; car il y a une très-grande différence entre ce courage-là , & le courage *artificiel*.

HOR. Voilà une chicane où je ne veux point entrer ; mais je ne conviens point avec

\* HORAT. *Odar. Lib. 3. Od. 3. Vers. 7.*

avec vous de ce que vous avez dit ci-devant. Un Gentilhomme n'est obligé de faire voir sa bravoure, que dans les cas où son honneur est intéressé. Dès qu'il ôse se battre pour son Roi, pour son Ami, pour sa Maîtresse, & dans toutes les occasions où sa réputation est engagée, nous croirons du reste sur son compte tout ce qu'il vous plaira. D'ailleurs il y auroit de l'extravagance à témoigner du courage & de l'intrépidité dans les maladies, dans les afflictions, & dans les autres dangers où l'on reconnoit visiblement le doigt de Dieu. L'intrépidité dans les châtimens est une espèce de rebellion, c'est faire la guerre au Ciel; crime dont il n'y a que les Athées & les Esprits Forts qui voulûssent se rendre coupables. Il n'y a qu'eux qui puissent se glorifier dans leur impénitence, & parler de mourir avec fermeté. Tous les autres Hommes qui ont quelque sentiment de Religion, souhaitent de se repentir avant que de quitter ce Monde. Le meilleur même d'entre nous n'a pas toujours vécu, comme il souhaiteroit l'avoir fait pour mourir.

CLEO. Je suis ravi de vous voir si pieux. Mais n'appercevez-vous pas encore combien peu vous êtes d'accord avec vous-même ? Comment quelqu'un peut-il désirer sincèrement de se repentir, dans le tems qu'il se plonge volontairement dans un péché mortel, & que sans

y être forcé, ou sans nécessité, il va commettre une action qui expose sa vie à un péril, qu'on peut presque regarder comme plus grand que tout autre.

HOR. Je vous ai déjà avoué plus d'une fois que le duel est un péché; & je crois même que c'est un péché mortel, quand on n'y est pas obligé par nécessité. Mais ce n'est point-là le cas où je me suis trouvé, c'est pourquoi j'espère que Dieu me pardonnera ma faute. La punition est réservée pour ceux qui font un jeu de cette action. Mais quand on ne s'y porte qu'avec une répugnance infinie, & qu'on fait tout son possible pour l'éviter, on peut, ce me semble, dire avec justice qu'on y a été forcé, & qu'on a agi par nécessité. Condamnez tant qu'il vous plaira les rigides loix de l'Honneur, & la tyrannie de la Coutume, quiconque veut cependant vivre dans le Monde, doit & est obligé de les suivre. N'en feriez-vous pas tout autant?

CLEO. Ne me demandez point ce que je ferois, il s'agit de ce que chacun est tenu de faire. Peut-on croire la Bible, & concevoir en même tems un Tiran plus rusé, plus malin, plus inexorable, plus inhumain & plus terrible que le Démon; ou un malheur plus grand que l'Enfer, & des peines plus affreuses & plus durables que des tourmens inexprimables & éternels? Vous ne répondez point? Quel mal y a-t-il, direz-vous encore?

Pensez-y mûrement, & dites-moi quelles sont les terribles choses que vous redoutez, quelles sont les craintes qui vous font négliger ces Loix, & mépriser ce cruel Tiran. Dans quel abîme de malheurs vous allez-vous plonger ! Voïons ce qu'il y a de pis à craindre.

HOR. Voudriez-vous passer pour un lâche & un poltron ?

CLEO. Pourquoi ? parce que je n'oserois violer toutes les Loix Humaines & Divines ?

HOR. A parler à la rigueur, vous avez raison, & il n'y a rien à repliquer. Mais qui peut envisager les choses sous ce point de vue ?

CLEO. Tous les véritables Chrétiens.

HOR. Où sont-ils aujourd'hui ? Tous les Hommes en général mépriseroient, & se moqueroient d'une personne qui auroit ces scrupules. J'ai oui & vu des Ecclesiastiques même qui marquoient du mépris pour les Poltrons, malgré tout ce qu'ils pouvoient dire & recommander en chaire. C'est une extrémité bien terrible que de se voir obligé de fuir entièrement le monde, & de renoncer tout à la fois à la conversation de tous ceux qui en sont dignes. Voudriez-vous devenir l'entretien de la Ville ? Pourriez-vous vous résoudre à être le sujet des railleries & des mépris de ceux qui fréquentent les Cabarets, de ceux qui se trouvent dans les Coches & dans les Places Publiques ? Or ne seroit-ce point-là le sort de tout Homme qui refuseroit de se battre, ou qui souffriroit  
pa-

patiemment un affront? Soïez raisonnable, CLEOMENE, peut-on toujours éviter de se battre? Si on le refusoit dans bien des cas, ne deviendrait-on pas le jouet de tout le monde? Ne seroit-on pas montré au doigt dans les rues? Ne serviroit-on pas d'amusement aux Enfans, & aux Garçons qui portent des flambeaux pour éclairer ceux qui marchent dans une nuit obscure? Ceux qui conduisent les Fiacres, ne s'en feroient-ils pas un sujet de divertissement? Tout cela peut-il se souffrir?

CLEO. Vous qui en tout autre cas regardez l'opinion du Vulgaire avec un si grand dédain, comment se peut-il qu'elle vous cause tant d'inquiétude dans celui-ci?

HOR. Ce sont-là de beaux raisonnemens. Mais vous savez vous-même que la chose ne peut se souffrir. Comment pouvez-vous être si cruel?

CLEO. Et vous, comment pouvez-vous être si lent à découvrir & à reconnoître la passion qui produit si visiblement tous ces effets; & comment est-il possible que vous méconnoissiez la cause si palpable & unique du mal-aïse que nous éprouvons à l'idée du mépris?

HOR. Je ne sens aucune passion; & je vous déclare que le motif qui me fait soutenir l'opinion que j'ai avancée, est uniquement un sentiment & un principe d'honneur que j'ai au dedans de moi.

CLEO. Croïez-vous que la plus vile Po-

pulace, & que la lie du Peuple possède un peu de ce principe ?

HOR. Non sans-doute que je ne le crois pas.

CLEO. Seriez-vous donc dans la pensée que les Enfans de qualité en sont déjà affectés, avant que d'avoir atteint l'âge de deux ans ?

HOR. Cela seroit ridicule.

CLEO. Mais si ces deux Ordres de Personnes n'en sont pas affectés, il faut, ou que l'Honneur soit une chose purement accidentelle, qui s'acquiert par l'Education ; ou s'il est contenu dans le sang de ceux qui sont nés Nobles, il faut qu'il soit imperceptible jusques à l'âge de discrétion. Deux suppositions qu'on ne sauroit faire au sujet du principe évident, & de la cause palpable dont je parle. D'un côté, nous voyons visiblement que les plus misérables ne peuvent souffrir, ni d'être méprisés, ni d'être tournés en ridicule ; & qu'il n'y a point de Gueux, quelque pitoïable que soit son état, qui ne soit offensé du mépris. Nous appercevons d'ailleurs que la Honte agit de si bonne heure sur les Créatures Humaines, qu'en raillant & en se moquant des Enfans, on peut souvent les faire pleurer, avant même qu'ils sachent bien parler ou marcher. Concluons donc que ce principe, quel qu'il soit, est né avec nous, & qu'il appartient à notre nature. En savez-vous le nom propre, véritable & naturel ?

HOR.

HOR. Je sai que vous lui donnez le nom de *Vanité*. Je ne veux point disputer avec vous, ni sur les principes, ni sur l'origine des choses. Mais je dis que la haute estime que les Personnes d'honneur ont pour elles-mêmes, considérées comme telles, est le fondement de leur mérite. Cette estime est due à la dignité de notre nature, lors du-moins qu'elle est bien cultivée. C'est ce qui le met en état de surmonter toutes les difficultés. En un mot, c'est de cette idée & de ce principe que la Société tire des avantages sans nombre. Le Public profite du désir que les Hommes ont d'être bien dans l'esprit des autres, & de l'amour qu'ils ont pour les Louanges, & même pour la Gloire. Pour s'en convaincre, supposons pour un moment que le contraire eût lieu. Toutes les Personnes incapables de honte, qui méprisent l'infamie, & qui ne s'embarrassent point de ce qu'on pense sur leur compte, n'ont rien qui les retienne. Toujours ils sont prêts à commettre toutes les mauvaises actions où les portera leur intérêt, & quelque appétit brutal, sans aucun égard au jugement des autres Hommes. Il leur suffira d'éviter la mort, les châtimens, & les loix pénales. Ces Gens-là sont appellés avec raison des Personnes qui n'ont aucun principe, puisqu'ils n'ont effectivement aucun motif intérieur qui puisse les aiguillonner à faire des actions belles & vertueuses, & les détourner

de celles qui sont basses & infames.

CLEO. La première partie de votre assertion est réellement fondée, quand cette haute estime, ce désir & cet amour pour les Louanges sont retenus dans les bornes de la Raison. Mais vous vous êtes abusé dans la seconde, puisque ceux que nous appellons effrontés, ont tout autant de vanité, que ceux qui leur sont supérieurs en mérite. Rappelez-vous ce que j'ai dit de l'Education, & de son efficacité. Ajoutez-y les inclinations, le savoir, & les autres circonstances où se rencontrent les Hommes; car suivant qu'ils diffèrent à l'égard de ces choses, les passions influent & agissent aussi diversement sur eux. On peut apprendre à quelques Personnes à rougir de tout ce qu'on voudra. La même passion qui fait que l'Homme bien élevé, & le prudent Officier, s'estiment & s'admirent secrètement pour l'honneur & la fidélité qu'ils font paroître, peut pareillement faire que le Débauché & le Faquin fassent parade de leurs vices, & se glorifient de leur impudence.

HOR. Il m'est impossible de concevoir comment une Personne d'honneur, & celle qui est sans honneur, peuvent agir si différemment par le même principe.

CLEO. Ceci n'est pas plus étrange que cet effet de l'amour propre, qui engage une Personne à se donner la mort. Rien n'est cependant plus certain. Mais il n'est pas moins évident que quelques Person-

es satisfont leur vanité à être effrontés. La connoissance de la Nature Humaine exige de l'étude & de l'application, aussi bien que de la pénétration & de la sagacité. Toute passion, & tout instinct en général, ont été donnés aux Animaux pour une sage fin. L'Auteur de la Nature a voulu par-là les engager à travailler à leur conservation, à leur bonheur, & à la propagation de leur espèce. Il est de notre devoir d'empêcher que ces qualités naturelles ne nuisent à aucune partie de la Société. Pourquoi donc aurions-nous honte de les avoir? L'instinct de la haute estime que chaque *Individu* a pour soi-même, est une passion très-utile. Je pourrois démontrer que nous serions de misérables créatures si nous ne l'avions pas, quoiqu'elle produise des maux à l'infini quand elle passe de justes bornes.

HOR. Mais elle n'est jamais excessive dans les Personnes bien élevées.

CLEO. Vous voulez dire qu'il ne paroît jamais extérieurement qu'ils en soient affectés à l'excès. Nous ne devons point juger de son degré, ou de sa force, par ce qui est apperçu de cette passion; il vaut mieux que nous en jugions par les effets qu'elle produit. Souvent elle est parvenue au suprême degré, quand elle est la plus déguisée. Rien ne l'augmente davantage, & n'est plus propre à l'exciter, que ce qu'on appelle la Belle Education, & le Commerce continuel.

du Beau Monde. Un attachement sincère à la Religion Chrétienne est le seul moïen de domter cette passion, ou de la brider en quelque manière.

HOR. Pourquoi insistez-vous tant à montrer que ce principe, cette estime que les Hommes ont pour eux-mêmes, est une passion? Et pourquoi aimez-vous mieux lui donner le nom de *Vanité* que celui d'*Honneur*?

CLEO. Pour de fort bonnes raisons: C'est, *premièrement*, afin d'ôter toute ambiguïté, que je fixe ce principe dans la Nature Humaine. Il peut arriver que nous nous disputerons sur ceux qui sont, ou qui ne sont pas Gens d'honneur. Le plus ou le moins d'exactitude que ceux qui sont reconnus pour tels apportent à la pratique des règles de ce principe, peut en altérer & en changer extrêmement la nature. Mais une passion qui est née avec nous, est inaltérable; elle fait partie de notre être, soit qu'elle se montre, ou qu'elle reste cachée. Son essence est toujours la même, quel que soit le chemin qu'on nous ait appris à lui faire prendre. L'*Honneur* est le véritable fils de la *Vanité*; mais la même cause ne produit pas toujours le même effet. Le Commun Peuple, les Enfans, les Sauvages, & plusieurs autres Personnes qui ne sont susceptibles d'aucun sentiment de honte, ont cependant tous de la vanité, comme il est évident par les symp-

symptômes qu'ils en donnent. En *second lieu*, en fixant ce principe dans la Nature Humaine, on peut aisément expliquer les phénomènes que l'on remarque dans la conduite que tiennent les Personnes d'honneur, lorsqu'elles ont quelque dispute, & qu'elles ont reçu quelque affront : conduite dont on ne sauroit rendre de raison par aucun autre Systême. *Enfin*, ce qui m'y engage surtout, c'est la force prodigieuse, & le pouvoir exorbitant que l'estime a de soi-même, quand on l'a satisfaite & encouragée pendant long-tems. Vous souvenez-vous de l'inquiétude que vous causa le duel que vous eûtes sur les bras ? Avez-vous oublié quelle fut votre répugnance à vous y résoudre ? Vous n'ignoriez point que c'étoit un crime ; vous sentiez même dans votre cœur toute l'horreur qu'il y avoit à s'en rendre coupable. Quel fut donc le secret pouvoir qui soumit votre volonté, & qui remporta la victoire sur la grande répugnance que vous sentiez contre ce duel ? Vous appelez *Honneur*, ce principe si puissant ; vous dites que c'est un attachement également fort & indispensable aux règles qu'il prescrit, qui vous força à vous battre. Mais les Hommes ne se font jamais violence à eux-mêmes, que pour résister aux passions qui sont nées avec eux, & qui leur sont naturelles. L'Honneur est quelque chose d'acquis, dites-vous, & on en apprend les règles. Cependant des choses purement

ment accidentelles , & qu'on ne remar-  
queroit que dans certaines Personnes ,  
pendant que d'autres en seroient destitu-  
ées , ne suscitoient jamais de semblables  
guerres intestines , & de si violens com-  
bats au dedans de nous. Quelle que soit  
la cause qui puisse ainsi nous diviser con-  
tre nous-mêmes , & partager , pour ainsi  
dire , la Nature Humaine en deux , elle  
doit absolument faire partie de nous-mê-  
mes. Parlons sans détour. La résistance  
que vous sentites , étoit un combat qu'il  
y avoit entre la crainte de la Honte &  
celle de la Mort. Si la crainte de la Mort  
eût été moins forte , votre résistance au-  
roit été moindre. Cependant la Honte  
gagna la victoire , parce qu'elle étoit la  
plus forte. Mais si vous eussiez moins  
craint la Honte que la Mort , vous au-  
riez trouvé quelque moyen pour éviter le  
combat.

HOR. Voilà une étrange *Disssection* de  
la Nature Humaine.

CLÉO. Cependant, faute de la savoir fai-  
re , plusieurs Personnes , ne connoissant  
pas bien le sujet que nous examinons ,  
ont raisonné sur les Duels d'une manière  
tout-à-fait incongrue. Un Théologien ,  
qui a écrit un Dialogue pour réfuter cet-  
te pratique , dit que ceux qui donnent  
un défi , ou qui l'acceptent , ont de  
fausses idées de l'Honneur , & qu'ils  
n'en suivent pas les véritables règles.  
C'est pourquoi mon Ami a raison de le  
tour-

tourner en ridicule , quand il dit : *Vous pourriez tout aussi bien nier que les ajustemens que vous voyez porter à tout le monde ne sont point à la mode , que de soutenir qu'il est contraire aux loix du véritable Honneur de demander & de donner satisfaction* †. Si ce Théologien avoit mieux connu la Nature Humaine , il n'auroit pas fait une telle bévue. Car aiant une fois accordé que l'Honneur est un principe juste & bon , sans en rechercher la cause parmi les passions , il lui est impossible d'expliquer les Duels à un Chrétien qui prétend agir par un tel principe. Aussi dans un autre endroit il dit avec la même justesse , que celui qui accepte un Cartel extravague , parce qu'il n'est pas *compos mentis*. Il auroit pu dire avec plus de fondement , qu'il est enforcé.

HOR. Pourquoi , je vous prie ?

CLEO. Parce que les Personnes qui sont hors du sens , pensant à tort & à travers , agissent & parlent aussi le plus souvent de la même manière. Quand un Homme d'une sobriété reconnue , & qui n'a jamais donné d'indice d'un esprit dérangé , raisonne , se conduit en tout raisonnablement , & qu'il traite même des points fort délicats avec beaucoup d'exactitude , il est impossible de le prendre pour un fou , ou pour un insensé. Mais quand une Personne agit dans une affaire  
de

† Tome I. Remarque (R.) Pag. 281.

de la plus grande importance d'une manière si diamétralement opposée à ses intérêts, qu'un Enfant peut s'en apercevoir ; quand elle cherche de propos délibéré la destruction de son propre être ; il faut que ceux qui reconnoissent l'existence des Esprits mal-intentionnés, revêtus d'un pouvoir suffisant, croient qu'elle y a été entraînée par quelque enchantement, & qu'elle y a été forcée par l'Ennemi du Genre Humain, plutôt que d'admettre une absurdité palpable. Mais cette supposition même ne suffit pas pour résoudre la difficulté. On est encore obligé d'appeler à son secours l'étrange *Dissection* que vous me reprochez Car quel charme, & quel sortilège y a-t-il dont la force soit telle, qu'une Personne judicieuse, qui est dans son bon sens, prenne un devoir imaginaire pour une nécessité indispensable, & s'imagine qu'il est tenu de violer les obligations les plus claires & les plus réelles ? Faisons même abstraction de ce que nous imposent & la Religion & les Loix Humaines, & supposons que la Personne dont nous parlons, soit un *Epicurien* de profession, qui n'a aucune idée sur l'avenir ; quelle est cette Puissance inconnue qui par sa grande force peut forcer une Personne qui est d'un tempéramment doux, qui n'est ni endurcie à la fatigue, ni naturellement courageuse, à abandonner les aises & cette tranquillité qu'il aime tant. Quelle Force supérieure peut

peut l'obliger à aller se battre , & à exposer sa vie de sang froid en apparence, avec cette réflexion consolante, que rien n'est plus capable de le perdre que la victoire qu'il va travailler à remporter sur son ennemi ?

HOR. Les Personnes de qualité n'ont guères à craindre ni les Loix, ni le Châtiment.

CLEO. Vous ne pouvez pas dire que cela soit vrai ni en *France*, ni dans les *Sept Provinces*. D'ailleurs les Personnes d'honneur qui sont d'un rang beaucoup plus bas, n'évitent pas plus de se battre en duel, que celles qui sont de plus haute qualité. Combien d'exemples n'avons-nous pas, même parmi nous, de Gens d'un certain rang, qui ont été exilés ou exécutés pour des duels ? Un Homme d'honneur ne doit rien craindre. Considérez seulement tous les obstacles que ce principe de l'estime de soi-même doit quelquefois surmonter ; alors vous me direz , s'il ne doit pas y avoir quelque chose de plus que magique, pour fasciner un Homme qui a du jugement, qui se porte bien, qui est dans la vigueur & à la fleur de son âge, de manière qu'il soit tenté de se battre. Comment se peut-il arracher des bras d'une tendre & aimable Epouse, renoncer aux plaisirs qu'il goûte avec ses Enfants qui promettent beaucoup, au commerce poli & attrayant de ses Amis , à la pleine & charmante jouissance de tous les Plaisirs  
mon-

mondains ? Et pour faire quoi ? Pour aller livrer un combat qu'il ne sauroit jamais justifier, & qui exposera infailliblement le Victorieux, ou à une mort ignominieuse, ou à un exil perpétuel.

HOR. Quand on place les choses sous ce point de vue, j'avoue que ce fait paroît bien étrange. Mais votre Système l'expliquera-t-il, pouvez-vous l'éclaircir par son moïen ?

CLEO. Je puis vous le montrer clair comme le jour, si vous voulez seulement remarquer deux choses, qui découlent nécessairement & manifestement de ce que j'ai déjà démontré. La *première*, c'est que la crainte de la Honte est soumise au Caprice, qui, variant comme les Modes & les Coutumes, peut être produit par différens objets, suivant la différence des instructions que nous avons reçues, & des préceptes dont on nous a imbus dans l'enfance. C'est aussi la raison pourquoi cette crainte de la Honte, suivant qu'elle est bien ou mal placée, produit quelquefois de fort bons effets, & qu'elle fait commettre dans d'autres occasions les crimes les plus énormes. La *seconde*, c'est qu'encore que la Honte soit une passion très-réelle, le mal qu'on en craint est cependant absolument imaginaire, & n'existe que dans l'idée chimérique que nous nous formons du jugement des autres Hommes.

HOR. Il y a cependant des maux réels &

considérables, qu'un Homme peut s'attirer, en se comportant mal dans un point où l'Honneur est intéressé. Il peut par sa lâcheté ruiner sa fortune, & perdre toute espérance d'avancement. Un Officier peut être cassé pour avoir souffert patiemment un affront. Personne ne voudra servir avec un lâche. Où voulez-vous qu'il trouve du service ?

CLEO. Vous sortez entièrement de la question. Du moins le cas où vous vous êtes trouvé, ne renfermoit rien de semblable à ce que vous pressez à-présent ; car vous n'aviez rien à redouter, disiez-vous, que le jugement des Hommes. D'ailleurs, quand la crainte de la Honte est supérieure à celle de la Mort, elle l'emporte à son tour sur toutes les autres considérations, comme il a été suffisamment prouvé. Mais quand la crainte de la Honte n'a pas assez de force pour étouffer celle de la Mort, tout autre motif est alors inutile, on ne se détermine point à se battre. Toutes les fois que la crainte de la Mort sera plus forte que celle de la Honte, nulle considération ne pourra faire battre un Homme de sang froid, ou l'engager à se conformer à aucune des loix de l'Honneur, dès-que pour les suivre il s'agira d'exposer sa vie. C'est pourquoi toute Personne, qui poussée par la crainte de la Honte envoie ou accepte un cartel, doit d'un côté s'appercevoir que des maux qu'il appréhen-

de , s'il desobéïssoit au Tiran , ne soit qu'une suite de ses réflexions ; & de l'autre , que s'il diminueoit quelque chose de la haute estime , & du cas excessif qu'il fait de lui-même , il verroit aussi diminuer sensiblement la crainte qu'il a de la Honte. D'où il suit très-clairement , que la grande cause de cet aveuglement dont nous sommes surpris , & que le puissant Enchanteur que nous cherchons , est la *Vanité* , l'excès de la *Vanité* , le plus haut point de l'*Estime de soi-même* , auquel quelques Personnes peuvent être portées par l'éducation , par l'art , & par les perpétuelles flatteries qu'on prodigue à notre Espèce , & à l'excellence de notre Nature. C'est-là le Magicien qui peut détourner toutes les autres passions de leurs objets naturels , & faire rougir les Créatures raisonnables de ce qui est également conforme à ses inclinations & à son devoir : deux choses que le Duelliste avoue avoir négligées de dessein prémédité.

HOR. Quelle machine étonnante , quel composé hétérogène est-ce que l'Homme ! Vous m'avez presque déjà vaincu.

CLEO. Je ne cherche point à vaincre. Tout ce que je souhaite , c'est de vous rendre service en vous détrompant.

HOR. D'où vient que la même Personne , dont on voit les fraïeurs peintes sur le visage dans une maladie , ou dans un orage , ne donne aucun indice de peur dans

dans un duël, & dans toutes les actions militaires? Réolvez aussi, je vous prie, cette difficulté.

CLEO. Je m'en acquitterai de mon mieux. Dans toutes les conjonctures où l'on croit que la réputation est intéressée, la crainte de la Honte se réveille avec efficace dans les Personnes d'honneur; & la Vanité venant incessamment à leur secours, rassemble toutes leurs forces pour les soutenir contre la crainte de la Mort. Tous les prodigieux efforts qu'ils font dans ces occasions, étouffent entièrement cette crainte, ou du-moins ils font qu'il n'en paroît aucun symptôme. Mais dans les autres périls, où ils ne croient point leur honneur engagé, leur vanité reste tranquille. Ainsi, rien ne reprimant la crainte de la Honte, elle paroît telle qu'elle est. Pour vous assurer de la vérité de cette raison que je viens d'alléguer, faites attention à la conduite différente que tiennent les Gens d'honneur, suivant qu'ils se piquent d'être Chrétiens ou Incrédules; (car il y a de ces deux sortes de gens) & vous verrez, du-moins le plus souvent, que vos Esprits Forts, & ceux qui veulent passer pour douter d'un état futur (je parle des Personnes d'honneur) donnent de plus grandes marques de tranquillité & d'intrepidité dans les mêmes dangers où les prétendus Croïans d'entre vous paroissent manquer le plus de courage, & être le plus troublés.

HOR. Pourquoi dites-vous les prétendus Croïans ? A votre compte il n'y a point de Chrétiens parmi les Gens d'honneur.

CLEO. Je ne vois pas comment il peut y avoir parmi eux de véritables Croïans.

HOR. Pourquoi, je vous prie ?

CLEO. Pour la même raison qu'un Catholique-Romain ne sauroit être un Sujet sur qui l'on puisse compter dans un Pais Protestant, ou même dans tout autre Pais que celui qui est sous la domination de SA SAINTETÉ. Aucun Souverain ne peut se confier entièrement dans la fidélité d'une Personne qui reconnoit sur la Terre une autre Puissance supérieure, à laquelle il rend hommage. Je suis persuadé que vous me comprenez.

HOR. Fort bien.

CLEO. Vous pouvez attacher au même joug le Chevalier & le Prébendier, & les faire seoir ensemble dans le même Siège ; mais l'Honneur & la Religion ne purent jamais être associés, *nec in una sede morantur*. Il en est de ces choses comme de la Majesté & de l'Amour. Examinez votre conduite, & vous trouverez que ce que vous avez dit du *doigt de Dieu* \*, étoit uniquement un subterfuge, une échappatoire. Vous admîtes alors cette idée, parce que vous en aviez besoin. Vous avez dit hier dans

\* Dans ce même DIALOGUE, Pag. 98.

ne autre occasion, que la Providence dirigeoit & gouvernoit tout sans exception. Vous auriez donc dû appercevoir que le doigt de Dieu paroît autant dans un accident ordinaire de la vie, que dans un malheur, que dans un autre qui n'est pas plus extraordinaire. Une rude attaque de maladie est peut-être moins funeste, qu'une légère escarmouche entre deux Partis ennemis ; & une querelle survenue pour une bagatelle entre deux Personnes d'honneur, est souvent plus dangereuse que le plus violent orage. Un Homme de sens qui se règle sur des principes fixes, ne peut donc pas regarder comme une impiété, de ne témoigner aucune crainte dans un certain péril, & être couvert de confusion, quand il passe pour avoir eu peur dans une autre sorte de danger qui étoit tout aussi grand. Réfléchissez seulement, combien vous êtes peu d'accord avec vous-même. Quelquefois, pour vous justifier de la crainte que vous avez de la Mort, ce qui arrive dans les cas où la vanité est dans le silence, vous devenez religieux dans un moment. La délicatesse de votre conscience pousse même le scrupule si loin, que vous vous garderiez la fermeté qu'on feroit paroître dans les châtimens que le Tout-puissant nous infligerait, comme une déclaration.

claration impie d'une guerre contre le Ciel. D'autres fois au contraire, quand l'Honneur l'exige, vous avez non seulement l'audace de violer de dessein prémédité les Commandemens de Dieu les plus positifs, mais encore de soutenir que le plus grand malheur qui pût vous arriver, seroit que le monde crût, ou seulement soupçonnât que vous eussiez pu hésiter quelques momens pour commettre ce crime. Peut-on se moquer plus visiblement de la Majesté Divine? Il n'y auroit pas la moitié autant d'impudence à nier l'Existence de Dieu, qu'à tenir une pareille conduite, après avoir reconnu cette Existence. Il n'est point d'Achéisme —.

HOR. Arrêtez, CLEOMENE, je ne puis résister plus long-tems à la force de la vérité, & j'ai résolu d'être plus attentif sur moi-même à l'avenir. Permettez-moi de devenir votre Disciple.

CLEO. Vous badinez, HORACE; je ne suis pas assez téméraire pour croire que je puisse instruire une Personne de votre savoir; mais, si vous voulez suivre mes avis, rentrez avec soin en vous-même, examinez-vous avec impartialité, & lisez à votre loisir le Livre que je vous ai recommandé.

HOR. Je vous promets de remplir la tâche que vous m'imposez. Je reçois avec plaisir ce présent que vous me faites. Quoique j'eusse d'abord refusé cet Ouvrage,

ge, aïez cependant la bonté de me l'envoyer demain matin par un de vos Domestiques.

CLEO. Vous avez tort de faire des complimens avec moi, surtout pour une bagatelle. Faites mieux, HORACE. Ordonnez à un de vos Domestiques de me suivre; à présent je m'en vai directement au logis, & je pourrai lui remettre ce Livre sur le champ.

HOR. Je vois votre scrupule; ce sera comme vous le trouverez à propos.






# DIALOGUE III.

HORACE, CLEOMENE.

HORACE.

 E vous suis fort obligé de votre Livre.

CLEO. Je considère, comme une grande faveur, la bonté que vous avez eue de l'accepter.

HOR. Je ne croïois pas, je l'avoue, que personne eût jamais pu me persuader d'en faire la lecture. Mais la manière dont vous vous y êtes pris avec moi, étoit des plus engageantes. Rien n'étoit plus propre à me convaincre, que l'exemple des Duëls dont vous vous êtes servi. L'argument tiré à *majori ad minus* m'a tellement frappé, qu'il étoit seul capable de me faire ouvrir les yeux. Oui, une passion qui peut surmonter la crainte de la Mort, est capable d'aveugler l'Homme, & de lui faire voir les choses presque toutes différentes de ce qu'elles sont.

CLEO. Il est impossible de s'imaginer combien de formes étranges, diverses,  
-AII 4 II inex-

inexplicables & contradictoires , peut prendre une passion que nous n'osons assouvir qu'en secret. Jamais nous n'en goûtons mieux les douceurs , que quand nous sommes pleinement persuadés que personne ne croit que nous en soions affectés. Aussi n'y a-t-il aucune Qualité aimable , aucune Vertu Sociale , je n'en excepte même ni la Bienveillance , ni la Douceur , ni l'Humanité , que la passion ne puisse contrefaire. En un mot , il n'est point de bonnes ou de mauvaises actions dont le Corps ou l'Esprit Humain soient capables , qu'elle ne puisse produire & exécuter. D'un autre côté , on ne sauroit disconvenir qu'elle ne préoccupe & n'aveugle ceux en qui elle se rencontre dans un certain degré. Où est , je vous prie , la force d'esprit , le jugement , & la pénétration d'un Génie distingué qui se pique de Religion , s'il est obligé de convenir qu'il a été plus effraïé des craintes chimériques & d'un mal imaginaire , que des Gens également foibles & vains pouvoient lui causer , qu'il n'ait été touché de la crainte réelle d'être exposé aux châtimens assurés d'un Dieu tout-sage & tout-puissant , qu'il ne se haïssent & s'offensent.

Hors Mais , avec votre permission , votre Ami ne fait point de réflexions aussi pieuses : il parle réellement en faveur des Duëls , & en prêche l'usage.

CLEO. Quoi ? Est-ce qu'il défend la cause des Duëls, parce qu'il dit qu'on devoit faire contre cette coutume les loix les plus séyères, & punir sans exception tous ceux qui enverroient ou qui accepteroient des cartels ?

HOR. Il semble effectivement que par-là il veuille détourner les Hommes de se battre ; mais en même tems il fait voir la nécessité de conserver cette coutume, pour polir & civiliser la Société en général.

CLEO. Ne voëz-vous pas qu'il parle ironiquement ?

HOR. Non sans-doute que je ne le vois pas. Il montre visiblement les avantages que l'on retire des Duëls ; & pour les autoriser, il emploie d'aussi bonnes raisons qu'il est possible d'en trouver, en montrant combien la Conversation & le Commerce en souffriroient, si on abolissoit cette pratique.

CLEO. Croëz-vous que l'on traite sérieusement un sujet, quand on le finit comme mon Ami a fait ?

HOR. Je ne me souviens point de cette clôtüre.

CLEO. Voici le Livre, je vai chercher ce passage — Lisez-le, je vous prie.

HOR. *D'ailleurs ne seroit-il pas étrange qu'une Société se plaignît de la perte d'une demi-douzaine d'Hommes, lorsque leur mort procure à ses Membres des biens d'un aussi grand prix, que le sont la Politesse, les*  
dou-

douceurs de la Conversation, & le bonheur des Assemblées en général ; tandis que l'on verroit cette même Société exposer si volontiers, & quelquefois sacrifier plusieurs milliers d'Hommes, sans savoir bien sûrement si un sacrifice si considérable lui sera avantageux † ? Il semble à la vérité que ces paroles soient mêlées de raillerie ; mais il parle fort sérieusement dans ce qui précède.

CLEO. J'avoue qu'il assure très-sérieusement que la coutume & la mode des Duëls contribuent à la Politesse, aux Belles Manners, aux douceurs de la Conversation, & aux agrémens du Commerce. Mais c'est cette même politesse, ces mêmes douceurs, & ces mêmes agrémens qu'il tourne en ridicule, & qu'il condamne dans tout son Livre.

HOR. Qui sait comment il faut s'y prendre avec un Auteur, qui recommande fort sérieusement une chose dans une page, & qui tourne cette même chose en ridicule, dans la page suivante.

CLEO. Mon Ami est persuadé d'un côté, que c'est dans la Religion Chrétienne seule qu'on doit chercher des règles fixes & invariables de conduite ; & de l'autre, qu'il est bien peu de Personnes qui l'embrassent sincèrement. Examinez son Ouvrage sous ce point de vue, & vous trouverez qu'il est toujours d'accord avec lui-même. Si quelquefois il ne vous paroît pas

pas tel du premier coup d'œil, considérez-le de plus près; & après un mûr examen vous trouverez qu'il cherche, & qu'il tend uniquement à dévoiler le contraste qu'il y a entre la conduite des Hommes, & les principes dont ils se piquent.

HOR. Cependant il semble qu'il n'a rien moins à cœur que la Religion.

CLEO. Cela est vrai: mais s'il avoit écrit dans un autre goût, son Ouvrage n'auroit jamais été lu par les Personnes auxquelles il le destinoit; je veux parler des Déistes modernes, & du Beau Monde; car c'est eux qui devoient en tirer parti. Il montre aux Déistes, l'origine & l'insuffisance de la Vertu, aussi bien que le peu de sincérité qu'ils font paroître en la pratiquant. Le Beau Monde peut y apprendre la folie que renferment le Vice, le Plaisir, & la Vanité des Grands Mondaines. On y développe l'hypocrisie de tous ces Théologiens, qui prétendant prêcher l'Évangile, accordent & prennent des licences incompatibles, & directement contraires aux préceptes du Christianisme.

HOR. Ce n'est point-là le jugement que le Public porte de ce Livre. La plupart de ceux qui en parlent, croient qu'il est destiné à *encourager le Vice & à corrompre la Nation* †.

† Voyez Tome II. Page 222.

CLEO. Y avez-vous trouvé quelque chose de semblable ?

HOR. Si je ne veux point trahir ma conscience, je dois avouer que je n'y ai rien lu de pareil. Cet Ouvrage censure, & tourne en ridicule le Vice ; mais il fait des railleries contre la Guerre & le Courage Martial, aussi bien que contre l'Honneur & autres choses semblables.

CLEO. Je vous demande pardon ; les choses de la Religion n'y sont tournées en ridicule dans aucun endroit.

HOR. Mais si c'est un bon Livre, pourquoi y a-t-il tant d'Ecclésiastiques qui le critiquent, & qui le condamnent ?

CLEO. Par la raison que je vous ai dite. Mon Ami a dévoilé leur conduite. Cependant il s'y est pris de manière que personne ne sauroit l'accuser d'avoir donné dans l'exagération, ou de les avoir calomniés. Nous ne sommes jamais plus piqués, que quand les plaintes qu'on fait contre nous, sont d'une nature que nous ne pouvons y répondre. Si donc ces Messieurs ont diffamé cet Ouvrage, c'est qu'ils étoient en colère, & que l'intérêt les empêche de dire la véritable cause qui les a irrités. Je vous ferois la description d'un cas tout semblable, si vous pouviez obtenir sur vous de m'écouter tranquillement ; mais c'est une faveur que je ne saurois presque espérer, parce que vous êtes un des plus grands Admirateurs de l'Opéra.

HOR.

pas tel du premier coup d'œil, considérez-le de plus près; & après un mûr examen vous trouverez qu'il cherche, & qu'il tend uniquement à dévoiler le contraste qu'il y a entre la conduite des Hommes, & les principes dont ils se piquent.

HOR. Cependant il semble qu'il n'a rien moins à cœur que la Religion.

CLEO. Cela est vrai: mais s'il avoit écrit dans un autre goût, son Ouvrage n'auroit jamais été lu par les Personnes auxquelles il le destinoit; je veux parler des Déistes modernes, & du Beau Monde; car c'est eux qui devoient en tirer parti. Il montre aux Déistes, l'origine & l'insuffisance de la Vertu, aussi bien que le peu de sincérité qu'ils font paroître en la pratiquant. Le Beau Monde peut y apprendre la folie que renferment le Vice, le Plaisir, & la Vanité des Grands Mondaines. On y développe l'hypocrisie de tous ces Théologiens, qui, prétendant prêcher l'Évangile, accordent & prennent des licences incompatibles, & directement contraires aux préceptes du Christianisme.

HOR. Ce n'est point-là le jugement que le Public porte de ce Livre. La plupart de ceux qui en parlent, croient qu'il est destiné à *encourager le Vice & à corrompre la Nation* †. *CLEO*

CLEO. Y avez-vous trouvé quelque chose de semblable ?

HOR. Si je ne veux point trahir ma conscience, je dois avouer que je n'y ai rien lu de pareil. Cet Ouvrage censure, & tourne en ridicule le Vice ; mais il fait des railleries contre la Guerre & le Courage Martial, aussi bien que contre l'Honneur & autres choses semblables.

CLEO. Je vous demande pardon ; les choses de la Religion n'y sont tournées en ridicule dans aucun endroit.

HOR. Mais si c'est un bon Livre, pourquoi y a-t-il tant d'Ecclesiastiques qui le critiquent, & qui le condamnent ?

CLEO. Par la raison que je vous ai dite. Mon Ami a dévoilé leur conduite. Cependant il s'y est pris de manière que personne ne sauroit l'accuser d'avoir donné dans l'exagération, ou de les avoir calomniés. Nous ne sommes jamais plus piqués, que quand les plaintes qu'on fait contre nous, sont d'une nature que nous ne pouvons y répondre. Si donc ces Messieurs ont diffamé cet Ouvrage, c'est qu'ils étoient en colère, & que l'intérêt les empêche de dire la véritable cause qui les a irrités. Je vous ferois la description d'un cas tout semblable, si vous pouviez obtenir sur vous de m'écouter tranquillement ; mais c'est une faveur que je ne saurois presque espérer, parce que vous êtes un des plus grands Admirateurs de l'Opéra.

HOR.

HOR. Pourquoi vous feriez-vous de la peine de me parler à cœur ouvert ?

CLEO. J'ai une si forte aversion pour les Eunuques, que jamais personne n'a encore pu la surmonter. En vain j'ai trouvé parmi eux de très-bons Chanteurs, & des Gens qui jouoient fort bien leur rôle. Dès-que j'entens une voix féminine, je cherche d'abord une jupe. Il m'est absolument impossible de soutenir la vue de ces Animaux, qu'on peut dire n'être d'aucun sexe. Supposons qu'un Homme d'esprit, qui auroit pour ces gens-là le même dégoût que moi, voulût tourner en ridicule le luxe abominable qui enseigne à mutiler les Mâles, pour servir au divertissement de ceux qui causent des dépérissémens dans leur espèce, afin de satisfaire à leur mollesse.

Dans ce dessein, nous dirons que commençant par l'opération elle-même, il la décrirait en des termes qui choqueroient la pudeur le moins qu'il seroit possible. Il seroit voir en même tems les bornes étroites de l'Entendement Humain, & le peu de secours que nous pouvons tirer de l'Anatomie, de la Philosophie, ou de quelque partie des Mathématiques, pour découvrir & expliquer *à priori*, comment cette amputation peut produire sur la voix un effet aussi surprenant; & il démontreroit combien nous sommes assurés *à posteriori*, de la grande influence que cette mutilation a non seulement sur le *larinx*,  
sur

sur les glandes & les muscles du gozier, mais encore sur la *trachée-artère*, sur les poulmons, sur la masse entière du sang, & par conséquent sur toutes les parties fluides & fibreuses du Corps. Il pourroit pareillement assurer, que ni l'usage du Miel, ni les préparations de Sucre, de Raisins secs, de *Sperma Ceti*, ou de Cerveille de Cachelot; ni les Emulsions, les Tablettes, ou autres Médecines, soit rafraîchissantes soit balsamiques; ni la Saignée, ni la Tempérance, ni le Choix des Alimens; ni l'Abstinence des Femmes, du Vin, & de tout ce qui échauffe, ou qui est acre & spiritueux, ne contribuent autant à conserver, adoucir, & fortifier la voix, que cette opération. Il pourroit même affirmer que c'est-là le seul moyen de se procurer ces avantages.

S'il vouloit couvrir & cacher son but principal, en amusant ses Lecteurs, il n'auroit qu'à parler des autres usages que l'on se propose quelquefois, en coupant les parties qu'on ne nomme pas. Il diroit qu'il y a eu des Personnes sur qui on a fait cette cruelle exécution, pour les punir de quelques crimes analogues qu'ils avoient commis; tandis que d'autres se sont déterminés d'eux-mêmes à la souffrir, afin de conserver leur santé & de prolonger leur vie. Il allégueroit le témoignage de *César*, pour prouver que les *Romains* envisageoient cette amputation comme plus cruelle que la mort, morte  
gra-

*gravius.* On s'en est quelquefois servi pour se venger. Il auroit ainsi occasion de parler de l'état pitoiable où fut réduit le pauvre *Abelard* \*. D'autres fois on s'est fait volontairement Eunuque, par précaution. Il pourroit rapporter l'Histoire de *Combabus* & de *Stratonice* †. Pour illus-

\* **PIERRE ABELARD**, un des plus fameux Docteurs du XII Siècle, naquit au Village de *Palais*, à quatre lieues de *Nantes* en *Bretagne*. Dans le tems qu'il étoit à *Paris*, il conçut de l'affection pour *HELOÏSE*, Nièce d'un Chanoine nommé **FULBERT**. Pour parvenir à ses fins, il se mit en pension chez l'Oncle de cette Belle, qui fut charmé de le recevoir chez lui, à condition qu'il donneroit des leçons à sa Nièce, dont il vouloit faire une Savante; mais ils ne s'occupèrent pas tellement d'études, qu'*HELOÏSE* n'eût un Fils de ce commerce. L'Oncle, pour couvrir la honte de sa Famille, les obligea à se marier. Seulement on convint que le mariage seroit tenu secret. **FULBERT** ne tint pas sa promesse, & prit plaisir à publier cette union. Mais *HELOÏSE*, par un excès de passion fort singulier, fut si obstinée à refuser de reconnoître **ABELARD** pour son Mari, qu'elle se vit souvent maltraitée par son Oncle. L'Époux, pour arrêter ces mauvaises manières, l'envoia dans le Monastère d'*Argenteuil*, où elle prit l'habit de Religieuse, au Voile près. Les Parens d'*HELOÏSE*, s'imaginant qu'il leur jouoit-là un second tour de perfidie, furent si irrités, qu'ils envoièrent chez lui des gens, qui entrèrent de nuit dans sa chambre, & lui coupèrent les mêmes parties avec lesquelles il avoit deshonoré la Famille du Chanoine.

† **COMBABUS**, jeune Seigneur à la Cour du Roi de *Syrie*, fut choisi par ce Monarque pour accompagner la Reine *STRATONICE* dans un voyage qu'elle faisoit pour bâtir un Temple à *JUNON*. **COMBABUS**, qui étoit un très-beau garçon, fit tout ce qu'il put pour être dispensé de cet emploi; mais n'ayant pu l'obtenir, il se coupa les parties, & les mit bien emba-

lustrer tout cela, il le semeroit de lambeaux tirés de *Martial*, de *Juvenal*, & d'autres Poëtes. S'il ajoutoit encore à sa Dissertation ce que des Auteurs spirituels ont dit de plus amusant sur cette matière, il l'embelliroit admirablement. Comme la Satyre seroit son but principal, blâmant l'affection que nous avons pour ces *Castrati*, il feroit sentir le ridicule d'un Siècle & d'un País où l'on donne moins d'appointemens à un *Anglois* d'illustre famille & d'un courage éprouvé, à un Officier-Général qui durant toute l'année défend

mées dans une boîte, qu'il cacheta. A son départ il remit la boîte au Roi en présence de beaucoup de monde, & le pria de la garder très-soigneusement. Le Monarque le lui promit. Ils partent, & il lui arriva dans ce voyage ce qu'il avoit prévu. La Reine, éperdument amoureuse de ce Jeune Homme, lui découvrit sa passion. Pour se tirer d'embarras, il fut obligé de lui déclarer l'état où il se trouvoit, & cela de manière qu'elle ne pût point le révoquer en doute. Cependant elle continua toujours à l'aimer, & vouloit être perpétuellement avec lui. Le Monarque, averti de leur conduite, rappela COMBATUS. Il fut d'abord mis en prison, & accusé par le Roi d'adultère, de perfidie, & d'impiété. Il se trouva même des témoins qui déposèrent qu'ils l'avoient vu prendre des familiarités un peu trop grandes avec la Reine. Il ne répondit rien jusqu'à ce qu'il se vit mener au supplice. Alors il dit qu'il ne mourroit point pour avoir touché le lit du Roi, mais parce que le Roi ne vouloit pas ouvrir la boîte qu'il lui avoit remise en partant. Là-dessus le Roi ordonna qu'on apportât cette boîte. On la decacheta, & on y trouva ses pièces justificatives. Le Monarque fâché de ce procédé punit les Délateurs, & combla d'honneurs & de biens celui qui les avoit si bien mérités par les sages précautions qu'il avoit prises.

send sa Patrie au péril de sa vie, que l'on n'en donne quelquefois à un *Italien*\* d'obscure & de basse extraction, qu'on peut à peine mettre au rang des Hommes, dont toute l'occupation est de chanter seulement pendant l'hiver, sans qu'il coure aucun risque. Il se moqueroit des caresses que font à ces sortes de gens les Personnes de la première qualité, qui prostituent ainsi leur familiarité aux plus vils des Mortels, & qui accordent à des Objets qui redevables de leur existence à un Chirurgien ne font pas même partie de la Création, des honneurs & des attentions uniquement dues à leurs Egaux. Animaux si méprisables, qu'ils peuvent sans ingratitude vomir des imprécations contre celui qui les a fait ce qu'ils sont.

S'il intituloit ce Livre, L'EUNUQUE SEUL EST HOMME, sur ce Titre seul, sans que j'eusse besoin de voir l'Ouvrage, je comprendrois d'abord que les Eunuques sont aujourd'hui considérés, qu'ils sont à la mode, & que le Public les estime. Considérant ensuite que l'Eunuque n'est pas réellement Homme, je m'attendrois

\* Le fameux FARINELLI avoit quinze cens *pièces* d'appointemens. On ne comprend pas dans cette somme, ce qu'il tiroit le jour de son Bénéfice, qui lui valut deux mille guinées, la première année qu'il fut en *Angleterre*. Depuis qu'il est allé en *Espagne*, on il a été obligé de rester, l'Opéra a si mal réussi, qu'il a fallu le discontinuer, & il n'est pas encore rétabli.

à trouver dans cet Ouvrage des railleries contre les *Castrati*, ou une satyre contre ceux qui les mettent à un plus haut prix qu'ils ne valent. Mais si Messieurs de l'Académie de Musique \*, peu contents des libertés que se donneroit cet Auteur dans ses critiques, étoient choqués qu'un sot Ecrivain se mêlât de leurs affaires, & censurât si justement leur divertissement; si dans leur fureur ils le dépeignoient comme un Scélérat, & que, sans s'arrêter à justifier leur plaisir, & à parler des Eunukes, dont ils ne pourroient aisément défendre la cause, ils le représentassent dans le Monde comme un Homme qui enseigne publiquement l'*Amputation*, & qui en presse vivement la nécessité; si, en tirant de son Ouvrage des traits équivoques & détachés, ils s'efforçoient d'exposer à la haine publique celui qui a blâmé leur conduite; seroit-il alors difficile de comprendre comment ces discours pourroient attirer un violent orage contre l'Auteur, & engager les *Grands Jurés* à dénoncer son Livre?

HOR. L'exemple que vous avez apporté, est très-bien choisi. Dans les deux cas l'accusation est également mal-fondée, & les plaintes très-injustes. Mais est-il aussi vrai que le Luxe peut rendre une Nation florissante, & que les Vices des  
Par-

\* Les Directeurs de l'Opéra.

Particuliers sont avantageux au Public, qu'il est vrai que la *Mutilation* conserve & fortifie la voix ?

CLEO. Avec les restrictions que mon Ami propose, je suis persuadé que la chose est ainsi, & qu'à cet égard les cas sont encore exactement les mêmes. Rien n'est plus efficace pour conserver, améliorer & fortifier une belle voix, que cette opération faite dans la jeunesse. La question n'est pas de savoir si le fait est réel, mais s'il est permis de s'y résoudre; si une charmante voix dédommage de la perte qu'on fait; si une Personne doit préférer la satisfaction qu'il y a de pouvoir bien chanter, & les avantages qu'on retire de ce talent, aux douceurs du mariage, & à la joie de se voir de la postérité. Il s'agit d'opter; car la jouissance des premiers plaisirs détruit la possibilité des seconds. Mon Ami démontre aussi en premier lieu, que le Bonheur de la Nation, qui fait l'objet des desirs pressés du Public, & après lequel chacun soupire, consiste dans l'Opulence, dans le Pouvoir, dans la Gloire, & dans la Grandeur Mondaine; à vivre chez soi dans l'abondance, & dans la splendeur; à être craint, recherché, & estimé au dehors. Il prouve en second lieu qu'on ne sauroit parvenir à cette félicité sans l'Avarice, la Prodigalité, la Vanité, l'Envie, l'Ambition, & les autres vices semblables. Dès qu'on a démontré mathématiquement cette dernière proposition,

tion, la question n'est pas si l'Opulence, le Pouvoir, & l'Abondance &c. sont propres à procurer le bonheur d'une Nation; mais seulement si l'on doit rechercher cette félicité à ce prix, & s'il est permis de souhaiter des choses dont on ne sauroit jouir, sans que le gros de la Nation soit corrompu. C'est cette opinion qu'il expose à l'examen des Chrétiens, & de tous ceux qui font profession d'avoir renoncé au Monde, à sa pompe, & à sa vanité.

HOR. Comment paroît-il que l'Auteur s'adresse à ces Personnes?

CLEO. D'où cela paroît? De ce qu'il a écrit en *Anglois*, & qu'il a publié son Livre à *Londres*. L'avez-vous lu d'un bout à l'autre?

HOR. Je l'ai lu deux fois. Il contient plusieurs choses que j'approuve, mais tout ne m'y plaît pas.

CLEO. Quelles Objections avez-vous donc à faire contre cet Ouvrage?

HOR. Il a diminué le plaisir que je goûtois dans la lecture d'un beaucoup meilleur Livre. Milord *Schaftsbury* est mon Auteur favori. Je puis trouver des délices dans l'Enthousiasme; mais ses charmes cessent, dès-qu'on me demande ce que j'y trouve de si excellent. Puisque nous sommes de si étranges Créatures, ne devons-nous pas tâcher d'augmenter les plaisirs d'imagination?

CLEO. J'avois cru que déterminé à vous

mieux connoître , vous aviez sondé votre cœur avec soin & sans partialité.

HOR. C'est une cruelle chose que cet examen. Depuis la dernière fois que je vous ai vu, je l'ai essayé à trois reprises, jusques-là que la peine qu'il m'en a coûté, m'a mis tout en sueur. Incommodité qui m'a forcé d'abandonner ce dessein.

CLEO. Vous devez essayer encore une fois, & vous accoutumer insensiblement à penser d'une manière abstraite. Pour cet effet le Livre dont je vous ai parlé, vous sera d'un grand secours.

HOR. Oui, pour confondre mes idées, & pour m'embrouiller. L'Auteur y tourne par-tout en ridicule la Politesse & les Belles Manières.

CLEO. Excusez-moi, Monsieur; il nous dit seulement quelle en est la nature.

HOR. On y apprend que toutes les Belles Manières consistent à savoir flatter la vanité des autres Hommes, & à cacher la nôtre. N'est-ce pas-là une proposition affreuse ?

CLEO. Mais n'est-elle pas réelle ?

HOR. La lecture de ce passage m'a si étrangement révolté , que sur le champ j'ai fermé le Livre , pour examiner par plus de cinquante exemples tant de Politesse que de Grossièreté, si effectivement l'expérience confirmoit ce paradoxe ; & je confesse que dans tous les cas que j'ai examinés, je ne l'ai trouvé que trop bien fondé.

CLEO.

CLEO. Vous ne trouverez jamais autrement, quand même vous continuériez vos recherches jusques au jour du Jugement.

HOR. Mais cela n'est-il pas piquant ? Je donneroïs volontiers cent *guinées*, que je n'eusse jamais vu ce Livre. Je ne puis souffrir de voir si bien ma nudité.

CLEO. Avant vous, je n'avois jamais vu d'Homme d'honneur qui avouât si ingénument l'aversion qu'il avoit pour la vérité.

HOR. Vous direz de moi tout ce qu'il vous plaira. Ce que je dis est de fait. Mais puisque je suis allé si loin, il faut que je continue. Il y a cinquante choses dont j'ai besoin d'être instruit.

CLEO. Parlez librement, je vous prie. Si je puis vous être de quelque utilité, je regarderai cet avantage comme un grand honneur. Les sentimens de l'Auteur me sont d'ailleurs fort bien connus.

HOR. J'ai vingt questions à vous faire sur la Vanité, & je ne sai par quelle commencer. Voici une autre chose que je ne comprends pas, c'est que la Vertu ne puisse subsister sans le renoncement à soi-même.

CLEO. C'a été l'opinion de tous les Anciens. Milord *Shaftsbury* est le premier qui ait soutenu le contraire.

HOR. Mais n'y a-t-il pas dans le Mon-

de des Personnes qui sont bonnes par choix ?

CLEO. Sans-doute ; mais alors leur choix est dirigé par la Raison & par l'Expérience, & non par la Nature, je veux dire la simple Nature. Mais il y a une ambiguïté dans le mot *bien*, que je voudrois éviter. Tenons-nous à celui de *vertueux* : alors j'affirme qu'aucune action n'est vertueuse, si elle ne renferme, & ne montre quelque conquête, quelque victoire grande ou petite sur la simple Nature : autrement l'épithète est impropre.

HOR. Mais si à l'aide d'une bonne éducation on remporte cette victoire dans la jeunesse, ne pourroit-on pas être dans la suite vertueux par choix & avec plaisir ?

CLEO. Oui, si on obtenoit réellement cette victoire. Mais comment s'en assurer ? Quelle raison aurons-nous de croire qu'on l'ait effectivement remportée ? N'est-il pas certain qu'au lieu de chercher, dès notre enfance, à dompter nos passions & nos appétits, on nous apprend tous les jours à les cacher, & que même nous faisons tous nos efforts pour les dérober aux yeux des autres ? D'ailleurs nous sentons au dedans de nous que les passions subsistent toujours, quels que soient les changemens qui sont arrivés à nos mœurs & à notre état.

Le

Le Système , qui suppose que la Vertu n'exige pas le renoncement à soi-même , donne un vaste champ à l'Hypocrisie , comme mon Ami l'a fort bien remarqué. On y trouvera , dans toutes les rencontres de la vie , des moïens & des occasions très-propres pour contrefaire l'Amour de la Société , & l'Attachement pour le Bien Public. Il s'en faut beaucoup que la Doctrine opposée ne fournisse les mêmes occasions , en enseignant qu'il n'y a point de Vertu sans renoncement à soi-même , & que par conséquent il n'y a point de mérite dans une action , si pour l'exécuter on n'a pas dompté des passions. Demandons à ceux qui par une longue expérience sont versés dans les Affaires Humaines , s'ils ont trouvé que le général des Hommes jugeassent assez impartialement d'eux-mêmes pour ne se point estimer au-delà de leur juste valeur. Qu'on leur demande , s'ils les ont trouvés assez sincères dans l'aveu des fautes cachées , & des secrets manquemens dont il n'étoit pas possible de les convaincre ; en sorte que l'on puisse s'assurer qu'ils ne les pallieront , & qu'ils ne les nieront jamais. Où trouvera-t-on un Homme , qui n'ait dans certaines occasions celé ses fautes , & qui ne se soit jamais revêtu de fausses apparences , ou qui n'ait même protesté qu'il agissoit par les principes de la Vertu Sociale , & par affection pour ses semblables , dans le tems qu'il savoit en

son cœur que presque tous ses soins ten-  
doient à se satisfaire lui-même. Les plus  
parfaits d'entre nous reçoivent quelque-  
fois des applaudissemens, sans desabuser  
ceux qui les leur donnent, quoiqu'ils  
soient intérieurement persuadés que les  
actions qui leur ont attiré ces louanges,  
sont dues à une puissante passion, à une  
fragilité de notre Nature, qui nous a été  
souvent nuisible, & que nous avons sou-  
haitté mille fois de vaincre, sans que nous  
aions jamais pu y réussir. Les mêmes  
motifs peuvent produire des actions bien  
différentes, suivant que les Personnes dif-  
fèrent dans leur tempéramment, & dans  
les circonstances où elles se rencontrent.  
Ceux qui sont à leur aise peuvent paroî-  
tre vertueux par le même tour d'esprit,  
qui dénotteroit de la foiblesse s'ils étoient  
pauvres. Pour connoître le Monde, il  
faut en examiner les diverses parties. Je le  
sai, HORACE; ce qui se passe parmi ceux  
qui sont de basse extraction ne vous plaît  
pas : mais si nous ne faisons jamais de  
recherches que sur les Gens de qualité,  
& que nous ne portions jamais nos vues  
ailleurs, il nous sera impossible d'avoir  
une connoissance exacte de tout ce qui  
appartient à notre Nature. Il se trouve  
parmi les Personnes de médiocre condi-  
tion des gens assez bien élevés, qui réus-  
sissent différemment, lors même qu'ils ont  
à peu près les mêmes vertus & les mêmes  
vices, & qu'ils sont également doués des  
qua-

qualités requises pour la Vocation à laquelle ils ont été destinés. Ces différens succès viennent nécessairement de la diversité de leur tempéramment.

Examinons deux Personnes élevées pour les mêmes affaires. L'un & l'autre n'ont de ressource que dans leurs talens. Ils se trouvent dans les mêmes circonstances par rapport aux choses de ce Monde. Les mêmes avantages & les mêmes desavantages se présentent à ces deux Personnes. Je suppose qu'il n'y ait entr'eux de différence que dans leur tempéramment, en sorte que l'un soit actif & l'autre indolent.

Ce dernier n'amassera jamais des richesses, quand même il auroit une Profession lucrative, & qu'il l'entendrait à fond. Le hazard, ou quelque événement extraordinaire peut, il est vrai, occasionner de grands changemens dans cette Personne; mais sans cela il ne s'élèvera jamais au dessus de la médiocrité. Si la Vanité ne l'affecte pas d'une manière surprenante, il restera toujours pauvre, rien ne peut le tirer de ce misérable état qu'un peu de Vanité. Comme j'ai supposé que c'étoit un Homme de sens, il suivra ponctuellement les loix de la Probité, sans que la moindre avarice puisse jamais l'en détourner.

Dans un Homme vif, actif, intrigant, & qui aime le fracas, nous découvrirons des symptômes bien différens, quoique placé

placé dans les mêmes circonstances que celui dont je viens de parler. Une petite dose d'Avarice lui fera poursuivre son dessein avec ardeur & avec assiduité. De petits scrupules ne l'arrêteront point. Lorsque la sincérité ne lui servira de rien, il emploiera l'artifice. Le plus grand usage qu'il fera de son bon-sens pour parvenir à ses fins, sera de revêtir, autant qu'il lui sera possible, l'apparence d'un Honnête Homme, quand son intérêt exigera qu'il s'écarte des règles de l'exacte probité. Pour thésauriser, ou même pour gagner sa vie par le moyen des Arts & des Sciences, il ne suffit pas de les entendre. Tout Homme, obligé à se procurer le nécessaire, doit encore tâcher de se faire connoître, & de se pousser dans le Monde aussi loin que la Bien-séance le permet, sans se vanter mal-à-propos, & sans nuire à autrui.

C'est ici où l'Indolent manque à lui-même. Cependant il reconnoitra rarement qu'il est destitué d'une qualité absolument nécessaire pour être mis en possession de ces avantages. On l'entendra souvent blâmer le Public qui ne l'emploie point, & qui n'encourage pas son mérite, que personne ne connoit, parce que lui-même a pris plaisir à le cacher. En vain vous voudrez le convaincre de son erreur: ce sera inutilement que vous chercherez à lui faire sentir qu'il a négligé les moyens les plus propres à se procurer de  
l'oc-

l'occupation : toujours il cherchera à pallier ses foiblesses , & même à les faire envisager comme des vertus. Il attribuera à sa modestie , & à son éloignement pour l'impudence & pour l'ostentation , une indolence qui est entièrement due à son tempéramment trop mou , & à l'amour excessif qu'il a pour l'aise & pour la tranquillité.

Celui qui est d'un tempéramment opposé , ne se repose pas uniquement de ses succès sur son mérite. Non content de le faire paroître dans tout son éclat , il s'efforce encore à le grossir dans l'idée des autres Hommes , & à leur faire croire qu'il est plus habile qu'il ne l'est effectivement. Sachant que l'on regarde comme un insensé celui qui se préconise lui-même , & qui fait son propre panégyrique , il met tout en œuvre pour se procurer des Connoissances & des Amis qui veuillent bien le louer dans les termes les plus magnifiques. Il sacrifie à son ambition toutes les autres passions ; les contretiens les plus inopinés ne le déconcertent point ; il est fait aux refus ; les grossièretés qu'il essuie de ceux à qui il demande quelque chose , ne l'ébranlent jamais. L'intérêt lui fait prendre toutes sortes de formes. C'est un vrai Prothée , il sait se priver du nécessaire & du repos. S'il le faut , il feindra d'être tempérant , chaste , compâtissant , & pieux , sans qu'il ait même un grain de Vertu ou de Religion.

gion. Ses efforts pour avancer sa fortune, *per fas & nefas*, par les voies justes & injustes, ne se ralentissent jamais ; ses desirs n'ont point de bornes. Seulement, lorsqu'il est obligé d'agir ouvertement, il ne craint que la censure du Public.

Il y a du plaisir à voir comment, dans les deux Personnes dont je parle, le tempéramment pliera, & dirigera leurs diverses passions. Bien loin, par exemple, que la Vanité produise les mêmes effets sur l'un & sur l'autre, elle en produira de tout opposés.

L'Homme actif & intrigant aime la parure, l'ajustement, les amusemens, les équipages, les bâtimens, & toutes les choses dont jouissent les Personnes qui sont au dessus de lui.

La Vanité rend au contraire l'Indolent hargneux, & , si je l'ose dire, presque bourru. Pour peu qu'il ait l'esprit porté à la satire, la douceur qu'il pourroit avoir d'ailleurs, ne l'empêchera point de tomber dans ce vice. Quel est l'effet naturel de l'Amour-propre dans chaque Individu ? personne ne l'ignore. Cette passion s'occupe à flatter l'inclination favorite, & à pallier de son mieux les actions & l'état de celui qui en est affecté. L'Indolent donc, ne trouvant rien d'agréable au dehors, tourne toute son attention sur lui-même ; & examinant avec beaucoup d'indulgence ce qu'il possède, il admire son savoir, naturel ou acquis. Le senti-  
ment

ment de son habileté, lui fait goûter les plaisirs les plus sensibles. Delà il en vient aisément à mépriser tous ceux qui n'ont pas les mêmes bonnes qualités dont il se croit orné. Il fait surtout paroître du mépris pour les Gens puissans & opulens ; car il ne leur porte jamais ni beaucoup de haine , ni beaucoup d'envie , parce que son tempéramment en seroit dérangé. Regardant comme impossible tout ce qui est difficile, il n'espère point de pouvoir améliorer sa condition. Comme, suivant la supposition, il n'a aucun bien de patrimoine, & que par son travail il n'a gagné que ce qu'il lui faut précisément pour s'entretenir dans un état de médiocrité, son bon-sens, si du-moins il veut jouir de l'apparence du bonheur, doit l'obliger premièrement à être frugal, & en second lieu à témoigner du mépris pour les richesses : car s'il négligeoit ces deux choses, il se verroit réduit à la triste nécessité de faire banqueroute, & à montrer ainsi, comme dit le Proverbe, le défaut de la cuirasse.

HOR. Je suis charmé de vos remarques, & de la profonde connoissance que vous avez du Genre Humain. Mais dites-moi, je vous prie, si la Frugalité dont vous parlez à-présent, n'est pas une Vertu ?

CLEO. Je ne le crois pas.

HOR. Quand on n'a que peu de revenu, la Frugalité est fondée sur la Raison ;  
& en

& en ce cas elle paroît une espèce de renoncement à soi-même, sans laquelle un Homme indolent, qui par tempéramment méprise l'argent, ne sauroit être frugal. Aussi toutes les Personnes de ce caractère, qui, regardant les richesses avec indifférence, sont réduites à la mendicité, comme cela arrive souvent, tombent ordinairement dans ce fâcheux état; parce qu'ils manquent du renoncement à soi-même, & qu'ils sont conduits par le mépris naturel qu'ils ont pour l'argent.

CLEO. Je vous ai dit ci-devant, que si un Homme indolent prenoit la route que son tempéramment lui montre, il resteroit pauvre, & que rien ne pourroit le tirer de cet état misérable qu'une petite dose de Vanité. La crainte de tomber dans le mépris pourroit à-la-vérité faire une assez forte impression sur l'esprit d'une telle Personne, pour l'exciter à travailler autant qu'il faudroit, afin d'éviter l'opprobre; mais cette passion le poussera difficilement à faire quelque chose de plus. C'est pour cela qu'il prendra le parti d'être frugal, convaincu que cette frugalité contribuera, & lui aidera à jouir de son *Summum Bonum*, du repos, objet chéri de son tempéramment, porté à la mollesse & à la nonchalance.

L'Homme naturellement actif, qui n'auroit pas plus de vanité que le premier, se résoudroit plutôt à tout, que de se soumettre à la même frugalité. Pour qu'il

qu'il s'y déterminât, il faudroit qu'il y fût forcé par son avarice. La Frugalité n'est point une vertu, tant qu'elle a pour principe une passion. D'ailleurs il arrive très-rarement, que le mépris qu'on témoigne pour les richesses, soit sincère. J'ai connu des Personnes riches, qui, à cause de leur Famille, ou par d'autres vues raisonnables, étoient plus ménagers & plus ténaces qu'ils ne l'auroient été, s'ils avoient eu de plus grands biens. Mais je n'ai jamais vu d'Homme frugal, qui ne fût avare, ou dans la nécessité. Enfin il y a un nombre infini de Gens dépensiers, prodigues, & extravagans au suprême degré, qui ne semblent faire aucun cas de l'argent, tandis qu'ils en ont assez pour le jeter par les fenêtres, mais qui sont absolument incapables de supporter la pauvreté. Lorsqu'ils sont ruinés, on découvre dans tout leur extérieur les inquiétudes, le chagrin, & la mortification que leur cause l'état misérable où ils sont réduits. Convenons donc que le mépris des richesses, dont plusieurs se sont piqués dans tous les siècles, est plus rare qu'on ne se l'imagine communément. Il est très-extraordinaire de voir un Homme riche qui, avec une santé ferme, jouit de toute la force du corps & de l'esprit; un Homme, en un mot, qui n'a aucune raison de se plaindre du Monde ou de la Fortune, mépriser réellement ces deux objets de l'adoration des Mortels, & se

réfoudre à une indigence volontaire par un louable dessein. Je n'en connois qu'un dans toute l'Antiquité, à qui l'on puisse donner cette louange avec vérité.

HOR. Quel est ce Personnage, je vous prie ?

CLEO. *Anaxagoras de Clazomène* dans l'Ionie. C'étoit une Personne très-riche, de noble extraction, & admiré pour sa grande capacité. Il partagea ses biens entre ses Parens, & refusa de se mêler du gouvernement des Affaires Publiques, quoiqu'on le lui offrit. L'unique raison qu'il eut de tenir une conduite si défintéressée, fut d'avoir plus de tems à employer dans la contemplation des Ouvrages de la Nature, & à l'étude de la Philosophie †.

HOR. Il me semble qu'il est plus difficile d'être vertueux, lorsqu'on manque de bien, que lorsqu'on est riche. Il y a de

† Cet illustre Disciple d'*Anaximènes* est né environ la LXX. Olympiade. *Diogène Laërce* nous apprend des choses admirables de ce Philosophe. Comme il ne vouloit point entrer dans l'administration du Gouvernement, on lui demanda s'il ne se soucioit donc point de son país. Oui, dit-il, en levant les mains au Ciel, *j'ai un soin extrême de ma patrie.* Une autrefois on lui demanda, *Pourquoi êtes-vous né ?* & il répondit, *Pour contempler le Soleil, la Lune & le Ciel.* Entre les grandes découvertes qu'il fit, il fut le premier qui supposa qu'une Intelligence produisit le mouvement de la Matière, & débrouilla le Chaos. A cause de cette hypothèse, ce grand Philosophe fut surnommé *Nés*, c'est-à-dire l'Esprit ou l'Entendement.

de l'extravagance à vouloir être pauvre, quand on peut faire autrement. Si jamais je vois un Homme préférer l'état de pauvreté à celui d'opulence, quand il peut légitimement avoir du bien, je dirai hardiment qu'il est insensé.

CLEO. Mais vous ne l'envifageriez pas de cette manière, si vous voyiez *qu'il vendit son bien pour le donner aux Pauvres.* Vous savez où cette obligation nous est imposée.

HOR. On n'exige rien de semblable de nous.

CLEO. Peut-être que je me trompe. Mais que dites-vous du renoncement au Monde, & de la promesse solennelle que vous en avez faite?

HOR. Cette promesse, prise à la lettre, renferme une chose impossible, puisque le renoncement dans ce sens n'est praticable qu'après la mort. Cela étant, je suis persuadé que renoncer au Monde ne signifie autre chose, que ne point se conformer à la partie vicieuse & corrompue du Monde.

CLEO. Je ne me suis point attendu que vous donneriez à ce Devoir un sens plus sublime, quoiqu'il soit certain que les richesses & le crédit sont de grands pièges, & de puissans obstacles pour toutes les Vertus Chrétiennes. Mais le général des Hommes qui ont quelque chose à perdre, sont de votre sentiment. A l'exception des Saints & des Insensés, tous ceux qui

font profession de mépriser les richesses & de les diffamer, sont pour l'ordinaire des gens pauvres & indolens. Mais qui pourroit les blâmer? Ils cherchent à se justifier, & l'on ne sauroit condamner que ce soit, d'empêcher qu'on ne se moque de lui. Car il faut avouer que de toutes les duretés auxquelles la pauvreté expose, la plus insupportable est les railleries, & le mépris qu'elle attire sur ceux qui y sont tombés.

*Nil habet infelix paupertas durius in se,  
Quàm quod ridiculos homines facit \*.*

La satisfaction que goûtent ceux qui excellent en des choses qu'on estime, ou qui les possèdent seulement dans un moindre degré, est toujours mêlée d'une doze de mépris pour ceux qui en sont privés. Il n'y a qu'un mélange de compassion & de savoir-vivre, qui empêche que ces Hommes privilégiés ne manifestent ces dispositions. Si quelqu'un n'en veut pas convenir, il n'a qu'à les examiner avec attention. Il verra qu'on peut appliquer au bonheur ce que *Senèque* dit de son contraire, Personne n'est misérable que par comparaison, *Nemo est miser nisi comparatus*. On ne peut donc douter que tous les Gens de sens & bien élevés

\* JUVENAL, Sat. III.

ne tâchent d'éviter le ridicule, & de se garantir du mépris dont je parle.

Considérez à-présent la conduite que tiennent les deux Personnes que j'ai supposées avoir des tempérammens si opposés. Faites attention aux différentes routes qu'ils prennent pour éloigner d'eux le mépris, chacun suivant ses inclinations. L'Homme actif, comme vous voïez, remue ciel & terre pour obtenir ce qu'il faut avoir, *quod oportet habere*. Mais l'Homme indolent ne sauroit se résoudre à prendre tant de peines, & à se donner de si grands mouvemens. Son idole le tient pieds & poings liés. Que fera-t-il donc? La nonchalance, la plus facile de toutes les ressource, & l'unique qui lui reste, l'engagera à blâmer le Monde, & à chercher des raisons pour rabaisser les objets qui servent à fonder l'estime que les autres ont d'eux-mêmes.

HOR. Je vois à-présent très-clairement, comment la vanité & le bon-sens doivent obliger l'Indolent pauvre à être frugal, à affecter d'être content, & à se plaire dans l'état de médiocrité où il est placé; puis-que s'il refusoit de suivre les règles de la frugalité, il se verroit bientôt réduit à l'indigence & à la misère. Voudroit-il montrer quelque attachement pour les richesses, ou pour le faste & la belle dépense? Mais il ne lui resteroit aucun moïen pour couvrir ou pallier sa pauvreté, qu'il craint de laisser paroître. D'a-

berd on lui demandera pourquoi il ne fait pas plus belle figure, bientôt on lui fera sentir qu'il néglige les occasions de briller.

CLEO. Concluons de cet exemple, que les Hommes ne portent pas écrites sur le front, les véritables raisons qui les font déclamer contre certaines choses.

HOR. Mais après tout, ce tempérament mou & tranquille, cette indolence dont vous parlez, n'est-ce pas ce que nous appellons *pareffe* en bon François?

CLEO. Nullement: cette molle indolence ne renferme ni fainéantise, ni aversion pour la peine. L'Indolent peut être diligent, sans que pour cela il soit industrieux. S'il se présente des occupations, même qui soient au dessous de lui, il les entreprendra. Il travaillera avec patience & avec assiduité dans un Grenier, ou dans tout autre endroit éloigné des yeux du Public. Mais il est incapable de solliciter & de tourmenter les autres pour lui donner de l'ouvrage. Il ne sauroit se résoudre à se faire paier d'un Fripon & d'un Fourbe, qui est d'un accès difficile & mauvais paieur.

Supposons que cet Indolent soit Homme de Lettres, il aura beaucoup de peine à gagner sa vie. Rarement il pourra se défaire avantageusement de ses Ouvrages. Il aimeroit mieux les donner, à bas prix, à un Libraire peu connu qui veut s'en charger, que de s'exposer aux  
imper-

impertinentes manières des Libraires huppés, qui prétendroient marchander ses Ecrits.

Le hazard pourra bien lui procurer une Personne de qualité qui le prendra en affection, mais il ne se fera jamais de Patron par son adresse. Et quand il en auroit un, sa condition n'en sera pas beaucoup améliorée; puisqu'il ne tireroit de ce Protecteur, que ce que sa libéralité & sa générosité naturelle voudroit bien lui donner, sans se le faire demander. Incapable de solliciter & d'importuner un Grand pour en obtenir des faveurs, il ne témoigne d'autre reconnoissance pour les bienfaits qu'on lui accorde, que celle qui lui est dictée par les mouvemens que son cœur approuve.

L'Homme intrigant & actif étudie au contraire tous les moïens qui peuvent lui concilier l'affection des autres. On remarque chez lui de l'empressement à se faire des Patrons. Il ne néglige aucun des moïens que sa pénétration peut lui fournir pour s'en procurer. Pendant qu'ils lui sont utiles, il affecte d'avoir pour eux des mouvemens d'une gratitude, qui, à en juger par les apparences, ne doit finir qu'avec la vie. Mais son unique but dans cette reconnoissance intéressée, c'est d'obtenir de nouvelles graces. Sa complaisance peut être très-grande, très-marquée, & sa flatterie ingénieuse, sans que son cœur en soit touché: il n'a ni le tems,

ni le pouvoir d'aimer ses Bienfaiteurs. Un ancien Protecteur sera sacrifié au dernier qu'il se fera, s'il croit tirer meilleur parti de ce nouvel Ami. Il ne fait aucun cas de la fortune, de la grandeur, ou du crédit d'un Patron, qu'autant qu'il peut faire servir ces qualités à s'élever lui-même, ou à se maintenir dans le rang où il s'est placé.

De tout ce que je viens de dire, il est aisé à celui qui connoit tant soit peu les affaires du Monde, de comprendre, *premièrement*, que l'Homme actif & entreprenant doit, en suivant son caractère, rencontrer dans la vie infiniment plus d'empêchemens & d'obstacles que l'Indolent. Sans-doute qu'il sera exposé à une multitude de tentations, qui pourront le détourner du droit chemin de la Vertu; tandis que l'Indolent trouvera à-peine, dans la conduite simple & unie qu'il aime, une occasion tant soit peu épineuse. Malgré toute son adresse & sa prudence consommée, le premier sera obligé de commettre quelquefois des actions propres à le faire passer avec justice auprès de certaines Personnes pour un Fripon; en sorte qu'il n'y a qu'un heureux hazard, aidé de toute son hypocrisie, qui puisse lui conserver quelque réputation jusqu'à la fin d'une longue carrière.

Il remarquera, *en second lieu*, que l'Indolent peut s'abandonner à son panchant, & être aussi sensuel que les circonstances

où

où il se trouve le lui permettront, sans presque scandaliser personne. A-peine les Voisins s'appercevront-ils de l'amour criminel qu'il a pour l'aïse & le repos. Le cas infini qu'il fait de la tranquillité d'esprit, lui donne tant d'éloignement pour tout ce qui pourroit le troubler, qu'il ne sauroit être dominé par aucune des passions tumultueuses. S'il a quelque passion, elle ne peut l'émouvoir dans un degré considérable. De tout cela il est évident qu'un Homme de ce tempérament peut très-bien, sans beaucoup d'art ni de peines, acquérir, malgré sa corruption intérieure, plusieurs aimables qualités qui auront toutes les apparences des *Vertus Sociales*, pendant qu'il ne lui arrivera rien d'extraordinaire. Quant au mépris du Monde, l'Indolent refusera peut-être de faire sa cour, & de ramper devant un fier Favori, qui le recevra avec hauteur; mais il courra avec joie chez un riche Seigneur, où il est assuré d'être reçu avec politesse & avec amitié. Il prendra part sans répugnance à tous les plaisirs délicats de la vie qu'on lui offrira, sans en excepter même les plus dispendieux. Voulez-vous le mettre à une plus forte épreuve? comblez-le d'honneurs & de richesses. Le changement de fortune pourra fort bien le porter au Vice, qui étoit ci-devant endormi dans son cœur, en le rendant ou avare, ou prodigue. Mais quand même

me cela n'arriveroit point , il ne laisseroit pas de se conformer d'abord au Monde poli. Peut-être sera-t-il bon Maître, Père indulgent, Voisin serviable, Homme libéral envers les Personnes de mérite qu'il trouvera de son goût, Défenseur de la Vertu, & vrai Patriote; mais du reste il jouira de tous les plaisirs qu'il pourra se procurer. Il ne reprimera aucune passion qu'il peut assouvir, sans perdre beaucoup de sa tranquillité. Au milieu de l'abondance & du luxe il se fera souvent un plaisir de badiner sur la frugalité, sur le mépris des richesses & de la grandeur, qu'il affectoit dans sa pauvreté. On le verra avouer ingénument la futilité des raisons qu'il emploïoit pour mettre la médiocrité en estime, & rabaisser l'élevation.

HOR. Je suis très-persuadé que l'opinion de ceux qui disent que la Vertu exige le renoncement à soi-même est mieux fondée, & qu'elle donne beaucoup moins lieu à l'hypocrisie que le Système opposé.

CLEO. Quiconque suit ses inclinations naturelles, ne portera jamais à un si haut degré la bonté, la bienfaisance, ou l'humanité; parce qu'il ne condamne chez soi d'autres vices, que ceux qui sont contraires à son tempéramment & à sa nature. Au lieu que ceux qui agissent par un principe de Vertu, prennent toujours la Raison pour guide, & combattent, sans exception, toutes les passions qui les em-

empêchent de remplir leurs devoirs. Ain-  
si un Homme indolent ne niéra jamais ce  
qu'il doit légitimement : mais si la somme est  
considérable, il ne se donnera pas la pei-  
ne qu'il peut & qu'il doit prendre, entant  
que pauvre, pour acquiter cette dette,  
ou du-moins pour satisfaire son Créan-  
cier. Afin de l'obliger à cela, il faudra  
solliciter souvent son paiement, ou mê-  
me menacer de poursuivre en Justice ce  
Débiteur nonchalant. Ce ne sera pas  
un Chicaneur, qui puisse se plaîre à faire  
de la peine à ses Connoissances; mais il  
ne servira jamais ni ses Amis, ni sa Pa-  
trie aux dépens de son repos. On ne le  
verra point opprimer le Pauvre, ni com-  
mettre des actions infames, pour travail-  
ler à s'enrichir; mais aussi il ne se donna-  
ra jamais les mouvemens, & ne prendra  
point les peines qu'une autre Personne,  
placée dans les mêmes circonstances,  
auroit prises pour soutenir une Fa-  
mille nombreuse, établir ses Enfans, a-  
vancer ses Parens, & ceux avec qui il a  
quelque liaison. Son foible naturel le  
rendra incapable de faire mille choses  
pour le bien de la Société, qu'il auroit  
pu faire, & qu'il auroit fait, si, avec le  
même génie & les mêmes occasions, il  
eût été doué d'un autre tempéramment.

HOR. Vos observations sont fort cu-  
rieuses; & autant que j'en puis juger par  
ce que j'en ai vu moi-même, elles sont  
très-justes & très-naturelles.

CLEO.

CLEO. Chacun fait qu'il n'y a point de Vertu, qu'on contrefasse aussi souvent que la Charité. Cependant le général des Hommes a si peu d'égard pour la Vérité, que quelque grossière & visible que soit la fourberie de ceux qui affectent cette qualité, on ne manque jamais de regarder de mauvais œil, même de haïr les Personnes sensées qui ôsent découvrir la manière dont ces prétendus Charitables nous trompent, ou qui seulement les soupçonnent d'hypocrisie.

Il peut arriver que la Fortune aveugle favorise tellement un petit Boutiquier, qu'il amasse de grands biens, en faisant un négoce préjudiciable à sa Patrie, & en opprimant le Pauvre dans toutes les occasions. Ce Marchand, à force d'accumuler & de lésiner, peut un jour se voir maître de grandes richesses, & d'un revenu extraordinaire pour une personne de son métier. Supposons à-présent que cet Homme, parvenu à la vieillesse, emploie la plus grande partie de ses biens immenses à bâtir, ou à renter un Hôpital. Instruit, comme je le serois, du caractère & des mœurs de ce personnage, je n'aurois pas trop bonne opinion de sa charité, quand même je le verrois se dessaisir de son argent durant sa vie. Sa vertu me seroit encore plus suspecte, si dans son testament il laissoit sans récompense plusieurs Personnes qui lui auroient rendu des services essentiels, &

& qu'il ne léguât rien à d'autres, dont il sauroit en conscience de mourir le débiteur. Persuadé de la vérité de tout ce que je viens de rapporter, quel nom, je vous prie, donneriez-vous à cette donation, quelque considérable qu'elle fût ?

HOR. Lorsque quelqu'un fait une action qui est susceptible de divers sens, je crois qu'il est de notre devoir de l'interpréter de la manière la plus favorable.

CLEO. J'admets de tout mon cœur cette maxime. Mais quel rapport a-t-elle avec la question présente ? N'est-il pas évident que , même en mettant son esprit à la torture, on ne sauroit en conscience donner un tour favorable à cette action ? Je ne parlerai point de la chose elle-même. Examinons seulement le principe d'où elle découle , le motif intérieur qui a déterminé ce Marchand à agir ainsi ; car c'est-là ce qui constitue proprement l'action dans un *Agent libre*. Donnez-lui alors tel nom qu'il vous plaira, portez-en le jugement le plus charitable qu'il vous sera possible ; que pourrez-vous en dire ?

HOR. Je ne prétens pas déterminer les différens motifs qui peuvent l'avoir fait agir. Mais je soutiens qu'il a trouvé un admirable moyen pour être extrêmement utile à sa Patrie, & à toute la Postérité. Cette noble Fondation servira pour toujours à soulager, & à consoler une mul-  
ti-

titude de Misérables. La libéralité qu'il a faite, n'est pas seulement considérable, elle est encore bien imaginée, & même très-nécessaire. Dans les Siècles à venir des milliers de Pauvres béniront sa mémoire pour le secours qu'ils en recevront, dans le tems qu'ils se verront malheureusement abandonnés de tout le monde.

CLEO. Tout ce que vous dites-là, est très-vrai; vous pourriez même en dire davantage, sans que je m'avisasse de vous rien contester, pourvu cependant que vos louanges se terminent à la Fondation elle-même, & aux avantages considérables que le Public peut en retirer. Mais quiconque assureroit que l'action de ce Marchand part d'un bon principe, qu'elle vient de l'amour qu'il a pour le Bien Public, d'un sentiment de générosité, d'humanité, & de bienveillance pour son espèce, de quelque qualité ou de quelque vertu en un mot dont le Donateur est manifestement privé, avanceroit, à mon avis, la plus grande des absurdités dont une Créature intelligente puisse être capable. Je soutiens même que pour dire une pareille chose, il faut renoncer de propos délibéré au bon-sens, ou joindre à une ignorance extrême une folie peu commune.

HOR. Je suis persuadé qu'on envisage comme vertueuses plusieurs actions, qui dans le fond ne le sont point; & que les mêmes passions influent différemment sur

les

les Hommes, suivant leur tempéramment & leur tour d'esprit. Les Passions, j'en conviens, sont nées avec nous, & appartiennent à notre nature. J'avouérai même qu'elles sont renfermées dans notre cœur, ou du-moins qu'il y en a les principes, avant même que nous les appercevions. Mais puisqu'elles sont toutes également dans chaque Individu, d'où vient que la Vanité est plus forte dans les uns que dans les autres ? Car de ce que vous venez de dire, il suit clairement que les Passions affectent une Personne plus que l'autre, & qu'il se trouve des gens qui ont actuellement plus de vanité que d'autres. Vous ne résoudriez pas la difficulté, en attribuant cette différence à l'éducation artificielle, qui apprend à cacher cette passion avec dextérité ; puisque vous avez supposé la même différence parmi ceux qui, mal élevés, montrent leur vanité publiquement.

CLEO. On peut dire avec raison que tous les Hommes possèdent actuellement, ou virtuellement en eux-mêmes, ce qui appartient à notre Nature. Ainsi les qualités qui ne sont pas nées avec nous, ne sauroient, ni en elles-mêmes, ni en leur cause, être appelées naturelles. Mais comme les Hommes diffèrent entr'eux, & par rapport au visage, & par rapport à la taille, il en est de même à l'égard des autres choses qui ne tombent pas sous les sens. Ces différences viennent également de la diverse structure & con-

configuration intérieure des parties, soit fluides, soit solides. Il y a des Vices de tempéramment. Les uns sont particuliers aux Mélancoliques, & aux Phlegmatiques. D'autres se trouvent dans les Sanguins, & dans les Bilieux. Quelques Personnes sont naturellement plus hardies, tandis que d'autres sont plus timides qu'on ne l'est ordinairement. Je crois qu'à parler en général, il en est de l'Homme, comme de ce que mon Ami a observé sur les autres Créatures. Il a remarqué que ce sont les meilleures en leur espèce, c'est-à-dire celles qui étant intérieurement les mieux formées ont les qualités naturelles les plus excellentes, qui ont aussi le plus de penchant à la Vanité. Cependant je suis convaincu que la différence qu'il y a entre les Hommes dans les degrés de leur vanité, dépend plus des circonstances où ils se rencontrent, & de l'éducation qu'ils ont reçue, que de la diversité qu'il peut y avoir dans leur configuration *originelle*. Les Hommes donnent de nouvelles forces à leurs passions, lorsque, bien loin de les reprimer, ils leur obéissent : au lieu que les Personnes qui tiennent en bride leurs appétits, & qui ont été obligées de se borner aux choses nécessaires de la vie, sont pour l'ordinaire les moins susceptibles de vanité. D'où il suit clairement, que ceux auxquels on n'a pas souffert cette passion, ou qui n'ont pas eu occa-  
sion

sion de s'y livrer ; en ont une moindre dose. Mais quelle que soit la vanité dont le cœur de l'Homme puisse être rempli , plus il a de pénétration, de bon-sens & d'expérience , plus il s'apercevra aisément de l'aversion que tout le monde a pour ceux qui laissent paroître leur vanité. Aussi les Personnes qui ont de belles manières , excellent-elles à cacher cette passion. Les Gens d'une médiocre naissance , qui n'ont que peu d'éducation , & qui aiant été tenus dans une grande sujettion , n'ont pas eu beaucoup d'occasions de manifester leur vanité , ajoutent à cette passion naturelle une sorte de vengeance , qui la rend souvent très-dangereuse lorsqu'ils parviennent , surtout s'ils acquièrent de l'autorité dans des lieux où éloignés de Supérieurs & d'Egaux , ils n'ont personne qui les oblige à celer cette odieuse passion.

HOR. Croiez-vous que la Nature ait donné plus de vanité aux Femmes qu'aux Hommes ?

CLEO. Je n'en crois rien ; mais elles en ont beaucoup plus reçu par l'éducation qu'on leur a donnée.

HOR. Je n'en vois pas la raison : car parmi les Personnes de distinction , on fait tout autant briller les Fils , surtout l'aîné , que les Filles ; & dès le berceau on leur donne d'aussi belles choses aux uns qu'aux autres. D'où il suit que les Garçons & les Filles doivent être également vains.

Tome III.

L

CLEO.

CLEO. Mais dans les Maisons où l'on donne une égale éducation aux Gargons & aux Filles, celles-ci reçoivent toujours infiniment plus d'encens que ceux-là. D'ailleurs on commence à flatter les Dames de beaucoup meilleure heure que nous.

HOR. Mais pourquoi encourageroit-on plus la vanité dans les Femmes que dans les Hommes ?

CLEO. Par la même raison qu'on l'encourage davantage dans les Soldats que dans les autres Personnes. C'est pour augmenter la crainte qu'elles ont de la Honte : crainte qui les rend attentives à conserver chèrement leur honneur.

HOR. Mais est-il nécessaire, pour retenir les deux Sexes dans leurs devoirs respectifs, que les Dames aient plus de vanité que les Cavaliers ?

CLEO. Oui, parce que le Beau Sexe court plus de risque de s'écarter de son devoir. Une Fille porte dans son sein une passion, qui peut l'affecter dès l'âge de douze ou de treize ans, peut-être même plutôt. De plus, elle doit résister à toutes les tentations que les Hommes lui susciteront pour ravir son honneur, elle a toute l'artillerie de notre Sexe à craindre. Un Séducteur, dont l'adresse extraordinaire est accompagnée de charmes irrésistibles, peut lui faire la cour, pour obtenir d'elle une chose, que la Nature la presse & la sollicite d'accorder. Ce rusé Personnage fait encore augmen-  
ter

ter la force de toutes ces redoutables attaques , en y joignant des promesses très-fortes , & des présens considérables. Tout ceci peut se passer dans l'obscurité , & dans un tête-à-tête , où il n'y a personne qui puisse l'empêcher de succomber à ces tentations. Les Hommes au contraire n'ont presque pas occasion de faire usage de leur courage , avant qu'ils aient seize à dix-sept ans. Les cas mêmes où ils peuvent donner des preuves de leur valeur à cet âge , sont très-rares. Avant que d'être mis à cette épreuve , ils ont déjà fréquenté les Gens d'honneur , qui les ont merveilleusement confirmé dans leur vanité. Leur survient-il une querelle , il sont obligés de consulter leurs Amis. Ce sont tout autant de témoins de leur conduite , qui les retiennent dans leurs devoirs , & qui les contraignent en quelque manière à suivre ponctuellement les loix de l'Honneur. Toutes ces différentes choses contribuent à augmenter la crainte qu'ils doivent avoir pour la Honte ; & si une fois ils en sont venus au point de rendre cette crainte supérieure à celle de la Mort , ils ont atteint le degré de perfection auquel ils aspireroient. Dès-lors ils ne sauroient goûter aucun plaisir , s'ils venoient à violer les règles de l'Honneur ; & aucun rusé Séducteur ne pourroit leur offrir d'équivalent qui les engageât à être des lâches. Cette Vanité , qui est la cause de l'Honneur dans les Hommes , regar-

de uniquement leur courage ; enforte que s'ils peuvent venir à bout de passer pour braves, & pour des gens qui suivent les loix de l'Honneur reçues par les Personnes courageuses, ils peuvent alors satisfaire tous leurs appétits, & se glorifier même de leur incontinence, sans crainte de reproches.

Il en est de même de la Vanité qui produit l'Honneur dans les Femmes. Cette passion n'a d'autre objet que leur chasteté. Il suffit qu'elles conservent ce précieux joiau en entier, pour se mettre à couvert de la Honte. On excuse dans le Beau Sexe la mollesse & la délicatesse ; & quelque ridicule que soit la crainte que les Femmes ont pour le danger, elles peuvent l'avouer, & même en faire gloire. Mais si ces mêmes Femmes, qui sont d'une constitution si délicate, & qu'on élève ordinairement avec tant de mollesse, ont le malheur de succomber en secret, à quels dangers ne s'exposent-elles pas ; quelles douleurs ne souffrent-elles pas ; quels crimes même ne commettent-elles pas, pour cacher aux yeux du Public cette foiblesse, pour laquelle on leur a appris à avoir tant de honte ?

HOR. Effectivement nous entendons rarement dire que les Femmes qui ont perdu toute honte, telles que sont les Prostituées, fassent mourir leurs enfans. Ce n'est pas la Religion qui les retient, puisqu'elles sont les Créatures les plus scélé-

ratés qu'il y ait au Monde. Ce fait a été remarqué dans la FABLE DES ABEILLES \*, & le méritoit bien assurément.

CLEO. Cet exemple prouve évidemment que la même passion peut produire dans la même Personne, quelquefois beaucoup de bien, & d'autres fois beaucoup de mal, suivant que l'amour-propre & les circonstances où elle se rencontre l'exigeront. Par-là on voit aussi que la crainte de la Honte peut faire que des Hommes paroissent quelquefois très-vertueux, tandis qu'elle les oblige en d'autres cas à commettre les crimes les plus énormes.

Quiconque voudra bien examiner le caractère des Personnes entièrement dévouées au service de l'Honneur, & considérer les obligations qu'il impose à l'un & à l'autre Sexe, n'aura pas de peine à s'appercevoir que cette Idole n'est fondée sur aucun principe d'une Vertu réelle, ou d'une véritable Religion. *Premièrement*, les Adorateurs de l'Honneur sont des Personnes adonnées à la Volupté, esclaves de la Mode & de la Coutume. Ils aiment la Pompe & le Luxe, ils jouissent du Monde autant qu'il leur est possible. *En second lieu*, le Monde même, je prends ce terme dans le sens qu'on y attache communément, est si changeant, & il y a une si prodigieuse différence dans la signification qu'on lui donne, suivant qu'on

l'applique ou à un Homme, ou à une Femme, qu'il pourra arriver que ni l'un ni l'autre n'agisse contre son honneur, quand même tous les deux commettraient des fautes, & qu'ils se vanteroient publiquement d'actions, dont tout autre auroit une extrême honte.

HOR. Je suis fâché de ne pouvoir vous accuser d'injustice dans l'observation que vous venez de faire. Mais il est fort étrange que les moïens les plus propres qu'on a employés pour engager les Hommes à cacher soigneusement leur vanité, servent en même tems à encourager cette passion, & que dans la Belle Education on travaille à l'augmenter par l'Art.

CLEO. Rien n'est cependant plus vrai. Si les Hommes n'avoient pas appris à se servir de la passion contr'elle-même, & qu'on ne fût pas convenu d'en changer les symptômes propres & naturels, pour leur en substituer d'artificiels & d'étrangers, il n'y auroit aucune force humaine qui pût les obliger à se soumettre à cette gêne, que les Personnes d'honneur de de l'un & de l'autre Sexe doivent souffrir pour satisfaire leur vanité, sans qu'il en paroisse rien aux yeux pénétrants des autres.

HOR. Lorsque vous parlez de *se servir de la passion contr'elle-même*, je sai que vous entendez la vanité secrète que l'on met à en cacher les signes extérieurs. Mais je

ne



meublemens , les Bâtimens , les Titres d'honneur , & toutes les autres choses qu'ils peuvent acquérir pour se faire estimer des autres , sans laisser paroître aucun des symptômes défendus. En assouvissant leur vanité de cette manière, il leur est permis d'avoir des vapeurs, & d'être fantasques. Quand même les autres seroient persuadés qu'ils se portent très-bien, ils ne laisseroient pas pour cela de les regarder comme des gens de bon sens.

HOR. Mais que gagne-t-on au change, si la Vanité se fait également appercevoir, & que ces derniers symptômes soient aussi sensibles que les premiers?

CLEO. L'avantage qu'on en retire, est très-grand. Lorsque quelqu'un témoigne d'une manière trop marquée sa vanité par des regards & par des gestes, tous les Hommes, sauvages ou civilisés, s'en aperçoivent. Si l'on découvre cette passion par ses expressions, elle est également remarquée par tous ceux qui entendent la langue dont on se sert pour s'exprimer. Ces marques & ces signes sont connus, & regardés par tout du même œil. Personne ne les déploie, qu'afin qu'on les voie & qu'on les entende. Ajoutez à cela que presque toujours ceux qui manifestent ces symptômes, veulent par-là offenser les autres. Il ne faut donc pas être étonné, si chacun en est choqué.

Il n'en est pas de même des autres indices. On peut nier qu'ils partent d'un principe de Vanité. On peut alléguer bien des raisons pour montrer qu'ils viennent d'une autre cause. Je sai qu'elles sont illusoires ; mais la Politesse nous apprend à ne les jamais réfuter, & à faire semblant de les croire réelles & fondées. Dans les prétextes mêmes dont ces Personnes veulent bien se servir en faveur de leurs manières, ils témoignent une certaine condescendance qui nous satisfait, & qui nous fait plaisir. Mais ceux qui sont absolument destitués des occasions & des moïens de déployer leur vanité par ces symptômes reçus, ne doivent en laisser paroître le moindre signe, pas même par mégarde ; parce qu'elle est infiniment dangereuse chez eux. En effet, parmi ces Personnes elle dégénère aisément en envie & en malice. A la moindre occasion la vanité sort des bornes requises, & se fait trop remarquer. Souvent elle produit la cruauté ; & jamais la Populace & les Gens de néant ne commettent de crimes, où il n'entre beaucoup de cette passion. Enfin, plus les Personnes ont occasion de manifester & de satisfaire leur vanité par les moïens autorisés, ou suivant l'usage reçu, plus aussi il leur est aisé de se mettre à couvert des reproches qu'on pourroit leur faire sur cette passion, & de paroître même

aux yeux des autres tout-à-fait exempts de cette foiblesse.

HOR. Je vois fort bien que la Vertu, pour être sincère, doit engager l'Homme à dompter la Nature corrompue, & que même la Religion Chrétienne exige un renoncement à soi-même plus parfait que tout ce que vous pouvez dire. Pour se rendre agréable à l'Etre Suprême qui fait tout, il est évident que rien n'est plus nécessaire que la sincérité & la pureté du cœur. Mais faisons abstraction des choses sacrées, & de l'état à venir. Dans ce cas-là ne croiez-vous pas que cette complaisance que nous avons pour nos semblables, & ce tour favorable que nous donnons à leurs actions, soient très-utiles au Genre Humain? N'êtes-vous pas persuadé que les Belles Manières & la Politesse contribuent plus que toute autre chose à rendre les Hommes heureux, & à leur faire passer la vie agréablement?

CLEO. Si l'on fait abstraction de tout ce qui devoit faire notre principale occupation, & de tout ce qui devoit le plus nous intéresser; si l'on n'estime point cette félicité, & cette paix de l'ame qui procède uniquement d'une bonne conscience; il est certain que dans une grande Nation, & parmi un Peuple opulent, dont les premiers souhaits paroissent être l'aïse & le luxe, les Gens de distinction ne pourroient pas, sans la Politesse & les Belles

Belles Manières, jouir autant des plaisirs & des agrémens de ce Monde, qu'ils en jouissent actuellement. Il n'est pas moins évident que personne n'a plus besoin de cet Arts que les Voluptueux capables de discernement, qui joignant la prudence mondaine à la sensualité, s'attachent principalement à raffiner sur les plaisirs.

HOR. Lorsque j'eus l'honneur de m'entretenir avec vous chez moi, vous me dites qu'on ne savoit, ni dans quel tems, ni dans quel païs, ni sous quel Roi, ni sous quel Empereur les loix de l'Honneur avoient été établies. Voudriez-vous donc avoir la bonté de me dire quand, ou comment les Belles Manières & la Politesse se sont introduites dans le Monde? Quel Moraliste, ou quel Politique a appris aux Hommes à tirer vanité de savoir cacher cette même passion?

CLEO. L'industrie infatigable de l'Homme pour suppléer à ses besoins, & ses constans efforts pour améliorer sa condition sur la Terre, ont produit & amené à la perfection plusieurs Arts & Sciences très-utiles. Il est impossible de rapporter leurs commencemens à une époque fixe, & de leur assigner d'autres causes que la sagacité du Genre Humain en général, & les travaux consécutifs de plusieurs siècles. Toujours les Hommes se sont occupés à chercher & à inventer des moyens pour satisfaire leurs différens appétits, & à tirer de leurs infirmités le meilleur parti

ti

ti possible. D'où avons-nous eu les premiers rudimens de l'Architecture ? Comment la Sculpture & la Peinture sont-elles parvenues au point où on les a porté depuis plusieurs centaines d'années ? Enfin, qui a appris aux diverses Nations les Langues que parlent les différens Peuples du Monde ? Lorsque je me propose de rechercher l'origine de quelque Maxime, ou de quelque Invention Politique, faite pour l'utilité de la Société en général, je ne me casse point la tête pour découvrir & le tems & le lieu où l'on en a d'abord parlé. Je ne m'embarrasse point non plus de ce que les autres en ont écrit, ou dit ; mais je vais directement à la source, & je la cherche dans la Nature même, dans la fragilité ou dans le défaut de l'Homme. C'est-là que je trouve les infirmités auxquelles on s'est proposé de remédier, ou de subvenir par cette Invention. S'il arrive que ce que je cherche soit couvert d'un épais nuage, j'emploie alors les conjectures pour parvenir à mon but.

HOR. Prouvez-vous, ou prétendez-vous établir quelque chose par le moyen de ces conjectures ?

CLEO. Non assurément. Je ne donne pour incontestables que les idées que je fonde sur des observations claires, que tout le monde peut faire à l'égard de l'Homme, & des Phénomènes qui paroissent ici-bas.

HOR.

HOR. Ce n'est pas d'aujourd'hui que vous méditez sur ce sujet. Voudriez-vous me communiquer quelques-unes de vos conjectures ?

CLEO. Je vous en ferai part avec bien du plaisir.

HOR. Seulement je vous prie de me permettre de vous interrompre de tems en tems, lorsque les choses que vous avancerez, ne me paroîtront pas claires. Ce que j'en ferai, ne sera que pour recevoir de votre part quelques éclaircissemens.

CLEO. Jè le veux bien, vous m'obligerez même en agissant ainsi. On ne sauroit disconvenir que l'*Amour de soi-même* n'ait été donné à tous les Animaux, du-moins aux plus parfaits, afin de servir à leur propre conservation. Mais comme il n'est aucune Créature qui puisse aimer ce qui lui déplaît, il est nécessaire outre cela que chacune s'estime réellement soi-même, ou son propre individu, plus que tout autre. Je crois même que si cette *Estime de soi-même* ne subsistoit pas toujours, l'amour que toutes les Créatures ont pour elles-mêmes, ne variéroit pas autant que nous le remarquons. Pardonnez-moi cette nouvelle opinion.

HOR. Quelle raison avez-vous de supposer que cette *Estime de préférence* que les Créatures ont pour elles-mêmes, soit distincte de l'*Amour de soi-même* ; puisque l'un renferme visiblement l'autre ?

CLEO.

CLEO. Je tâcherai de m'expliquer plus clairement. C'est, suivant moi, pour engager plus efficacement les Créatures à travailler à leur propre conservation, que la Nature leur a donné un instinct, qui porte chaque Individu à s'estimer au delà de ce qu'il vaut réellement. Ce cas que nous faisons de nous-mêmes, c'est-à-dire que l'Homme fait de lui-même, paroît être accompagné d'une certaine défiance, produite par le sentiment intérieur, ou du moins par l'appréhension où il est, qu'il ne se mette peut-être à un trop haut prix. Défiance qui nous fait rechercher avec beaucoup d'empressement l'approbation, l'estime & le suffrage des autres; parce que cette approbation nous confirme, & nous fortifie dans la bonne opinion que nous avons de nous-mêmes.

On peut alléguer plusieurs raisons pour expliquer ce qui fait que dans tous les Animaux qui ont le même degré de perfection, on ne remarque pas également cette *Estime de soi-même*, permettez-moi de lui donner ce nom. Quelques-uns sont privés des ornemens requis dont j'ai parlé tout-à-l'heure, & par conséquent ils n'ont pas les moyens nécessaires pour faire paroître cette estime de préférence qu'ils ont pour leur cher individu. D'autres sont trop stupides, & trop indifférens. On doit pareillement considérer que les Créatures qui, menant une vie uniforme, se rencontrent toujours dans  
les

les mêmes circonstances, manquent d'occasions, & ne sont point exposées à la tentation de montrer l'estime particulière qu'elles font d'elles-mêmes. Les différens caractères dont les Créatures sont douées, varient aussi les signes extérieurs dont elles se servent pour manifester cette bonne opinion. C'est ainsi que plus elles ont de feu & de vivacité, plus les marques qu'elles donnent de cette *Estime d'elles-mêmes* sont sensibles. On peut enfin remarquer qu'entre les Animaux dont la nature est semblable, plus ils ont d'esprit, & de perfections qui appartiennent à leur espèce, plus aussi ils sont portés à dévoiler les idées avantageuses qu'ils ont d'eux-mêmes. Cette observation se voit sensiblement dans la plupart des Oiseaux, surtout dans ceux qui peuvent étaler une superbe parure. On découvre cela d'une manière encore plus sensible dans le Cheval, que dans aucune autre Créature destituée de raison. Et entre les Chevaux, ceux qui sont les plus sains, les plus légers à la course, les plus forts & les plus vigoureux, donnent aussi des témoignages plus marqués de l'estime qu'ils font d'eux-mêmes. Témoignages qui deviendront encore plus sensibles, si ces superbes Bêtes sont richement enharnachées, si on a soin de les tenir propres, de les caparaçonner, & qu'elles soient en présence du Palfrenier qui les pance soigneusement, & qui les considère comme les précieux joiaux.

joiaux. Il n'est pas hors de vraisemblance que cette grande estime que les Créatures ont pour leur propre individu, ne soit le principe sur lequel est fondé l'amour qu'elles ont pour leur espèce. Les Vaches & les Brebis, trop lâches & trop foibles pour laisser paroître aucun indice de cette estime, vont cependant en troupe pour paître, chacune avec son semblable; parce qu'il n'y a point d'autres Animaux qui leur ressemblent davantage. Ces Bêtes paroissent ainsi connoître que leur intérêt n'est point différent, & qu'elles ont les mêmes ennemis à craindre. On a souvent vu les Vaches se réunir pour se défendre contre les Loups. Chacun aime son semblable; & j'ose dire que la Frésaie \* préfère sa musique à celle du Rossignol.

HOR. Il paroît que vous êtes en quelque manière du sentiment de MONTAIGNE, qui rapporte après XENOPHANES; *Que si les Animaux se forgent des Dieux, comme il est vraisemblable, ils les forgent certainement de même qu'eux* †. Mais ce que vous appelez *Estime de soi-même*, est évidemment la Vanité.

CLEO. Je le crois comme vous, ou du moins je suis persuadé que cette passion est la cause de l'*Estime de soi-même*. Outre cela, je suis dans l'idée que plusieurs Créatures donnent des signes de cette appro-

bation,

\* Espèce de Chat-huant, ou de Chouette.

† Liv. II, Chap. 12.

bation , sans que nous nous en appercevions , parce que nous n'avons pas assez de pénétration pour les démêler. Quand un Chat se nettoie la face , & qu'un Chien se lèche jusqu'à ce qu'il soit propre , ces Animaux s'ajustent de leur mieux , & chacun à sa manière. Un Sauvage dans l'état de Nature , qui , se nourrissant de noix & de glands , ne connoît aucun ornement extérieur , seroit beaucoup moins tenté , & auroit infiniment moins d'occasions de manifester cette *Estime de soi-même* , que s'il étoit civilisé. Cependant , si cent Hommes de cette espèce , tous également libres , se rencontroient ensemble , je suis persuadé qu'encore qu'ils eussent de quoi appaiser leur faim , ils donneroient en moins de demi-heure des traits de cette estime dont je parle , par l'envie de prîmer que chacun d'eux feroit paroître. Les premiers qui en laisseroient échapper des marques , seroient ceux qui auroient le plus de forces de corps ou d'esprit , ou de tous les deux en même tems. Si , comme je l'ai supposé , ils n'étoient point civilisés , cela occasionneroit infailliblement parmi eux des disputes , & ils en viendroient aux mains avant que de pouvoir convenir de quoi que ce soit , à-moins qu'un d'eux ne se trouvât exceller visiblement par-dessus tous les autres. Remarquez , s'il vous plaît , que , suivant ma supposition , ce sont tous des *Hommes* , & qu'ils

ont de quoi appaiser leur faim ; parce qu'à s'il avoient eu parmi eux des Femmes, ou qu'ils eussent manqué de nourriture, ils auroient pu se quereller pour d'autres sujets que celui dont j'ai fait mention.

HOR. Voilà ce qui s'appelle penser abstraitement. Mais croïez-vous que deux ou trois-cens Sauvages, tant Hommes que Femmes, qui tous auroient environ vingt ans, sans jamais avoir été soumis à aucune autorité, pussent former une Société, & composer un Corps, si, sans s'être jamais connus auparavant, ils venoient à se rencontrer par hasard ?

CLEO. Je ne crois pas qu'ils fussent plus capables de composer une Société, que des Chevaux. Les Sociétés ne se font point formées de cette manière. Il se peut que plusieurs Familles de Sauvages s'unissent, & que pour leur bien commun les Chefs conviennent de quelque forme de Gouvernement. Mais il n'est pas moins certain, que quand même la subordination seroit assez bien établie entre eux, & que chaque Homme auroit autant de Femmes qu'il en souhaiteroit, on ne laisseroit cependant pas, dans cet Etat que je suppose non civilisé, de préférer davantage la Force & la Valeur que l'Esprit. Je veux dire que les Hommes du moins feroient plus de cas des deux premières qualités que de la dernière ; car pour les Femmes, elles s'estimeroient toujours à cause des choses que

les Hommes admireroient le plus en elles. D'où il arriveroit que la Beauté seroit le fondement de l'estime que ces Femmes auroient pour elles-mêmes; & par conséquent cet avantage ne manqueroit pas d'être la pomme de discorde, qui exciteroit parmi elles de l'envie & de la jalousie. Ainsi les Laides & les Difformes, toutes celles en un mot qui seroient les moins favorisées de la Nature, seroient les premières qui auroient recours à l'art & aux ornemens étrangers. Les autres appercevant que par ces soins elles se rendroient plus agréables aux Hommes, toutes suivroient bientôt cet exemple; & dans peu de tems elles tâcheroient de se surpasser les unes les autres, autant que les circonstances où elles se rencontreroient, le leur permettroit. Il se pourroit même faire qu'une Femme dont le visage seroit orné d'un nez, portât envie à sa Voisine, qui en auroit un beaucoup plus vilain, seulement parce qu'il y pendroit un anneau.

HOR. Il me semble que vous parlez avec bien du plaisir de la conduite des Sauvages. Quel rapport a-t-elle, je vous prie, avec la Politesse?

CLEO. On doit chercher les principes de cet art dans l'*Amour-propre*, & l'*Estime de soi-même*, dont j'ai fait mention. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à considérer qu'une Créature, douée d'entendement, de la faculté de parler, & de

celle de rire, doit faire pour sa propre conservation, si elle est conduite par ces deux guides. D'abord l'*Amour-propre* doit l'engager à faire tout son possible, pour se procurer les choses dont elle aura besoin pour sa subsistance, pour se défendre contre les injures de l'Air, & pour se mettre en sûreté elle & sa progéniture. L'*estime* qu'elle aura d'elle-même lui fera rechercher toutes les occasions où elle pourra faire voir par ses gestes, par ses regards, & par ses discours, combien le cas qu'elle fait d'elle-même est supérieur à l'*estime* qu'elle a pour les autres. Un Sauvage souhaittera que tous ceux qui l'approchent, conviennent avec lui de la supériorité de son mérite; & même il se mettra en colère, autant que sa timidité le lui permettra, contre toutes les personnes qui n'en tomberont pas d'accord. Il estimeroit & aimeroit infiniment tous ceux qu'il croiroit avoir une haute opinion de sa personne, surtout ceux qui, ou par leurs paroles, ou par leurs gestes, le lui témoigneroient en sa présence. Lorsqu'il s'apercevrait visiblement de l'infériorité des autres par rapport à lui, il riroit & badineroit sur leurs infirmités, autant que sa compassion naturelle pourroit le lui permettre; il insulteroit même à leur misère, s'il les voyoit d'humour à le souffrir.

HOR. Cette *Estime de soi-même* a été donnée, dites-vous, aux Créatures, pour  
les

les porter à travailler à leur propre conservation. Cependant je croirois plutôt qu'elle leur est nuisible ; puisque , comme vous le dites , elle leur donne de la haine les uns pour les autres. Quel avantage , je vous prie , les Hommes peuvent-ils en retirer , soit dans un Etat sauvage , soit dans un Etat civilisé ? Pourriez-vous rapporter quelques cas où elle ait fait du bien ?

CLEO. Je suis surpris de vous entendre former une pareille question. N'ai-je pas démontré que l'on pouvoit feindre plusieurs vertus dans la vue d'être applaudi ? N'ai-je pas fait voir que la seule Vanité suffisoit pour engager une Personne de sens , qui n'étoit pas mal partagée du côté de la Fortune , à acquérir de bonnes qualités ? J'espère que tout cela n'est pas encore effacé de votre mémoire.

HOR. Je vous demande pardon ; mais ce que vous avez dit , regarde uniquement l'Homme considéré comme Membre de la Société ; & vous l'avez supposé parfaitement bien élevé. Mais quelle utilité peut-il retirer de l'*Estime de soi-même* , si on le considère comme une Créature qui vit seule & isolée ? Je vois clairement que l'*Amour-propre* doit le porter à travailler à se procurer la nourriture , & à se mettre en sûreté. D'où il suit qu'il aimera passionnément tout ce qu'il croira tendre à sa propre conservation. Mais à

M a

quoi

quoi lui sert dans ce cas-là l'*Estime de soi-même*?

CLEO. Si je vous disois que le plaisir & la satisfaction que l'Homme goûte intérieurement à assouvir cette passion, est un cordial qui sert à affermir sa santé, vous vous moqueriez de moi, parce que vous croiriez que j'exagère.

HOR. Peut-être que je n'aurois point cette idée; mais je vous répondrois, en vous mettant devant les yeux les tourmens sans nombre, & les chagrins affreux que les Hommes souffrent à cause de cette passion, lorsqu'il leur survient quelque disgrâce, quelque refus, ou qu'il leur arrive quelque infortune. *L'estime* qu'ils ont d'eux-mêmes augmente si fort leur sensibilité, qu'il y a des millions de personnes couchées dans le tombeau, qui auroient vécu plus longtems, s'ils avoient eu moins de vanité.

CLEO. Je ne disconviens point de ce que vous dites. Mais vous ne prouvez pas que cette passion n'ait pas été donnée aux Créatures, pour les porter à travailler à leur propre conservation. Tout ce qu'on peut conclure de votre réflexion, c'est que le bonheur des Mortels ici-bas est sujet au changement, & que leur condition est très-misérable. Il n'est rien entre les choses créées, qui produise toujours & constamment du bien. La Pluie & la Lumière du Soleil, qui sont la cause de tous les plaisirs terrestres, ont produit

doit des maux sans nombre. Tous les Animaux de proie, ainsi que des milliers d'autres, cherchent leur nourriture au risque de leur vie. La plus grande partie de ces Créatures périssent, en tâchant de se procurer leur subsistance. L'Abondance n'est pas moins fatale aux uns, que l'Indigence l'est aux autres. Voïons ce qui se passe parmi notre Espèce.

Chez toutes les Nations opulentes n'y a-t-il pas eu un grand nombre de Personnes, qui, à l'abri de tout autre danger, se sont elles-mêmes détruites par les excès où elles ont donné à l'égard du manger & du boire? Peut-on cependant douter que la Faim & la Soif n'aient été données aux Créatures pour leur faire demander, ou même rechercher avec inquiétude, les choses dont elles ne sauroient se passer pour subsister?

HOR Je ne vois pas encore quelle utilité il revient de cette *Estime de soi-même*, à l'Homme considéré comme une Créature *seule & isolée*. Vous ne me dites rien qui doive me faire croire que la Nature nous ait donné cette passion, pour aider à notre propre conservation. Ce que vous avez allégué, est obscur. Pourriez-vous nommer quelqu'avantage que chaque Individu retire de ce principe intérieur, mais un avantage qui soit si clair qu'on ne puisse le révoquer en doute?

CLEO. Depuis que cette passion a été proscrite, chacun la déguise. Elle ne pa-

roît plus telle qu'elle est. On la voit prendre mille formes différentes. Souvent nous en sommes affectés, sans en avoir le moindre soupçon. Mais il semble que c'est ce principe qui nous donne continuellement de l'amour pour la vie, lors même que nous n'avons pas sujet de l'aimer. Dans le tems que nous sommes contents de nous-mêmes, c'est l'estime que nous faisons de notre individu, qui cause en nous, quoiqu'imperceptiblement, la satisfaction dont nous jouissons. Cette passion est si nécessaire au bien-être de ceux qui sont accoutumés à la satisfaire, que sans elle ils ne sauroient jouir d'aucun plaisir. Ils ont pour ce principe une si profonde vénération, qu'ils seroient sourds aux plus vives sollicitations de la Nature, & qu'ils s'opposeroient aux plus violens appétits, si pour les assouvir il falloit renoncer à cette passion. Dans la prospérité elle double notre bonheur, & elle nous soutient dans les revers de la Fortune. C'est la mère de nos espérances, le fondement & la fin de nos plus agréables imaginations. Elle est notre plus sûr refuge contre le desespoir. Dans quelque situation que nous nous rencontrions, il suffit, pour prendre soin de nous-mêmes, que nous nous estimions à quelques égards, soit par rapport au présent, soit par rapport à l'avenir. Jamais qui que ce soit ne pourra se résoudre à se donner la mort, s'il lui reste encore la

moins

meindre bonne opinion de lui-même & de son état. Mais dès-que cette passion est éteinte, toutes nos espérances s'évanouissent, & nous ne pouvons souhaiter que de rentrer dans le néant. Notre existence nous devient alors si insupportable, que notre *amour-propre* nous pousse à la détruire, & à chercher un azile entre les bras de la mort.

HOR. Vous voulez parler de la *baine* que l'on conçoit contre *soi-même* ; mais vous avez dit vous-même qu'une Créature ne peut aimer ce qu'elle n'estime pas.

CLEO. Si vous envisagez la chose sous un autre point de vue, vous avez raison. Mais cela prouve seulement que l'Homme est un composé de contradictions, comme je l'ai déjà souvent insinué. C'est un fait incontestable, qu'une Personne qui par choix se fait mourir elle-même, n'en vient à cette extrémité, qu'afin d'éviter quelque malheur qui paroît plus terrible à ses yeux, que la mort même qu'elle se donne. Quelque absurdes que puissent donc être les raisonnemens de cet Homme, on voit visiblement, dans tous les *Suicides*, une intention de se procurer un bien à soi-même.

HOR. Vos observations, je dois l'avouer, sont amusantes, vos raisonnemens me plaisent beaucoup. Je vois même, dans tout ce que vous dites, une apparence de probabilité qui me fait plaisir.

Mais à bien peser tous vos beaux discours , on n'y découvre pas seulement une demi-preuve de la conjecture que vous avez formée.

CLEO. Je vous ai déjà dit ci-devant que je ne faisois aucun fond sur tout cela, & que je n'en tirois aucune conséquence. Mais quel que soit le but de la Nature, en inspirant aux Créatures raisonnables cette estime pour elles-mêmes, qu'elle l'ait donnée aux autres Animaux ou non, il est certain que chaque Individu de notre Espèce s'estime davantage, qu'il n'estime toute autre Créature.

HOR. A parler généralement, la chose est possible; mais je puis vous assurer, par ma propre expérience, que cela n'est pas univérselement vrai. Pour moi, j'ai souvent souhaitté d'être le Comte *Tbéodati*, que vous avez connu à *Rome*.

CLEO. C'étoit effectivement un très-bel Homme, & un Cavalier accompli. Voilà sans-doute pourquoi vous avez souhaitté d'être un autre lui-même. C'est là tout ce que vous pouvez dire. *Célie* a le visage très-bien fait, des yeux charmans, & de belles dents; mais ses cheveux sont rouges, & elle a la taille mal faite. C'est aussi pour cela qu'elle souhaitteroit d'avoir les cheveux de *Cloé*, & la taille de *Bellinde*. Cependant elle voudroit encore rester *Célie*.

HOR. Non, non, je souhaitterois être cette

cette même personne , ce véritable *Tbéodati*.

CLEO. La chose est impossible.

HOR. Quoi ? il est impossible de former un souhait ?

CLEO. Sans-doute , le souhait est impossible. Il faudroit , pour pouvoir le former sérieusement , souhaiter en même tems d'être anéanti. C'est à *nous-mêmes* , & pour *nous-mêmes* que nous souhaitons le bien & l'avantage que nous souhaitons. Nous ne souhaitons donc point qu'il arrive aucun changement essentiel dans ce *nous-mêmes* , dont nous voulons simplement améliorer l'état. Pour que notre souhait soit accompli , il faut au préalable que ce *nous-mêmes* , que cette partie de *nous* qui souhaite , & en faveur de laquelle nous formons des souhaits , subsiste toujours. En effet , ôtez ce sentiment que vous avez de *vous-même* au moment que vous faites le souhait , & alors dites-moi , je vous prie , quelle est cette partie de *vous-même* qui voudroit posséder l'objet que vous désirez , & être améliorée par le changement que vous demandez.

HOR. Il me semble que vous avez raison. Quiconque souhaite de jouir de quelque chose , suppose par-là même qu'il veut que quelque partie de lui-même subsiste. Ce qui ne pourroit être , s'il devenoit essentiellement & à tous égards un autre.

CLEO. Fort bien. La Personne même qui

qui souhaite, devrait être réellement détruite, pour que le changement pût se faire dans son entier.

HOR. Mais quand viendrons-nous à l'origine de la Politesse ?

CLEO. Nous y sommes à présent, & nous n'avons pas besoin de la chercher ailleurs que dans cette *Estime de soi-même* dont chaque Individu est en possession, comme je l'ai démontré. Considérez seulement ces deux choses.

Il suit premièrement de la nature de cette passion, que, dans le commerce de la vie, tous les Hommes qui manqueroient absolument d'éducation, seroient des objets odieux les uns aux autres, si du-moins ils n'avoient aucun Supérieur, ni aucun intérêt à ménager. Supposons en effet qu'il y eût deux Personnes égales en tout, dont l'un s'estimât plus de la moitié qu'il ne prise l'autre, tandis que celui-ci se mettroit simplement de niveau avec le premier, il arriveroit nécessairement qu'ils ne seroient point contents l'un de l'autre, s'ils venoient à se communiquer leurs pensées réciproques. Mais si l'on supposoit que chacun d'eux s'estimât plus de la moitié qu'il ne prise l'autre, & qu'ils se fissent connoître leurs sentimens, le différend deviendrait encore plus considérable, ils ne pourroient même se supporter réciproquement. A chaque moment il arriveroit des disputes de cette nature parmi les personnes qui manqueroient

roient des principes de la Politesse ; parce que , sans un mélange d'art & de peines , on ne pourroit étouffer les symptômes extérieurs de cette bonne opinion de soi-même.

La seconde chose que vous devez observer , c'est l'effet que cet inconvénient , qui naît nécessairement de *l'Estime de soi-même* , devroit probablement produire sur des Créatures douées de beaucoup d'entendement , & qui , passionnées au suprême degré pour leurs aises , emploient toute leur industrie à se les procurer. Pesez , dis-je , seulement ces deux choses comme il faut ; & vous trouverez que les maux & les embarras qu'occasionneroit *l'Estime de soi-même* , doivent nécessairement produire à la longue ce que nous appelons les *Belles Manières*. On tenteroit , avant que d'en venir-là , divers moïens pour remédier à ces deux inconvéniens : mais comme ils seroient inutiles , on seroit obligé d'avoir enfin recours à la *Politesse*.

HOR. Je crois vous comprendre. Si dans l'état de simple Nature tous les Hommes , remplis comme ils sont de cette haute opinion qu'ils ont d'eux-mêmes , la laissoient paroître dans tout son jour , & par ses symptômes les plus naturels que vous avez décrit , ils seroient offensés de cette vanité que leurs semblables montreroient à découvert. Bientôt ces Créatures raisonnables tâcheroient de

de faire cesser des manières si révoltantes. Une telle conduite leur feroit de la peine. Cela engageroit du-moins quelques personnes à réfléchir sur la cause de cet inconvénient. Peu à peu chacun viendrait à penser que sa vanité, montrée dans tout son jour, doit autant offenser les autres, qu'ils sont eux-mêmes choqués de l'apercevoir dans leurs semblables.

CLEO. Telle est certainement la raison philosophique des changemens qui sont arrivés dans la conduite des Hommes, à mesure qu'ils se sont civilisés. Mais tout cela s'est fait sans réflexion. C'est par des degrés lents, & presque imperceptibles, que les Hommes viennent enfin à recevoir des choses de cette nature.

HOR. Comment cela se peut-il; puisqu'il en coûte des peines, & que l'on remarque sensiblement un *renoncement à soi-même* dans la gêne & dans la contrainte qu'ils s'imposent ainsi à eux-mêmes, en suivant les règles de la Politesse?

CLEO. Dans les soins que les Hommes prennent pour leur propre conservation, on découvre les efforts continuels qu'ils font en même tems pour se procurer leurs aises. C'est ainsi qu'ils apprennent insensiblement à éviter les maux qui pourroient leur arriver dans chaque occurrence.

Les Créatures Humaines une fois soumises à un Gouvernement, & accoutu-

mées

mées à conformer leur vie à la teneur des Loix, apprendront par le commerce qu'elles auront les unes avec les autres, par leur propre expérience, & par celle des autres, mille ressources, mille expédiens, & mille stratagèmes utiles, dont elles seroient fort embarrassées de rendre raison. Elles ne connoissent point les passions intérieures qui gouvernent leur volonté, & qui dirigent leur conduite dans ces occasions.

HOR. Prétendez-vous donc que les Hommes soient de pures Machines, comme *Descartes* l'a supposé des Brutes?

CLEO. Ce n'est point-là mon dessein : mais je crois que l'Instinct apprend aux Hommes à se servir de leurs membres, tout comme il l'apprend aux Brutes. Les Enfans mêmes, sans aucune teinture ni de Géométrie, ni d'Arithmétique, peuvent venir à bout d'exécuter certaines actions, qui paroissent exiger une grande habileté dans les Mécaniques, & un génie extrêmement inventif.

HOR. Quelles actions avez-vous pu remarquer dans les Enfans, qui paroissent exiger tant d'habileté?

CLEO. Les postures avantageuses qu'ils prennent pour résister à des Corps pesans, pour tirer, pour pousser, ou pour mouvoir de quelque autre manière un poids ; leur adresse & leur dextérité à lancer certains traits, & leur industrie étonnante à faire des sauts.

HOR.

HOR. Oh est, je vous prie, dans tout cela l'adresse surprenante dont vous parlez ?

CLEO. Vous savez que lorsqu'on veut faire un grand saut, on prend son escouffe avant que d'abandonner terre. Il est certain que c'est-là le moïen de sauter bien plus loin, & avec beaucoup plus de force qu'on ne l'auroit fait sans cela. La raison en est claire. Deux Moteurs différens agissent en même tems pour donner de l'agilité au Corps. D'abord on acquiert du mouvement, en courant depuis la distance qu'on a prise ; & à cette force on ajoute un nouveau mouvement, qui survient à l'instant de l'élanement. Au lieu que si on vouloit sauter sans prendre son escouffe, le Corps ne recevroit d'autre mouvement, que celui qui lui seroit imprimé par la force des muscles qui agissent dans cette occasion. Regardez sauter des milliers de Garçons ou d'Hommes, & vous verrez toujours qu'ils font usage de ce stratagème ; cependant vous n'en trouverez aucun qui s'en serve par connoissance de cause. Appliquez ceci, je vous prie, à la Politesse.

Des millions de Personnes apprennent & pratiquent les *Belles Manières*, quoiqu'ils n'aient jamais réfléchi sur l'origine de la *Civilité*, & qu'ils ne connoissent pas même le bien qui en revient réellement à la Société. Un Homme rusé & adroit, qui connoit le Monde, aura l'adresse de  
tenir

tenir cachée dans le fond de son cœur, la bonne opinion qu'il a de lui-même. Ce moyen lui réussira. Bientôt personne ne laissera plus paroître aucun symptôme de cette passion, lorsqu'il aura des faveurs à demander, ou qu'il aura besoin de secours.

HOR. Que les Créatures raisonnables tiennent une telle conduite sans y penser, ou sans le savoir, c'est quelque chose d'inconcevable. Autres sont les mouvemens du Corps, & autre est la manière d'exercer l'Entendement. J'avoue que sans beaucoup de réflexions, on peut s'accoutumer à prendre des attitudes agréables, à avoir bonne grace, un air aisé, & un bel extérieur. Mais les *Belles Manières* sont des choses qui doivent se faire remarquer par-tout, soit en parlant, soit en écrivant, & diriger les actions qu'on fait en présence des autres.

CLEO. Pour les personnes qui n'ont jamais tourné leur esprit de ce côté-là, il est certain qu'il est presque inconcevable, comment de certains Arts peuvent être amenés au point de perfection où ils sont aujourd'hui. Mais, par le moyen de l'industrie humaine, de l'application, d'un travail continué, d'une expérience de plusieurs siècles, des Artisans, d'un très-petit génie d'ailleurs, raffinent sur les Métiers les plus difficiles & les plus composés. Quelle noble, quelle superbe, quel-

le brillante Machine n'est pas un Vaisseau de Guerre du premier rang, lorsque bien funé, & bien armé, il fait route ? Ne surpasse-t-il pas, & par rapport au volume, & par rapport au poids, tous les autres Mobiles inventés par les Hommes ? Il n'en est point dont la composition demande & suppose un plus grand nombre d'inventions, plus différentes & plus surprenantes. Dans cette Nation il y a un très-grand nombre d'Ouvriers qui, aiant tous les matériaux nécessaires, seroient en état en moins de six mois de construire, d'équiper un Vaisseau de Guerre du premier rang, & de le mettre en état de voguer. Cependant il est certain que cette tâche seroit impraticable, si on ne la divisoit & subdivisoit entre un grand nombre d'Ouvriers différens. Et pour exécuter chacun des Ouvrages particuliers, il suffit seulement d'avoir des gens d'une capacité ordinaire.

HOR. Quelle conséquence prétendez-vous tirer de tout cela ?

CLEO. C'est que nous attribuons souvent à l'excellence du génie de l'Homme, & à sa profonde pénétration, ce qui est réellement dû à la longueur du tems, & à l'expérience de plusieurs Générations, qui, par rapport à l'esprit inventif & à la sagacité naturelle, diffèrent fort peu les unes des autres. Pour savoir combien il en a coûté avant que de perfectionner la construction des Na-

vires,

vires, comme elle l'est aujourd'hui, nous n'avons qu'à considérer ces deux choses. La première, c'est que cet Art a été extrêmement perfectionné depuis cinquante ans, & même depuis un espace de tems plus court. En second lieu, il y a dix-huit-cens ans que les Habitans de cette Ile ont construit des Navires, & qu'ils en ont fait usage, sans qu'il y ait eu d'interruption depuis ce tems-là jusqu'à nos jours.

HOR. Toutes ces choses sont une forte preuve des progrès lents que cet Art a faits pour parvenir au point où il est à-présent.

CLEO. Le Chevalier *Reneau* a composé un Livre, où il explique le Mécanisme de la Navigation, & rend mathématiquement raison de tout ce qui concerne la construction & la conduite des Navires. Je suis persuadé que ni ceux qui ont été les premiers Inventeurs de cet Art, ni ceux qui en ont perfectionné quelque partie, n'ont pas plus pensé à ces raisons, que n'y songe aujourd'hui l'Homme le plus grossier & le plus idiot, quand il s'engage pour Matelot. Le tems & la pratique lui apprendront tout cela, bon gré malgré qu'il en ait. Il y a des milliers de Gens de Marine, qui, enlevés de force, ont cependant connu en moins de trois ans tous les cordages & toutes les poulies d'un Vaisseau; & qui, sans la moindre teinture des Ma-

thématiques, ont beaucoup mieux appris à les manier, & à s'en servir, que le plus savant Mathématicien ne l'auroit pu apprendre dans son cabinet, quand même il auroit étudié ces matières pendant toute sa vie.

Le Livre, dont j'ai fait mention, entre autres curiosités, démontre quel angle le Gouvernail doit faire la quille, pour qu'il ait le plus d'influence sur un Vaisseau \*. Cette Proposition a son mérite; mais tout ce qu'elle contient d'utile, est connu pratiquement, & exécuté machinalement par un Garçon de quinze ans, qui auroit servi seulement une année à bord d'un *Heu* †. Voyant que la poupe répond toujours au mouvement du timon, il fait uniquement attention au timon qu'il tient dans la main, sans réfléchir le moins du monde au gouvernail même; en sorte qu'au bout d'un an ou deux tout au plus, il entendra la Navigation, & sera si accoutumé à gouverner son Vaisseau, qu'il le dirigera comme il conduit son propre Corps; c'est-à-dire par instinct, quand même il seroit à moitié endormi, ou qu'il penseroit à toute autre chose.

HOR. Je tombe d'accord de ce que

\* Voyez Mr. RENEAU sur la Méchanique du Gouvernail. HIST. DE L'ACAD. ROY. DES SC. Tom. III.

† Un *Heu* est une sorte de Bâtiment de Mer. C'est une espèce de Vaisseau Marchand, qui, tirant peu d'eau, est propre pour naviger sur les grandes Rivières.

vous venez d'avancer. Je reconnois que les Personnes qui les premières ont inventé, ou qui dans la suite ont perfectionné & la Construction des Navires, & la Navigation, n'ont jamais pensé à ces raisons dont parle Mr. *Reneau*. D'où il suit, qu'il est impossible qu'elles aient été les motifs qui les ont déterminés *à priori*, à exécuter avec connoissance, & par principes, les différentes choses qu'ils ont inventées ou perfectionnées. Voilà, si je ne me trompe, ce que vous vous proposiez de prouver.

CLEO. La chose est comme vous le dites. Je crois réellement que ceux qui les premiers ont fait leurs coups d'essai dans la *Politesse*, & dans la *Navigation*, ignoroient la véritable cause, & le fondement naturel de ces deux Arts. Quoiqu'aujourd'hui on les ait portés à un haut point de perfection, je suis même persuadé que ceux qui sont les plus experts dans l'un ou dans l'autre de ces Arts, & qui y font tous les jours de nouvelles découvertes, n'en connoissent pas mieux les raisons fondamentales, que leurs Prédecesseurs ne les ont connues. Je crois cependant que les raisons qu'allègue Mr. *Reneau*, sont très-justes, & aussi bonnes que celles que vous employiez; c'est-à-dire, je crois que la manière dont vous expliquez l'origine de la *Politesse*, est aussi solide que celle qu'indique Mr. *Reneau* pour gouverner les Vaisseaux. Il est fort

rare de voir ceux qui inventent les Arts, ou qui les perfectionnent, tâcher d'en découvrir les fondemens. Cette étude est le partage ordinaire de ceux qui, également paresseux & indolens, aiment la solitude, haïssent le tracàs des affaires, & se délectent dans la spéculation. L'invention, & la perfection des choses, sont dues à des gens actifs, entreprenans & laborieux, qui mettent la main à l'œuvre, qui font des expériences, & qui s'y attachent tout entiers.

HOR. Cependant on croit communément que les Personnes qui s'appliquent à la spéculation, sont les plus propres à inventer & à faire des découvertes.

CLEO. C'est-là une erreur. L'Art de faire le Savon, & celui de teindre en Cramoisi, ainsi que les autres Arts & Secrets de la Nature, ont été amenés de bien peu de chose à un haut point de perfection. Mais à qui sont principalement dûs ces progrès? Qui étoient ceux qu'on fait y avoir contribué? Ce sont pour la plupart des Personnes qui élevés dans ces Arts, les ont pratiqué long-tems, & y sont devenus expérimentés. Les Auteurs de ces découvertes n'ont point été des Gens habiles, ou dans la Chimie, ou dans quelqu'autre partie de la Philosophie. Quelques-uns de ces Arts, surtout ceux de teindre en Cramoisi & en Ecarlate, supposent & demandent une multitude de choses surprenantes. Par le moïen de

divers ingrédiens mêlés ensemble, du feu, & de la fermentation, on peut exécuter plusieurs opérations, dont le Naturaliste le plus pénétrant n'a pu jusqu'ici, par aucun Sytème, expliquer les véritables causes. Preuve certaine que ces découvertes n'ont point été faites en raisonnant *à priori*.

Appliquons ces réflexions au cas que j'examine. Dès-que le général des Hommes commencent à cacher la haute estime qu'ils ont pour eux-mêmes, ils doivent devenir par-là-même plus supportables les uns aux autres. Si une fois on a éprouvé cette méthode, on doit nécessairement faire tous les jours de nouveaux progrès dans le déguisement de la Vanité; jusqu'à ce que certaines Personnes deviennent assez impudentes, non seulement pour nier qu'ils aient cette haute estime qu'ils ont réellement pour eux-mêmes, mais encore pour prétendre faire plus de cas des autres que d'eux-mêmes. Cette dissimulation les portera à avoir de la complaisance à l'excès. Bientôt la flatterie, comme un torrent, se répandra dans tous les cœurs. Dès-qu'ils seront parvenus à prononcer ces mensonges sans rougir, ils en sentiront tout l'avantage, & ils apprendront cette manière d'agir à leurs Enfans. La Honte est une passion si générale, & toutes les Créatures Humaines en donnent de si bonne heure des indices, qu'il est impos-

possible de trouver sous les Cieux une Nation assez stupide pour ne pas remarquer cette passion, & pour ne pas s'en servir dans cette occasion, où elle vient si à propos. Il est aisé de faire concourir au même but la crédulité des Enfans, dont on peut tirer quantité de fort bons usages. Les Parens communiquent leurs lumières à leurs Descendans ; ceux-ci joignent à ce qu'ils ont appris durant leur jeunesse, l'expérience qu'ils ont acquise pendant leur vie : d'où il arrive que la Génération suivante doit être mieux instruite que la précédente. C'est ainsi que dans l'espace de deux ou trois siècles, les *Belles Manières* doivent être portées à un haut point de perfection.

HOR. Parvenues à un aussi haut point, il n'est pas difficile de concevoir le reste. Car je suppose que l'on fait des progrès dans les *Belles Manières*, comme on en fait dans tous les autres Arts, & dans toutes les autres Sciences. Mais pour commencer par les Sauvages, je ne crois pas qu'ils avançassent beaucoup en Politique les trois premiers siècles. Les Romains, qui paroissent infiniment mieux disposés pour cet Art, ont fleuri plus de six-cens ans ; ils étoient même presque les Maîtres du Monde, avant qu'on pût dire qu'ils fussent un Peuple poli. Ce qui me surprend le plus en tout cela, & dont je suis à présent très-convaincu ; c'est que la Vanité est sans-doute la base de tout ce  
Mé-

**Mécanisme.** Une autre chose qui me frappe, c'est que vous aïez commencé à parler d'une Nation où la Politesse se soit introduite, avant que d'avoir eu aucune notion de Vertu ou de Religion. Je ne crois pas que rien de semblable soit jamais arrivé dans le Monde.

**CLEO.** Je vous demande pardon, **HORACE** ; je n'ai insinué nulle part que ce Peuple n'eût aucune de ces notions ; je me suis tû à cet égard, parce que je n'avois point de raison qui dût m'engager à en faire mention. Premièrement, vous m'avez demandé mon sentiment sur l'usage de la Politesse dans ce Monde, indépendamment de toute considération sur un état à venir. En second lieu, l'Art des Belles Manières n'a aucun rapport avec la Vertu ou la Religion, quoiqu'il contredise rarement ces deux principes. C'est une Science qui, fondée sur un principe fixe qu'on trouve dans notre Nature, est toujours la même, quel que soit le Siècle ou le Climat où on la pratique.

**HOR.** Comment peut-on dire qu'une chose qui n'a aucun rapport avec la Vertu & la Religion, & qui par conséquent les exclut, contredise rarement ces deux principes.

**CLEO.** Cela paroît, je l'avoue, un paradoxe ; mais la chose n'en est pas moins réelle. Les Belles Manières apprennent aux Hommes à dire du bien de

toutes les Vertus ; mais dans chaque Siècle , & dans chaque Païs , elles exigent seulement qu'on paroisse au dehors posséder celles qui sont à la mode. Par rapport aux Choses Sacrées , on s'est toujours contenté d'une conformité apparente dans le Culte Extérieur. Toutes les Religions de l'Univers ne sont-elles pas également compatibles avec la Politesse ? Il suffit que la Religion soit Nationale. Or , je vous prie , quelle opinion devons-nous attribuer à un Maître qui regarde toutes les opinions comme également probables ? Par-tout les règles de la Politesse ont le même but , & ne sont autre chose que les différentes méthodes usitées pour se rendre agréable aux autres , mais de manière qu'il n'en coûte que le moins qu'il est possible. C'est par un tel artifice que nous nous aidons les uns les autres à jouir de la vie , & à raffiner sur les plaisirs. Le bonheur en effet dont chaque Individu jouit dans toutes les bonnes choses qu'il peut obtenir , est beaucoup plus grand qu'il ne l'auroit été sans cela. Lorsque je parle de Bonheur , je prends ce terme dans le sens que le Voluptueux y attache.

Jettons les yeux sur l'ancienne Grèce , sur l'Empire Romain , ou sur ces puissantes Nations Orientales , qui avoient déjà fleuri avant ces deux Peuples ; & nous trouverons que le Luxe & la Politesse ont toujours été des Compagnes fidèles & in-

sépa-

séparables , en sorte que l'on n'a jamais joui de l'une sans posséder l'autre. Les desirs les plus pressés du Beau Monde ont de tout tems eu pour objet la jouissance de ces avantages. Le principal soin, & le plus grand empressement des Gens de qualité , si du-moins on juge d'eux par leurs actions , a constamment regardé le bonheur de ce Monde ; tandis que le sort qui les attendoit après la mort, a toujours paru aux yeux des plus Clair-voians le moindre de leurs soucis.

HOR. Je vous remercie de vos instructions. Vous m'avez satisfait sur plusieurs questions que je m'étois proposé de vous faire. Mais vous avez dit bien des choses , qui méritent d'être soigneusement pesées. Dès-que j'aurai fait cet examen , je vous prierais de reprendre cette conversation. Je commence déjà à croire que la plupart des Livres qui traitent de la *Connoissance de nous-mêmes* , sont ou fort défectueux , ou extrêmement trompeurs.

CLEO. Je vous assure que ceux qui voudront connoître réellement la Nature Humaine , trouveront qu'elle est le seul Livre fidèle & exact qui puisse nous en donner de justes idées. Je suis bien persuadé que je ne vous ai rien dit que vous n'eussiez découvert vous-même , si vous y aviez réfléchi attentivement. Mais je ne goûterai jamais de plus grand plaisir , que lorsque je pourrai contribuer à vous amuser.

D I A.



# DIALOGUE IV.

HORACE, CLEOMENE.

CLEOMENE.



E suis votre Serviteur.

HOR. Que dites-vous , CLEOMENE? n'en agis-je pas à-présent sans cérémonies?

CLEO. Je vous ai bien de l'obligation.

HOR. Lorsqu'on m'a dit où vous étiez, je n'ai point voulu que personne m'annonçât, de crainte que vous ne fussiez venu me recevoir. J'ai mieux aimé venir directement chez vous.

CLEO. Voilà qui est agir en Ami.

HOR. A cela vous pouvez connoître les progrès que j'ai faits. En peu de tems vous m'avez appris à me défaire de toute la *politesse*, & de toutes les *belles manières* que je pouvois avoir.

CLEO. Vous me faites-là un excellent Maître.

HOR. Je vous demande pardon, je fais bien ce que je veux dire. Ce cabinet  
où

où vous passez le temps à méditer, me paroît bien joli & bien agréable.

CLEO. Il me plaît beaucoup, parce que le Soleil n'y donne jamais.

HOR. C'est une fort jolie chambre.

CLEO. Voulons nous y rester? C'est la chambre de la maison où l'on soit le plus au frais.

HOR. Avec plaisir.

CLEO. J'espérois de vous voir plutôt. Vous avez demeuré bien long-temps à faire vos réflexions.

HOR. Précisément huit jours.

CLEO. Avez-vous examiné cette nouvelle proposition, dont j'ai parlé?

HOR. Oui, & je ne la crois point hors de vraisemblance. Je suis convaincu qu'il n'y a point d'Idées innées, & que les Hommes viennent dans le Monde sans posséder aucune connoissance. D'où il me paroît évident que chaque Art, & chaque Science, doit avoir commencé dans la tête de quelqu'un, quoiqu'on puisse en avoir oublié l'Inventeur. Depuis que je vous ai vu, j'ai réfléchi vingt fois sur l'Origine des *Belles Manières*, & sur cette plaisante scène qu'auroit une Personne qui entendroit assez bien le Monde, lorsqu'il verroit les Membres d'une Nation grossière, faire ces premiers essais pour cacher leur vanité les uns aux autres.

CLEO. Vous voyez ainsi que c'est la nouveauté des choses qui nous détermine, soit que nous prenions de l'éloignement  
pour

pour ces objets, soit que nous leur donnions notre approbation. Dès-qu'elles sont devenues familières, nous les regardons avec indifférence : en vain elles nous ont choqués auparavant, la coutume leur ôte tout ce qu'elles avoient à nos yeux de révoltant. Il y a huit jours que vous auriez donné dix *guinées*, pour ne pas connoître une vérité qui vous amuse aujourd'hui.

HOR. Je commence à croire que ce qu'il y a dans le monde de plus absurde, ne nous paroît point tel, si nous y avons été accoutumés dès la tendre enfance.

CLEO. Il suffit d'avoir reçu dans la première jeunesse une éducation médiocre, pour être si bien accoutumés à incliner le corps, à tirer le chapeau, & à exécuter d'autres préceptes de Politesse, que, parvenus à l'adolescence, il nous semble presque que ces manières ne sont point acquises. A-peine pourrions-nous nous persuader que le commerce que nous avons avec les autres, soit un Art & une Science. Il est mille choses, mille attitudes, mille mouvemens, qu'on regarde comme faciles & naturels, qui, avant que de pouvoir les exécuter, ont causé des peines infinies, & à nous-mêmes, & aux autres. J'en dis de même de l'action de parler & d'écrire : cependant il est certain que ce sont-là des effets de l'Art. Combien ne connois-je pas de Lourdaux, qui tiennent

des

des soins d'un Maître -à-danser la faculté de faire usage de leurs jambes.

HOR. Recueilli en moi-même, il se présenta hier matin à mon esprit une de vos expressions qui me fit sourire. Lorsque vous la dites, je n'y fis pas d'abord beaucoup d'attention. En parlant des rudimens de la Politesse par rapport à une Nation qui à cet égard seroit encore dans l'enfance, vous dites qu'après avoir une fois commencé à cacher leur vanité, ils feroient tous les jours de nouveaux progrès dans cet Art ; *jusqu'à ce que certaines Personnes devinssent assez impudentes, non seulement pour nier cette haute estime qu'ils avoient pour eux mêmes, mais encore pour prétendre faire plus de cas des autres que d'eux mêmes* †.

CLEO. Il est certain que ce doit avoir été-là l'avant-cœur de la Flatterie.

HOR. Puisque vous parlez de la Flatterie & de l'Impudence, que pensez-vous de celui qui le premier a dit en face à son égal, qu'il étoit *son très-humble Serviteur* ?

CLEO. Si jamais ce compliment a été nouveau, comme on n'en sauroit effectivement douter, je suis beaucoup plus surpris de la simplicité de l'Homme vain qui l'a reçu, que je ne le suis de l'impudence du Faquin qui s'en est servi pour la première fois.

HOR.

HOR. Qu'il ait été nouveau, personne n'en peut disconvenir. Mais dites-moi, je vous prie, quelle de ces deux coutumes croiez-vous la plus ancienne, celle de tirer le chapeau, ou celle de dire *je suis votre très humble Serviteur*?

CLEO. Toutes les deux sont & Gothiques, & modernes.

HOR. Je crois que celle de tirer le chapeau s'est introduite la première, par la raison que la tête couverte est l'emblème de la Liberté.

CLEO. Pour moi, je ne suis point de ce sentiment. On n'auroit point compris le but que se proposoit celui qui le premier tira son chapeau, si la coutume de dire *je suis votre Serviteur* n'avoit pas déjà été en usage. D'ailleurs un Homme, pour marquer son respect, n'auroit-il pas pu tout aussi bien se déchausser, que tirer son chapeau, si *je suis votre Serviteur* n'avoit pas déjà-été un compliment usité & connu?

HOR. Quand même la chose seroit arrivée comme vous le dites, elle confirmeroit plutôt mon sentiment que le vôtre.

CLEO. L'action de tirer le chapeau a été jusqu'à ce jour une manière muette de faire une civilité à quelqu'un, qui a été introduite pour suppléer aux complimens & aux discours. Réfléchissez à présent sur le pouvoir de la Coutume, & des Notions dont on est imbu. Nous nous moquons tous deux de cette absur-

di.

dité *Gotbique*, bien assurés qu'elle tire son origine de la plus basse flatterie. Cependant, si nous rencontrions quelque Personne de connoissance, mais avec qui nous ne serions pas fort familiers, nous ne manquerions pas de lui tirer le chapeau. Que dis-je ! nous sentirions un mal-aise, si nous négligions cette civilité. Pour le compliment de *je suis votre Serviteur*, il n'y a pas d'apparence qu'il ait commencé d'égal à égal. Il est plus probable de croire que les Flatteurs s'en sont d'abord servi avec les Princes, & qu'il est devenu ensuite plus commun. Toutes ces attitudes & ces flexions de corps ou des membres, sont dues, suivant toute vraisemblance, aux complaisances basses & étudiées que l'on a eues d'abord pour les Conquérans & pour les Tyrans. Ces sortes de gens aiant tout le monde à craindre, devoient être alarmés à la moindre ombre d'opposition. Ainsi aucune posture ne devoit leur plaire davantage, que celles qui marquoient une entière soumission. Ne vous paroissent-elles pas aller toutes à ce but ? Par cet extérieur soumis, nous assurons, avant que d'ouvrir la bouche, que nous n'avons aucune mauvaise intention. Nous leur apprenons en les approchant, qu'ils n'ont rien à craindre de notre part. Ceux qui en les abordant panchent le visage contre terre, qui la touchent de leur tête, qui s'agenouillent, qui se prosternent, qui posent leurs mains sur leur poitrine,

qui les tiennent derrière le dos, qui croissent leurs bras, ceux qui en un mot font toutes les simagrées propres à marquer le respect profond dont ils sont pénétrés, veulent faire sentir qu'ils croient être leurs inférieurs, & pour le rang & pour le mérite; ils témoignent qu'ils sont à leur merci; & que bien loin de penser à leur résister, ils attendent d'eux la vie & le bonheur. De tout cela il est très-naturel de conclure que cette phrase *je suis votre Serviteur*, & l'action de tirer le chapeau, servirent d'abord à marquer de l'obéissance à ceux à qui on les adressoit.

HOR. Dans la suite des tems, ces coutumes devenues plus communes, on s'en est servi pour se faire civilité les uns aux autres.

CLEO. Je le crois ainsi. Nous voyons que les plus grands complimens sont venus à la mode, à mesure que les Belles Manières se sont perfectionnées, & qu'alors on en a inventé de nouveaux pour les Supérieurs.

HOR. C'est ainsi que le mot de GRACE, qui étoit autrefois un titre uniquement affecté à nos Rois & à nos Reines, est aujourd'hui donné aux Archevêques & aux Ducs.

CLEO. Le titre d'ALTESSE a subi le même sort. On le donne à-présent aux Enfans, & même aux Petits-Fils & aux Petites-Filles des Rois.

HOR. La Dignité attachée à la signification du mot de MONSEIGNEUR, s'est mieux

mieux conservée parmi nous, que dans la plupart des autres Païs. Les *Espagnols*, les *Italiens*, les *Allemands*, & les *Hollandois*, prostituent, pour ainsi dire, ce titre à tout le monde.

CLEO. Ce mot a aussi eu une meilleure destinée en *France*. Le titre de SIRE n'y a rien perdu non plus de sa majesté, puisqu'on le donne uniquement au Monarque. Au lieu que dans notre Ile on commence son compliment par ce mot, soit qu'on s'adresse à un Savetier, ou au Roi.

HOR. Quels que soient les changemens que le tems apporte à la signification des Mots, il est cependant certain que plus le Monde devient poli, & moins la Flat-terrie ôse paroître à découvert. Lorsqu'on veut aujourd'hui flatter la vanité de quel-qu'un, il faut beaucoup mieux déguiser son but qu'on ne le faisoit autrefois. Les Anciens ne louoient-ils pas ordinairement les personnes en leur présence? Puisque l'Humilité doit être une Vertu particulière aux Chrétiens, n'est-il pas étonnant que les Pères de l'Eglise aient souffert ces acclamations, & ces applaudissemens qu'on leur donnoit, dans le tems qu'ils prêchoient? Je le sai, quelques Pères ont déclamé contre cette coutume; il y en a cependant plusieurs qui ont paru y être fort sensibles.

CLEO. La Nature Humaine est toujours la même. Lorsque les Hommes font des efforts si grands, & qu'ils prennent des

peines si extraordinaires qu'elles confument & dissipent leurs esprits vitaux, ces applaudissemens sont fort propres à redonner de nouvelles forces. Les Pères qui ont blâmé ces sortes d'applaudissemens, ont surtout déclamé contre l'abus que l'on en faisoit.

HOR. Y avoit-il rien de plus bizarre que d'entendre tout un Troupeau s'écrier tout d'une voix, ou du-moins la plus grande partie des Auditeurs, *Sopbos, divinitus, non potest melius, mirabiliter, acriter, ingeniosè*. Ils disoient encore aux Prédicateurs qu'ils étoient de bons *Orthodoxes*, & ils leur donnoient quelquefois le nom d'*Apostolus decimus tertius*.

CLEO. Ces paroles prononcées à la fin d'une période, auroient pu passer : mais les Auditeurs les répétoient souvent d'une manière si grossière & si générale, & ils causoient une telle confusion dans l'Assemblée, par le bruit qu'ils faisoient avec les pieds & les mains bien ou mal-à-propos, qu'il étoit impossible d'entendre le quart du Sermon. Malgré cela, plusieurs Pères ont avoué que de tels applaudissemens étoient extrêmement agréables, & chatouilloient infiniment la foiblesse humaine.

HOR. La manière dont on se comporte aujourd'hui dans les Eglises, me paroît plus décente.

CLEO. Depuis que le Paganisme a été entièrement banni de la partie occidentale

rale de l'Ancien Monde, le zèle des Chrétiens s'est beaucoup rallenti : il étoit beaucoup plus animé, lorsqu'ils avoient plusieurs Antagonistes à combattre. Le manque de ferveur n'a pas peu contribué à abolir cette coutume.

HOR. Que ce fût la mode, ou non, toujours doit-elle avoir été fort choquante ?

CLEO. Pensez-vous que les acclamations réitérées, les battemens de mains ou de pieds, & les autres extravagantes manières d'applaudir usitées aujourd'hui dans nos Théâtres, aient jamais blessé les oreilles d'un Acteur favori ? Croiez-vous que les *Huzza* † de la Populace, ou que les cris effroyables des Soldats, aient jamais choqué les Personnes de la plus haute distinction qui en étoient les objets ?

HOR. J'ai cependant connu des Princes qui étoient fort las de ces sortes d'acclamations.

CLEO. Oui, quand elles avoient duré trop long-tems ; mais ce n'a jamais été, lorsqu'on a commencé à pousser ces cris. En faisant jouer une Machine, il faut toujours avoir égard à la force & à la solidité de sa construction. Des Créatures bornées ne sont point susceptibles de plaisirs infinis. Aussi voyons-nous qu'un plaisir prolongé au-delà de ses véritables limites, se

\* *Huzza*, cri de joie en usage parmi le Peuple en Angleterre, & qui répond au *Vivat* des Français.

se tourne en peine. Dès-que la coutume du País le permet, tout bruit qui se fait visiblement à notre honneur, & que nous pouvons écouter avec décence, ne sauroit jamais nous déplaire, lorsqu'il ne dure pas au-delà d'un tems raisonnable. Mais il n'y a point de cordial si souverain qui ne puisse être nuisible, dès-qu'on en prend à l'excès.

HOR. De même plus les Liqueurs sont douces & délicieuses, plutôt elles dégoûtent, & moins elles rappellent leur Buveur.

CLEO. Votre comparaison est juste. Les mêmes acclamations, qui d'abord sont ravissantes à une Personne, & qui continuent peut-être à lui faire goûter des plaisirs indicibles pendant huit ou neuf minutes, peuvent par degré devenir moins agréables, indifférentes, dégoûtantes, incommodes, & même si choquantes, qu'enfin elles lui feront réellement de la peine. Tout cela peut se passer en moins de trois heures, si ces cris continuent aussi longtemps sans interruption.

HOR. Les sons doivent être bien enchanteurs, pour produire sur nous des effets aussi différens, que ceux que nous remarquons souvent.

CLEO. Le plaisir que produisent des acclamations n'est pas dans l'ouïe, mais il vient de l'opinion que nous avons de la cause qui produit ces sons; je veux dire de l'approbation des autres. Dans tous les Théâtres d'Italie, vous avez enten-

du

du comment l'Assemblée donne des marques de satisfaction & d'applaudissement, lorsqu'elle demande le silence & l'attention. Le bruit qu'on fait alors, approche si fort de notre sifflement, qu'on auroit de la peine à les distinguer. Ils veulent par-là témoigner leur contentement, au lieu que nous nous en servons pour marquer le dégoût & le mépris que nous avons pour ce qui se passe sur nos Théâtres. Sans-doute les huées qu'on faisoit pour insulter à *Faustine*, étoient mille fois plus agréables à la *Cozzoni* \*, que les sons les plus mélodieux qu'elle eût jamais pu former à sa Rivale triomphante.

HOR. Que cela étoit abominable !

CLEO. Les *Turcs* témoignent le respect qu'ils doivent à leurs Supérieurs, par le silence profond qui se garde dans tout le Serrail ; & même plus on approche de l'appartement du *Sultan*, plus on observe religieusement ce silencieux respect.

HOR. Il n'est certainement aucune manière plus flatteuse de satisfaire la vanité d'une Personne.

CLEO. Cela dépend absolument de la Mode & de la Coutume.

HOR. Mais lorsqu'on jouit dans le silence des offrandes que l'on fait à la Vanité, on ne craint point que l'oreille en souff-

\* FAUSTINE & la COZZONI sont deux fameuses Chanteuses d'Italie.

souffre. On n'a point cet avantage dans l'autre cas.

CLEO. Tandis que l'on satisfait cette passion, on ne se met point en peine de ce petit inconvénient. Jamais nous ne goûtons de plus grand plaisir, que lorsqu'en satisfaisant quelque passion, on est incapable de sentir quelque autre chose.

HOR. Mais le silence exprime un plus grand hommage, & une plus profonde vénération que le bruit.

CLEO. Dites plutôt que le silence est propre à flatter la vanité d'un Homme stupide. Mais une Personne vive aime qu'on rende cette passion plus animée, en le tenant, pour ainsi dire, éveillé pendant qu'il en jouit. D'ailleurs l'approbation qui est désignée par le bruit, & qui en est accompagnée, est beaucoup moins douteuse que celle qu'on exprime par le silence. Quoiqu'il en soit, je ne déterminerai point quelle de ces deux manières est la plus convenable. Il y a des raisons pour & contre. Les Grecs & les Romains se sont servi avec beaucoup de succès des sons, pour équilibrer les Hommes à faire des actions nobles. Mais le silence observé parmi les Ottomans, est un frein très propre à les retenir dans cette soumission d'Esclaves, que leurs Souverains exigent. Le silence convient peut-être mieux dans un País où le Pouvoir Despotique est entre les mains d'une seule Personne.

Le

Le bruit au contraire est préférable dans une Nation, qui conserve quelque apparence de Liberté. Toutes les deux sont extrêmement propres à flatter la vanité de l'Homme, lorsqu'on s'en sert à ce dessein, & qu'on en fait comprendre le but. J'ai connu un fort brave Homme, qui accoutumé aux cris de la Guerre, étoit charmé des applaudissemens bruyans; mais qui se fâchoit extraordinairement contre son Bouteillier, quand il faisoit le moindre bruit avec la Vaisselle.

HOR. Une de mes vieilles Tantes congédia dernièrement un Laquais bien bâti, parce qu'il ne marchoit pas sur la pointe des pieds. Je dois aussi avouer que le bruit que font les Valets en marchant, & que le ton élevé que les Domestiques impolis prennent en parlant, m'ont toujours infiniment déplû, quoique jusques à-présent je n'eusse jamais pensé à en chercher la raison.

Dans notre dernière conversation, lorsque vous décrivîtes les symptômes de l'Estime de soi-même, & la conduite que tiendrait une Personne considérée dans le simple état de Nature, vous fîtes mention de la *Risibilité*. Je n'ignore pas que c'est un des talens caractéristiques de notre Espèce. Mais croiez-vous qu'il soit aussi un résultat de la Vanité?

CLEO. *Hobbes* est de ce sentiment. Il est vrai qu'on peut l'attribuer en plusieurs cas à cette même cause. Cependant il

est certains phénomènes, qu'il est impossible d'expliquer par le moyen de cette hypothèse. J'aimerois donc mieux dire que le *Rire* est un mouvement mécanique, qui se produit naturellement chez nous, lorsque nous sommes extrêmement contents. Si notre vanité est sensiblement flattée par quelque distinction ; si nous entendons, ou voyons quelque chose qui soit digne d'admiration ou d'approbation, pendant que nous satisfaisons quelque autre passion, & que la raison pour laquelle nous sommes contents paroît être juste & valable, alors il ne nous prend nulle envie de rire. Mais lorsque des choses & des actions étranges, ou faites mal-à-propos, viennent à nous plaire, sans que nous puissions en donner de bonnes raisons, c'est alors, généralement parlant, que nous rions.

HOR. Je recevrois plus volontiers le Systême que vous attribuez à *Hobbes*, que le vôtre. Car les choses dont on rit, sont pour l'ordinaire mortifiantes, incommodes, ou préjudiciables aux autres.

CLEO. Mais que direz-vous du chatouillement, qui fait rire un Enfant, quand il seroit sourd & aveugle ?

HOR. Pourriez-vous, suivant votre Systême, rendre raison de ce phénomène ?

CLEO. Non pas d'une manière satisfaisante, mais je vous ferai part de ce qu'on peut en dire. L'expérience nous apprend

prend que plus la peau est douce, tendre & sensible, plus les Personnes, à parler généralement, sont chatouilleuses. Nous savons pareillement que le contact des choses rudes, âpres & dures, nous déplaît, même avant que de nous causer de la douleur. Au lieu que nous ressentons un certain plaisir, lorsque notre peau touche quelque chose de tendre, d'uni, & de mou. Si donc on touche légèrement, & en même tems, plusieurs fibres nerveuses, il est possible que chacune nous faisant éprouver une sensation agréable, produise ce plaisir confus, qui est la cause occasionnelle du *Rire*.

HOR. Mais comment pouvez-vous vous imaginer qu'il y ait un *mouvement mécanique* dans le plaisir qu'éprouve un *Agent libre*?

CLEO. Quelle que soit la liberté dont nous nous piquons dans la formation des Idées, l'effet qu'elles produisent sur le Corps, est certainement indépendant de la Volonté. Rien n'est plus directement opposé au rire, qu'une mine rechinée; car elle ride le front, fronce le sourcil, & fait tenir la bouche fermée; au lieu que le rire fait tout le contraire. Vous n'ignorez pas qu'*exporrigere frontem* \*, est une Phrase Latine, qui signifie

*pre-*

\* Ou par Syncope *exporgere frontem*, TERENT. *A. delph. Act. V. Sc. III.* On dit aussi *explicare frontem*. HORAT. *Od. XXIX. Lib. III.*

*prendre un air gai.* Quand on soupire, les muscles du ventre & de la poitrine sont tirés en dedans, tandis que le diaphragme se relâchant, s'enfonce dans la cavité de la poitrine. Il paroît par la manière forcée dont nous respirons, que nous faisons tous nos efforts, quoiqu'en vain, pour resserrer & comprimer le cœur. Lorsque dans cette situation nous avons pris de l'air autant que notre corps en peut contenir, nous le rejettons avec la même violence que nous l'avions sucé; expiration qui relâche subitement tous les muscles que nous avons employés & tendus pour exécuter l'inspiration. Que la Nature ne nous ait accordé tout cela pour contribuer à la conservation de nous-mêmes, c'est ce qu'on ne sauroit révoquer en doute, si l'on considère combien peu nous sommes libres dans ces opérations. Ne voit-on pas toutes les Créatures capables de produire quelques sons, jeter des cris & se plaindre machinalement dans les grandes afflictions, ainsi que dans les peines & dans quelque danger éminent? Dans les cruels tourmens, les efforts de la Nature sont si violens, que pour les dissimuler, & pour empêcher qu'on ne s'apperçoive de nos souffrances, par les sons, les cris, les plaintes, & en un mot par les différens indices de la douleur, nous sommes obligés de fermer la bouche, de l'enfler, quelquefois même de remplir d'air notre

poi-

poitrine , de nous mordre les lèvres , ou de les tenir collées ensemble , & d'employer en un mot tous les moïens possibles pour empêcher l'air de sortir. Lorsque nous avons des chagrins , nous soupirons : si nous sommes dans la joie , nous rions. Dans ce dernier cas , nous ne laissons qu'un très-petit passage à la respiration ; & ce passage est beaucoup moins régulier , qu'il ne l'est pour l'ordinaire. Tous les muscles extérieurs , & toutes les parties internes sont relâchées , & paroissent n'avoir d'autre mouvement , que celui qui leur est communiqué par les agitations & les secousses convulsives qui accompagnent le rire.

HOR. J'ai vu des Personnes rire jusqu'à n'en pouvoir plus.

CLEO. Nous observons des symptômes tout différens dans une Personne qui soupire. Lorsque la douleur , ou qu'un grand malheur nous fait pousser un cri , la bouche s'arrondit , ou du-moins décrit une ovale , on avance les lèvres sans que l'une touche l'autre , & on retire la langue. Voilà pourquoi toutes les Nations s'écrient , *Ob !* lorsqu'elles font une exclamation.

HOR. Quelle en est la raison , je vous prie ?

CLEO. Parce que l'on ne peut prononcer aucune autre voyelle , ni aucune autre consone , tandis que la bouche , les lèvres & la langue restent dans la situation  
dont

dont je parle. Lorsqu'on rit, on retire les lèvres le plus qu'il est possible; mouvement qui doit nécessairement allonger la bouche.

HOR. Je ne puis faire grand fond sur ce que vous dites, puisqu'en pleurant il en arrive tout autant. Cependant les larmes sont des indices visibles de chagrin.

CLEO. Il y a peu de Personnes qui puissent jetter des pleurs dans les grandes afflictions, lorsque le cœur est accablé, ou dans les chagrins qu'on tâche de surmonter. Mais dès-qu'on pleure, on dissipe l'accablement, & on se soulage sensiblement, puisqu'alors on ne fait plus de résistance. D'où il suit que dans l'adversité les pleurs sont moins une marque de tristesse, qu'ils ne montrent que l'on ne sauroit la supporter plus longtems. Aussi regarde-t-on comme indigne d'un Homme de pleurer, parce que l'affliction paroît alors surpasser nos forces, & nous faire succomber. Mais dans les *Adultes*, l'action de jetter des larmes n'est pas plus particulière à la tristesse, qu'elle ne l'est à la joie. On voit bien des Personnes qui, capables de supporter sans jetter la moindre larme les plus grands malheurs, verseront des pleurs en abondance en voyant représenter une Scène touchante d'une Tragédie. Un objet fait plus aisément impression sur certaines Personnes, tandis que d'autres sont plutôt émues par  
un

un autre objet. Mais tout ce qui nous touche d'une manière assez vive pour accabler notre esprit, nous arrache nécessairement des larmes. Telle est la cause mécanique des pleurs. Ainsi, outre la tristesse, la joie & la pitié, il y a bien d'autres objets qui peuvent produire le même effet sur nous, quoiqu'ils n'aient aucun rapport avec nous-mêmes. Tel est le récit d'événemens surprenans, & d'une fortune arrivée subitement à des Personnes de mérite : les exemples d'héroïsme, de générosité, d'amour, & d'amitié de la part d'un Ennemi, produisent le même effet. Il en est de même de l'ouïe, ou de la lecture de pensées nobles, ou de beaux sentimens d'Humanité ; mais surtout si l'on nous fait part subitement de ces choses d'une manière agréable, imprévue, & avec des expressions pathétiques. On observera encore que personne n'est plus sujet à la foiblesse de répandre des pleurs pour des objets aussi éloignés, que ceux qui ont la conception prompte & facile ; & entre ces derniers, ceux qui sont les plus portés à faire du bien, les plus généreux, & les plus sincères. Les Personnes stupides & grossières, celles qui sont cruelles, qui n'aiment qu'elles-mêmes, & les Fourbes, sont rarement touchés de pareilles choses. Les pleurs sont donc toujours dans une Personne parvenue en âge de maturité, une démonstration certaine & involontaire, que

que quelque chose l'a frappé & l'accable, de quelque nature que soit l'objet qui l'affecte. L'expérience nous apprend aussi qu'un mouvement violent qui nous affecte extérieurement, un grand vent, par exemple, la fumée, les écoulemens des oignons, & les autres sels volatils, &c. arrachent des larmes. Ces objets agissant sur l'extérieur, produisent le même effet sur les fibres des conduits & des glandes lachrymales, que produisent intérieurement le gonflement subit & la pression des esprits animaux. Il n'est rien qui soit plus propre à manifester la Sagesse Divine, que la variété infinie qu'on observe dans la constitution & la formation des diverses Créatures vivantes. Chaque partie des Animaux est formée avec un art étonnant, & proportionnée avec une exactitude infinie aux différentes fins pour lesquelles chacune est destinée. Le Corps Humain est surtout le Chef-d'œuvre de l'Art le plus merveilleux. L'Anatomiste peut parfaitement connoître tous les os & leurs ligamens, les muscles & leurs tendons. Il est en état de dissequer très-exactement chaque nerf, & chaque membrane. Le Naturaliste peut de même pénétrer fort avant dans l'économie intérieure du Corps, & dans les divers symptômes de la Santé & de la Maladie. Tous les Hommes peuvent approuver & admirer cette curieuse Machine. Mais il n'y a personne qui puisse  
avoir

avoir des idées passables de la construction, de l'art & de la beauté de cet Ouvrage, & même de ces parties qui tombent sous les sens, sans qu'il ait quelque teinture & de Géométrie & des Mécaniques.

HOR. Combien de tems y a-t-il que les Mathématiques font partie de la *Médecine*? On dit qu'elles ont beaucoup contribué à porter cet Art à une grande certitude.

CLEO. Ce dont vous parlez à-présent est une chose tout-à-fait différente. Les Mathématiques n'ont jamais eu, ni ne peuvent jamais rien avoir à démêler avec la *Médecine*. Peut-être les Mécaniques pourront-elles servir à rendre raison de la structure & du mouvement des parties grossières du Corps. Tous les Fluides suivent pareillement les loix de l'*Hydrostatique*. Mais les *Mécaniques* ne peuvent nous être d'aucune utilité, pour découvrir les objets qui, infiniment petits, nous sont entièrement inconnus, & par rapport à leurs figures, & par rapport à leur volume. Les Médecins, comme le reste du Genre Humain, ne connoissent absolument rien des parties élémentaires qui constituent les Corps. Ce sont cependant de ces parties primitives que dépendent les propriétés & les qualités des choses. Cela est également vrai du sang, des autres liqueurs du Corps, & des Simples, & par conséquent

de tous les remèdes qu'on peut ordonner. Il n'est aucun Art qui ait moins de certitude que celui du Médecin. Ses plus solides connoissances lui viennent de l'expérience ; & par conséquent un Homme qui à beaucoup de talens jointroit une grande application , ne pourroit , en se déterminant pour cette étude , espérer d'y savoir quelque chose , qu'après une longue & judicieuse expérience. Pour ce qui est de ces beaux discours qu'on fait pour prouver que les Mathématiques sont de quelque usage pour la guérison des Maladies , c'est une franche *Happelourde* , & une vraie Charlatanerie.

HOR. Puisque l'on remarque un art si merveilleux dans les os , les muscles , & les autres parties grossières du Corps , ne seroit-il pas déraisonnable de croire qu'il y en eût moins dans celles qui sont hors de la portée des Sens ?

CLEO. Je n'en doute nullement. Les Microscopes nous ont découvert un Nouveau Monde ; & je suis bien éloigné de croire que la Nature ait abandonné ses Ouvrages , précisément dans le point où nous ne pouvons plus les suivre des yeux. Je suis persuadé que les idées & les affections de l'Ame , ont une influence plus constante & plus mécanique sur certaines parties du Corps , qu'on ne l'a découvert jusqu'ici , & que même , suivant toute probabilité humaine , on ne

ne le découvrira dans la suite. Les Personnes les moins attentives ont pu se convaincre mille fois par leurs propres yeux , des effets frappans que les idées de l'Esprit produisent sur les yeux & sur les muscles du visage. Lorsque dans une Compagnie d'hommes nous voyons un Magistrat qui prend garde à tenir son rang, ses lèvres sont fermées, & ses mâchoires se touchent ; les muscles de sa bouche sont doucement attachés, & toutes les autres parties du visage se tiennent fermement à leur place. Que ce Cavalier se retire ensuite dans une autre chambre, où il y aura une belle & jeune Demoiselle, qui soit affable & obligeante ; d'abord, avant même que d'y penser, vous le verrez changer entièrement de visage. Sans que lui-même s'apperçoive d'aucun changement qui lui soit arrivé, son regard vous paroîtra tout autre. Tous ceux qui l'auront observé avec vous, le trouveront plus doux & moins sévère qu'il ne l'étoit un moment auparavant. Voici un autre exemple qui n'est pas moins sensible. Lorsque nous laissons tomber notre mâchoire inférieure, nous ouvrons un peu la bouche. Si dans cette attitude nous regardons droit devant nous, sans fixer les yeux sur quoi que ce soit, nous pouvons parfaitement avoir l'air d'un Imbécille ; parce qu'alors les traits de notre visage sont, pour ainsi dire, effacés, & que les muscles en sont relâchés. Avant

que les Enfans aient appris à avaler leur salive , ils tiennent ordinairement la bouche ouverte , & bavent continuellement : pendant qu'ils ont encore des idées fort confuses , les muscles de leur visage ne sont , pour ainsi dire , point tendus , la mâchoire inférieure tombe , & les fibres des lèvres sont déliées ; du moins nous observons plus souvent ces phénomènes pendant l'enfance , que nous ne les remarquons dans la suite. Dans l'âge décrépit , où l'on commence à radotter , on voit reparoître ces symptômes : mais les plus Idiots ne les quittent point durant toute leur vie ; c'est pourquoi nous disons qu'une Personne a besoin d'une bavette , lorsqu'elle se conduit en Sot , ou qu'elle parle comme un Enfant. Si d'un côté nous réfléchissons sur tous ces exemples , & que de l'autre nous considérons que les Idiots sont de toutes les Créatures , & les moins colères , & les moins vaines , je demande s'il n'y a pas une certaine portion d'*Estime de soi-même* qui influe mécaniquement , & qui aide à donner à notre visage un air décent.

HOR. Je ne puis vous donner là-dessus aucune réponse. Tout ce que je sai , c'est que ces conjectures sur le mécanisme de l'Homme , n'ont pas fort éclairé mon entendement. Je m'étonne comment nous sommes venus à parler de ce sujet.

CLEO. Vous avez recherché l'origine de la *Risibilité* , dont personne ne peut ren-

rendre de raison certaine. Dans de semblables cas chacun a la liberté d'avancer des conjectures , pourvu que les conséquences qu'on en tire ne soient point en contradiction avec ce qu'il y a de mieux établi. Mais en vous proposant ces réflexions mal digérées , je me suis principalement proposé de vous faire comprendre , combien les Ouvrages de la Nature renferment de mystères ; je veux dire , comment ils brillent par-tout d'un pouvoir éclatant , mais incompréhensible à tous les Etres Humains. Par-là je voulois vous prouver que les lumières qu'on pouvoit acquérir *à posteriori* , par des observations soutenues , par des expériences judicieuses , & par des raisonnemens fondés sur des faits , étoient plus utiles , que celles qu'on pouvoit acquérir en entreprenant hardiment de découvrir les premières causes , ou , ce qui revient au même , en raisonnant *à priori*. Quelle que fût la sagacité d'une Personne , je ne crois pas qu'ignorant la nature du ressort d'une Montre , elle pût jamais découvrir par la seule réflexion la cause de son mouvement ; il faudroit pour cela qu'elle vît l'intérieur de cette machine. Cependant tout Génie médiocre peut être assuré , en voyant seulement l'extérieur d'une Montre , que l'exactitude de quelque Ouvrage curieux qui nous est caché , fait qu'elle montre les heures , & qu'elle mesure le tems. Il pourra même se convaincre que , quel que soit

le nombre des causes qui mettent l'aiguille en mouvement, il y a néanmoins dans l'intérieur de la Montre une première cause de cette action. Appliquons ceci à la nature de l'Homme.

Les effets de l'Esprit sur le Corps sont palpables. Nous sommes donc assurés que les Idées produisent plusieurs mouvemens par le contact, & par conséquent mécaniquement. Mais les parties, ou les instrumens qui exécutent cette opération, sont si fort éloignés de la portée de nos sens, & la rapidité de l'action est si prompte, qu'il est absolument impossible à des Esprits bornés comme nous, de remonter à la première cause de ces effets.

HOR. Mais la Pensée n'est-elle pas une action de l'Ame ? Le Mécanisme n'a donc rien à faire ici.

CLEO. Tandis que l'Ame réside dans le Corps, on ne peut pas dire qu'elle pense dans un autre sens, que celui où l'on dit qu'un Architecte bâtit une Maison. Les Charpentiers, les Maçons font l'ouvrage ; mais l'Architecte a donné le plan de ce Bâtiment, & il en a l'inspection.

HOR. Dans quelle partie du cerveau croiez-vous que l'Ame habite le plus immédiatement, ou bien pensez-vous qu'elle soit répandue par tout le Corps ?

CLEO. Je n'en fais rien de plus, que ce que je vous en ai déjà dit.

HOR.

HOR. Je sens invinciblement que l'opération de penser est un travail, ou du moins que c'est quelque chose qui se passe dans ma tête, & non dans mes jambes, ou dans mes bras. Mais que nous apprend de réel l'Anatomie sur ce sujet?

CLEO. Elle ne nous apprend rien du tout sur ce sujet *à priori*. Les Anatomistes les plus consommés ne sont pas plus en état de satisfaire à cette question, qu'un apprentif Boucher. Nous pouvons admirer l'art merveilleux qui brille dans le cerveau, les deux membranes \*, les veines & les artères qui l'entourent. Mais lorsqu'en le disséquant nous avons découvert les diverses paires de nerfs, & leur origine; lorsque nous avons examiné quelques glandes de diverse figure & grosseur, qui, formées d'une autre substance que le cerveau, ne pouvoient pas échapper à notre vue; lors, dis-je, que nous avons examiné ces choses, & que nous leur avons donné des noms, dont quelques-uns sont très-impropres & très-barbares, les meilleurs Naturalistes doivent reconnoître qu'il n'y a même qu'une très-petite quantité de ces parties visibles, si l'on en excepte les nerfs & les veines, dont ils puissent marquer les usages d'une manière tant soit peu satisfaisante. Ils ne connoissent absolument rien de la structure

\* Ces deux membranes sont la dure & la pie-mère.

rè mystérieuse du cerveau même, ni des raisons de son arrangement impénétrable. En vain ils l'examinent, il ne leur paroît point que ce soit autre chose qu'une substance moëlleuse, ramassée dans des millions de cellules imperceptibles, qui, disposées dans un ordre inconcevable, & serrées entr'elles, forment une variété embarrassée de plis & d'anfractuosités. Peut-être ajouteront-ils qu'on peut raisonnablement présumer, que c'est-là le spacieux réservoir de la connoissance humaine. Là les Sens fidèles déposent constamment le trésor des images, telles que leurs organes les reçoivent. C'est-là le fourneau où les esprits sont séparés du sang, pour être ensuite volatilisés & subtilisés en des particules, qui à-peine peuvent être appelées corporelles. Enfin, peut-être diront-ils que les plus petites de ces particules sont toujours employées soit à chercher, soit à disposer diversement les images retenues, & à les répandre par les anfractuosités sans nombre qu'on apperçoit dans cette admirable substance. Ce sont-là les inexplicables fonctions qui les occupent sans-cesse, & dont la contemplation fait l'étonnement des plus grands Génies.

HOR. Ce sont-là des pensées creuses, dont vous ne sauriez apporter de preuves. La petitesse de ces parties, direz-vous, empêche qu'on ne les découvre. Mais si faisant de nouveaux progrès dans l'Optique, on inventoit des Microscopes qui  
gros.

grossissent les objets trois ou quatre millions de fois plus que ceux qu'on a eu jusqu'à présent, on pourroit alors observer ces petites particules si éloignées de tomber sous les sens; il suffiroit que cet Agent, l'Auteur de tout cet Ouvrage, fût corporel.

CLEO. On peut démontrer qu'il est impossible de pousser l'Optique & l'Art assez loin, pour trouver de pareils Instrumens. Mais supposons que par quelque moïen on pût en venir à bout, même alors l'Anatomie ne pourroit fournir que de foibles secours pour éclaircir le sujet obscur dont nous parlons. On ne peut contempler & examiner le cerveau d'un Animal pendant qu'il est en vie. Si tirant d'une Montre le principal ressort, vous laissez vuide le barillet qui l'enfermoit, il ne seroit pas possible de découvrir ce qu'il y avoit qui faisoit marcher cette machine, lorsqu'elle divisoit si exactement le tems. Nous examinerions tous les rouages, & toutes les parties qui peuvent contribuer au mouvement; après toutes les recherches imaginables, nous pourrions tout au plus découvrir l'usage de ces rouages pour faire tourner les aiguilles; mais toujours la première cause de ce mécanisme seroit un mystère.

HOR. Notre principal ressort, c'est l'Ame, qui est également immatérielle & immortelle. Mais pourquoi les autres Créatures, qui aiant un cerveau sembla-

ble au nôtre , n'ont-elles pas une substance immortelle , distincte du Corps ? Croïez-vous que les Chiens & les Chevaux pensent ?

CLEO. Je crois qu'ils ont des idées , mais dans un degré beaucoup moins parfait.

HOR. Qu'est-ce qui dans ces Créatures a l'inspection sur les idées ? Où devons-nous chercher ce principe ? Quel est le principal ressort ?

CLEO. C'est la vie. Je ne puis vous donner une autre réponse.

HOR. Qu'est-ce que c'est que la vie ?

CLEO. Chacun comprend ce que ce mot signifie , quoique personne peut-être ne connoisse le principe de la vie , cette partie qui donne le mouvement à tout le Corps.

HOR. Lorsque les Hommes sont assurés qu'il est impossible de découvrir la vérité d'une chose , ils peuvent impunément différer de sentimens , & tâcher de s'en imposer les uns aux autres.

CLEO. Tant qu'il y aura des Foux & des Fripons , la chose arrivera comme vous le dites. Mais je n'ai point cherché à vous en faire accroire. Tout ce que j'ai avancé sur la composition du cerveau , je vous l'ai donné comme une conjecture , que vous deviez seulement recevoir suivant le degré de vraisemblance que vous y trouveriez. Il ne faut pas attendre que je vous prouve une chose , qui par sa nature ne sauroit  
ad-

admettre de démonstration. Lorsque la respiration & la circulation du sang ont cessé, l'intérieur d'un Animal diffère absolument de ce qu'il étoit, lorsque les poulmons jouoient encore, & que le sang & les autres parties liquides se mouvoient librement par tout le Corps. Vous avez vu de ces Machines qui élèvent l'eau par le moïen du feu. Vous savez que ce sont les vapeurs qui la font monter. Or après la mort d'un Animal il est aussi impossible de voir les particules volatiles qui opèrent & agissent sur le cerveau, qu'il le seroit de voir dans cette Machine, lorsque l'eau est froide par le manque de feu, les vapeurs qui font mouvoir tout l'ouvrage. Cependant si l'on faisoit voir à une personne cette Machine lorsqu'elle n'iroit point, & qu'on lui expliquât la manière dont elle élève l'eau, il passeroit ou pour un grand incrédule, ou pour avoir la conception bien dure, s'il n'en vouloit rien croire, quoiqu'assuré que la chaleur peut faire évaporer les Liquides.

HOR. Mais ne croiez-vous pas que les Ames différent entr'elles? Sont-elles toutes également bonnes, ou toutes également mauvaises?

CLEO. Nous avons quelques idées assez exactes de la Matière & du Mouvement, ou du-moins de ce que nous entendons par-là. Nous pouvons donc nous former des idées des Objets corporels, lors même

me qu'ils sont trop petits pour tomber sous les sens. Que dis-je ! nous pouvons concevoir une portion de Matière, mille fois plus petite que celle qui peut être visible, même à l'aide des meilleurs Microscopes. Mais l'Ame est absolument incompréhensible. Nous ne pouvons presque rien déterminer, que ce qui nous a été révélé. Si les Hommes diffèrent en habileté, je crois que cela est entièrement dû à la différence qu'il y a entr'eux dans le domicile de l'Ame, c'est-à-dire, dans le plus ou le moins d'exactitude qu'il y a dans la composition de la structure de leur Corps, ou dans l'usage qu'ils en font. Le cerveau d'un Enfant nouvellement né, est une *table rase* ; & , comme vous l'avez fort bien remarqué, nous n'avons d'idées que celles dont nous sommes redevables à nos sens. Je ne doute point que l'Action de penser ne consiste dans une circulation des esprits animaux, qui agissant dans le cerveau, cherchent, joignent, séparent, changent, & composent les idées avec une rapidité inconcevable, sous l'inspection de l'Ame.

Tout ce que nous pouvons donc faire de mieux pour les Enfans âgés d'un mois, après la nourriture & le soin de les tenir chaudement, c'est de leur donner des idées, & de faire surtout servir à cet usage les deux sens les plus utiles, je veux dire la vue & l'ouïe. Il faut les disposer à faire ce travail du cerveau, & les encourager à nous

imi.

imiter dans l'action de penser. J'avoue que d'abord ils n'exécutent la chose que très-imparfaitement. Mais pour leur faciliter cet ouvrage, il seroit fort utile, à ceux du-moins qui se portent bien, qu'on leur parlât beaucoup, même de choses très-différentes, & qu'on les fît sauter, principalement durant les deux premières années. Pour en avoir soin dans cet âge tendre, je préférerois toujours à la Personne la plus sage du monde, une jeune Fille qui auroit la langue bien pendue. On ne peut rien faire de mieux pour eux, que de les porter de côté & d'autre, de les divertir continuellement, & de jouer avec eux dès-qu'ils seront éveillés. Si même on étoit en état de tenir deux ou trois de ces Filles, pour se soulager quand elles seroient fatiguées, il n'en seroit que mieux.

HOR. Croïez-vous donc que le babil des Nourrices destitué de sens, soit si utile aux Enfans?

CLEO. Ce caquet leur est d'un usage infini. Il leur apprend & à penser, & à parler beaucoup plus vite & mieux, qu'ils ne l'auroient jamais fait sans cela. On doit accoutumer les Enfans à exercer ces facultés, & les y occuper continuellement.

HOR. Cependant il arrive rarement que nous nous souvenions de ce que nous avons ou dit, ou entendu, avant l'âge de deux ans. Qu'y auroit-il donc

de perdu , si les Enfans n'entendoient pas toutes ces impertinences ?

CLEO. Comme l'on doit battre le fer tandis qu'il est chaud & ductile , de même il faut instruire les Enfans dans leur jeunesse. Dans cet âge flexible , les tubes & les membranes étant plus tendres , ils recevront aussi plus facilement de légères impressions , que dans un âge plus avancé. Plusieurs de leurs os ne sont alors que des cartilages , & leur cerveau même est si mou qu'il est en quelque manière fluide. C'est aussi pour cela qu'il ne retient pas aussi bien les images reçues , qu'il les conserve dans la suite , lorsque sa substance a plus de consistance. Mais si les premières images se perdent , il leur en succède continuellement de nouvelles. Le cerveau sert d'abord comme d'ardoise pour apprendre à chiffrer , ou comme d'exemple pour apprendre à former des traits semblables. Les Enfans s'accoutumeroient par là à exécuter les actes de la pensée , & s'y exerceroient ; ils contracteroient l'habitude de disposer , ou de faire facilement & promptement usage des images retenues , & à les appliquer suivant les vues qu'on se propose. Jamais on n'exécute mieux ces divers actes , & on ne prend plus aisément cette habitude , que lorsque la matière molle encore cède , & dans le tems que les organes sont les plus flexibles & les plus souples. Qu'on exer-

exerce donc les Enfans ou à penser, ou à parler, il n'importe sur quel sujet, pourvu qu'il soit innocent. Dans les Enfans vifs nous remarquons à leurs yeux les efforts qu'ils font pour nous imiter, avant même que d'en être capables. Le peu de liaison qui règne entre leurs actions, & les absurdités qu'ils débitent, nous font voir qu'ils tâchent d'exercer de cette manière leur cerveau, qu'ils essaient de penser, tout comme ils font des efforts pour articuler des mots. Mais comme il faut plus d'art pour bien penser, que pour bien parler, le premier est aussi d'une plus grande conséquence.

HOR. Je suis surpris que vous parliez d'apprendre, & de s'attacher si particulièrement à faire une chose qu'on exécute aussi naturellement, que l'action de penser. Il n'en est point qui se forme avec une plus grande vitesse par aucun Corps. *Vite comme la pensée* †, dit le Proverbe. Dans moins d'un moment le plus stupide Païsan pourra transporter son esprit de *Londres* au *Japon*, aussi aisément que le plus grand Génie.

CLEO. Cependant il n'y a rien en quoi les Hommes diffèrent autant les uns des autres, que dans l'exercice de cette faculté. Les différences qu'on remarque entr'eux par rapport à la grandeur, la

gros-

† Ce Proverbe est plutôt usité en *Anglois* qu'en *François*; nous disons *vite comme un éclair*, *vite comme le vent* &c.

grosseur, les forces, & la beauté du Corps, ne sont que des bagatelles en comparaison de celle dont je parle. Aussi n'est-il rien au monde de plus estimable, & qu'on apperçoive plus aisément dans les Hommes, que l'heureuse facilité qu'ils ont à penser. Deux Personnes peuvent avoir également de lumières : cependant l'une parlera aussi bien sur le champ, que l'autre pourroit discourir après deux heures de méditation.

HOR. Je pose en fait que personne n'étudiera deux heures pour faire un discours, lorsqu'il pourra le faire en moins de tems. Ainsi je ne vois pas quelle raison vous avez de supposer que ces deux Personnes peuvent être également savantes, si l'une est en état de faire sur le champ un discours qui demanderoit deux heures à l'autre.

CLEO. Il ne paroît pas que vous fassiez attention à la double signification du mot *savoir*. Il y a une grande différence entre *savoir* ce que c'est qu'un Violon, connoître cet instrument de vue, & *savoir en jouer*. La connoissance dont je parle, est de la première sorte. Si donc vous la considérez dans ce sens, vous devez être de mon avis ; car on ne peut, par aucune étude, tirer du cerveau ce qui n'y est point. Supposé que vous composassiez une petite Lettre en trois minutes, tandis qu'une autre Personne, qui auroit la main aussi vite que vous, demeureroit une heure à écrire la même chose ; n'est-il pas

pas clair que celui qui emploie plus de tems à composer cette Lettre, en fait autant que l'autre qui fait la même chose plus promptement ? ou du-moins il ne paroît pas que le premier ait moins de lumières que le second. Il a reçu les mêmes images ; mais il ne peut les trouver, ou les disposer dans cet ordre, aussi vite que vous. Qu'on nous présente deux Compositions, en Vers, ou en Prose, qui soient d'une égale bonté ; supposons ensuite que nous sachions sûrement que l'une de ces Pièces est un *impromptu*, & que l'autre ait occupé pendant deux jours entiers son Auteur ; on dira bien que celui qui a composé l'*impromptu* a plus de talens & de génie que son Emule, quoique leurs connoissances soient égales, autant du-moins que nous en pouvons juger par cet échantillon. Vous voyez par cet exemple la différence qu'il y a entre la connoissance, lorsqu'elle désigne le trésor des images qu'on a reçu ; & la connoissance, ou plutôt l'habileté à trouver ces images au moment qu'on en a besoin, & à les mettre promptement en œuvre.

HOR. Lorsque nous ne pouvions d'abord & promptement penser, ou rappeler dans notre esprit une chose que nous savions, je croiois que c'étoit manque de mémoire.

CLEO. Cela peut y contribuer en partie : mais il est des Personnes d'une prodigieuse lecture, qui aiant très-bonne mémoire, portent de faux jugemens, &

qui disent rarement quelque chose à propos, ou qui, s'ils le disent, le proferent ordinairement trop tard. Parmi les Dévoreurs de Livres, *Helluones Librorum*, il y a de pitoiables Raisonneurs, qui aiant une faim canine, dévorent les Livres sans pouvoir les digérer. Combien de Savans insensés ne rencontrons-nous pas dans les grandes Bibliothèques ! Il paroît par leurs Ouvrages que la Science étoit dans leur tête, comme les Ameublemens qu'un Tapissier a sur les bras. Le trésor des images qu'il y a dans leur cerveau, bien loin de leur servir d'ornement, est un fardeau pour eux. Tout cela vient du défaut de penser, du peu d'habileté, & du manque de dispositions à ménager, comme il faut, les idées que l'on a reçues. Nous voions au-contraire des gens qui, sans aucune érudition, ont beaucoup de bon-sens. Les Femmes sont pour la plupart plus promptes à inventer, & plus fortes sur la repartie, que les Hommes qui auroient reçu le même degré d'éducation. On ne sauroit assez s'étonner de voir la brillante figure que quelques Personnes du Beau Sexe font dans les conversations, lorsqu'on pense au peu d'occasions qu'elles ont eu d'acquérir des connoissances.

**HOR.** Mais d'un autre côté il est assez rare de trouver des Femmes qui aient l'esprit solide.

**CLEO.** C'est uniquement faute d'exercice, d'application, & d'assiduité. Les

idées

idées abstruses ne sont absolument point de leur ressort ; & les circonstances où elles sont placées pour l'ordinaire , les conduisent à d'autres occupations. Cependant il n'est aucun Ouvrage de tête , que les Femmes ne soient capables d'exécuter , aussi bien que les Hommes , si l'on suppose qu'elles jouissent des mêmes secours , & qu'elles s'y appliquent assidûment. Or la solidité d'esprit que vous refusez au Beau Sexe , résulte uniquement de cette application soutenue. C'est par son moïen que l'on divise les objets par parties , qu'on les compare les unes avec les autres , & qu'on les considère en elles-mêmes & sans partialité. La meilleure méthode pour se procurer cette qualité , c'est de ne s'occuper que du soin de découvrir , de deux propositions qu'on doit examiner , celle qui est vraie ; c'est d'employer toutes les puissances de son esprit , pour connoître également toutes les parties du sujet ; c'est de mettre une seule & même chose sous tous les points de vue possibles ; c'est enfin de faire de tous ces soins un fréquent usage. Qui-conque en agira ainsi , acquerra très-probablement ce que nous appellons un jugement solide. Il semble que l'art qui brille dans la structure des Femmes , soit mieux fini & plus élégant , que celui qu'on remarque dans celle des Hommes. Leurs traits sont plus délicats , leur voix a plus de douceur , tout leur extérieur est plus

artistement disposé. Il y a autant de différence entre leur peau & la nôtre, qu'il y en a entre un fin drap & de la bure. Sur quel fondement croiroit-on que la Nature a plus négligé les Femmes, à l'égard des choses qui ne tombent pas sous les sens, que dans celles qui se présentent aux yeux? N'est-il pas plus naturel de penser qu'elle a pris le même soin pour former leur cerveau, qu'elle en a pris pour leur donner de la beauté? Sans-doute elle a employé la même exactitude supérieure en formant leurs organes intellectuels, qu'elle en a fait paroître dans leurs organes sensibles.

HOR. La Beauté est l'attribut du Beau Sexe, comme la Force est celui des Hommes.

CLEO. Quelque petites que soient les particules du cerveau qui contiennent les différentes images, & qui nous aident dans l'opération de penser, il y a entre le cerveau des Hommes autant de diversité par rapport à la justesse, à la simétrie, & à l'exactitude, qu'il y en a dans les parties les plus grossières du Corps. Les Femmes doivent donc nous surpasser à l'égard de la bonté, de l'harmonie, & de la souplesse de leurs organes, qui, essentiels dans l'art de penser, méritent seuls le nom de Facultés Naturelles. Car pour ce qui est de l'habileté, de la dextérité, ou de l'aptitude dont j'ai parlé, elle

dépend de l'exercice, & par conséquent elle est manifestement acquise.

HOR. Comme la construction du cerveau est plus délicate dans les Femmes que dans les Hommes, je suppose pareillement qu'elle est infiniment plus grossière dans les Brebis, les Bœufs, les Chiens, & les Chevaux &c.

CLEO. Rien ne nous engage à penser autrement.

HOR. Mais après tout, ce *moi*, cette partie de *moi-même* qui veut, qui souhaite, & qui préfère une chose à une autre, doit être immatérielle. Car si c'étoit de la matière, ou ce seroit une seule & simple partie, ce qui me paroît presque impossible; ou ce seroient plusieurs parties combinées, supposition qui est encore plus difficile à concevoir.

CLEO. Je ne disconveniens point de ce que vous dites. Je vous ai déjà fait entendre que le principe de la pensée & de l'action, est inexplicable dans toutes les Créatures. Mais la spiritualité de ce principe ne résoud point la question; elle ne nous donne aucun jour, ni pour l'expliquer, ni pour en concevoir la nature. Qu'il doive y avoir un contact mutuel entre le Corps & ce principe, quel qu'il soit, c'est ce dont nous sommes assurés *a posteriori*. Et il est tout aussi difficile de comprendre, comment il peut y avoir une action réciproque entre un Corps & un Objet Immatériel, que de concevoir comment

ment la Pensée peut résulter de la Matière & du Mouvement.

HOR. Quoiqu'il semble que plusieurs autres Animaux pensent, l'Homme est cependant la seule Créature connue, qui fasse voir, ou qui paroisse sentir qu'elle est assurée de penser.

CLEO. Il n'est pas aisé de déterminer quels sont les instincts, les propriétés, ou les lumières dont les autres Créatures sont, ou destituées, ou en possession, lorsque ces qualités ne tombent pas sous nos sens. Mais il est très-probable que les parties principales & les plus nécessaires de la machine, sont moins artistement travaillées dans les Animaux, qui parviennent à toute la perfection dont ils sont capables, au bout de trois, de quatre, de cinq, ou de six ans au plus; qu'elles ne le sont dans une Créature qui à peine parvient en maturité, & acquiert toute sa grandeur & toutes ses forces à l'âge de vingt-cinq ans. Tout Homme âgé de cinquante ans, & intérieurement persuadé qu'il est le même être qui faisoit telle & telle chose il y a trente ans, qu'il dans sa jeunesse avoit tels & tels Maîtres, ne peut attribuer la persuasion où il est d'avoir existé tout ce tems-là, qu'à la seule mémoire, sans qu'il puisse jamais remonter à l'origine ou à la naissance de ce sentiment. Suivant moi, il n'est personne qui se rappelle quoi que ce soit de ce qui lui est arrivé, ou de ce qui s'est passé

passé avant qu'il eût atteint l'âge de deux ans. Avant ce tems-là il étoit peu expert dans l'art de penser, & son cerveau n'avoit pas encore une consistance capable de retenir assez longtems les images qu'il recevoit. Remontons aussi haut qu'il nous plaira, ce souvenir ne nous donnera point de nous-mêmes une assurance plus forte, que nous n'en avons d'une autre Personne, qui, aiant toujours été élevée avec nous, n'auroit jamais été une semaine ou un mois absente & éloignée de nos yeux. Une Mère, qui a un Fils âgé de trente ans, croit avec plus de fondement qu'il est le même Homme qui lui est né & qu'elle a élevé, qu'il ne le croit lui-même. Si elle pense tous les jours à son Fils, & qu'elle se rappelle tous les changemens qui sont arrivés de tems en tems à ses traits, elle est plus certaine qu'il n'a point été changé au berceau, qu'elle ne peut l'être de n'y avoir pas été changée elle-même. Tout ce qu'on peut assurer de cette persuasion intérieure, c'est qu'elle consiste, ou qu'elle tire sa source du cours & du mouvement des esprits par toutes les sinuosités du cerveau, & de l'attention que ces esprits donnent aux faits qui nous concernent. Il suffit que quelqu'un perde la mémoire, quoique d'ailleurs il fût en parfaite santé, pour être regardé comme un fou; & dans cet état il ne sent pas davantage qu'il est le même Homme qu'il étoit il y a un an,

qu'il ne sent qu'une Personne, qui lui est connue depuis quinze jours, n'a jamais été changée. La perte de la mémoire est susceptible de divers degrés; mais quiconque la perd entièrement, devient *ipso facto* un idiot.

HOR. Je conviens que c'est moi qui suis cause que nous nous sommes si fort écartés du sujet que nous traitions; mais je ne m'en repens point. Ce que vous avez dit de l'économie du cerveau, & de l'influence mécanique des idées sur les parties grossières du Corps, nous fournit une belle occasion d'admirer la sagesse infinie & ineffable qui brille dans la manière dont les différens instincts des Animaux répondent aux fins respectives de leur destination, & dans l'art avec lequel chaque appétit est intimement lié & assorti à leur structure même. Rien n'étoit plus à propos que ces réflexions; surtout après avoir expliqué l'origine de la Politique, & montré l'excellence de notre Espèce par-dessus tous les autres Animaux dans la docilité, la souplesse, & l'industrie que nous faisons paroître en dirigeant l'estime que nous avons pour nous-mêmes. L'art que nous manifestons à cet égard est si merveilleux, que toutes les Assemblées & les Sociétés tirent de grands avantages, soit par rapport à leur aise & à leur soulagement, soit par rapport à leur prospérité & à leur conservation, de la passion la plus obstinée & la

la plus féroce , qui sembloit naturellement devoir renverser toute Société , qui même effectivement ne pourroit manquer de rendre une Assemblée d'Hommes Sauvages insupportables les uns aux autres.

CLEO. Si , en remontant de l'effet à la cause , on a découvert à *posteriori* la nature & l'usage de l'*Estime de soi-même* , on peut pareillement , en suivant la même méthode , expliquer avec beaucoup de facilité & de clarté toutes les autres passions. Les Créatures ne se procurent point sans peine les choses nécessaires à la vie ; aussi ont-elles des instincts qui les portent à chercher ce dont elles ont besoin , & qui leur apprennent la manière dont elles doivent s'y prendre pour l'obtenir. Le zèle & l'ardeur que chaque Créature témoigne à satisfaire ses appétits , est toujours proportionné au pouvoir , & au degré de force avec lequel ces instincts agissent en elles. Mais si nous considérons l'état des choses sur la Terre , & la multiplicité des Animaux qui doivent tous également suppléer à leurs besoins , nous comprendrons aisément que les Créatures , en obéissant aux différentes invitations de la Nature , rencontreront souvent des obstacles qui les feront quelquefois échouer dans leurs desseins. Ainsi les Animaux réussiroient rarement dans leurs entreprises , si chaque individu n'étoit animé d'une passion

qui, rappelant toutes ses forces, lui inspire une ardente activité, capable de lui faire surmonter tout ce qui peut s'opposer à sa propre conservation, & le troubler dans les soins qu'il se donne pour ce grand ouvrage. La passion dont je parle, porte le nom de *Colère*. On comprend sans peine qu'une Créature, affectée en même tems de cette passion, & de l'*Estime de soi-même*, porte envie à ceux qu'il voit posséder des choses dont elle a elle-même besoin. Après le travail, la Créature la plus sauvage, comme la plus industrieuse, cherche le repos. D'où nous apprenons que les Animaux aiment tous plus ou moins l'aïse. Ils se fatiguent en faisant usage de leurs forces; & l'expérience apprend que la nourriture, & le sommeil, sont ce qu'il y a de meilleur pour réparer l'épuisement des esprits animaux. Nous voyons que les Créatures qui ont le plus d'obstacles à surmonter pour se procurer les choses nécessaires à la vie, sont les plus colères, & ont reçu de la Nature les armes les plus redoutables. Si d'un autre côté cette colère, en faisant agir un Animal, l'empêchoit de s'appercevoir du danger auquel il s'exposeroit, il seroit bientôt détruit. C'est pour obvier à cet inconvénient, que la Nature a constamment joint la timidité à la colère. Le Lion même fuit à l'approche de Chasseurs bien armés, & qui sont en trop grand nombre. Il paroît par la  
con-

conduite que tiennent les Brutes , que parmi les Animaux les plus parfaits , ceux d'une espèce peuvent dans bien des occasions se faire réciproquement connoître leurs besoins. Nous sommes même assurés qu'il en est plusieurs , qui non seulement se comprennent les uns les autres , mais encore qu'ils ont été formés de manière qu'ils nous entendent. Mais si comparant notre nature avec celle des autres Animaux , nous considérons la constitution de l'Homme , ses qualités visibles , sa supériorité au-dessus des autres Créatures par rapport à la faculté de penser & de réfléchir , son habileté à apprendre à parler , & l'usage qu'il fait faire de ses mains & de ses doigts , nous ne pourrions douter que nous ne soions plus propres à la Société , qu'aucun des autres Animaux que nous connoissons.

HOR. Puisque vous rejettez absolument le Système de Milord *Shaftsbury* sur ce sujet , communiquez-moi , je vous prie , vos pensées. Dites-moi quelles idées vous avez de la *Société* & de la *Sociabilité*. Si vous voulez bien m'accorder cette faveur , je vous promets de vous écouter avec toute l'attention dont je suis capable.

CLEO. La matière n'est point du tout abstruse. Un Génie médiocre , qui a quelque expérience , & une légère connoissance de la Nature Humaine , peut aisément découvrir le fondement de la *Sociabilité*,

bilité, & ce qu'il y a dans l'Homme qui le rend propre à la Société. Il lui suffit d'aimer sincèrement la vérité, & de la chercher sans préoccupation. Mais la plupart des Savans qui ont traité cette matière, avoient quelque intérêt particulier à ménager, quelque passion à satisfaire, quelque cause qu'ils étoient résolus de soutenir par leur Système.

Il est indigne d'un Philosophe de dire avec *Hobbes*, que l'Homme nait incapable de vivre en Société, & d'établir ce paradoxe sur l'incapacité qu'on remarque à cet égard dans les Enfans, lorsqu'ils viennent au monde. Quelques-uns de ses Adversaires ont néanmoins poussé trop loin la chose, en assurant que tout ce à quoi l'Homme pouvoit parvenir, devoit être considéré comme une raison de son aptitude, & une cause de sa capacité pour la Société.

HOR. Croïez-vous donc que l'Homme ait naturellement plus d'amour pour son Espèce, que les autres Animaux n'en ont pour la leur? Ou bien si nous apportons en naissant une haine & une aversion pour nos semblables? Sommes-nous des Loups & des Ours les uns à l'égard des autres?

CLEO. Je ne crois ni l'un ni l'autre. A en juger par ce qui nous paroît des Affaires Humaines, & des Ouvrages de la Nature, nous sommes mieux fondés à supposer que le désir & l'aptitude qu'a l'Homme de se joindre en Société, ne  
pro-

procède pas de l'amour qu'il a pour ses semblables, que nous ne le sommes à croire que ce n'est pas une affection mutuelle, que les Planètes ont les unes pour les autres, & supérieure à celle qu'elles ont pour les Etoiles plus éloignées, qui soit la véritable cause pourquoi ces Planètes continuent toujours à se mouvoir ensemble dans le même Système Solaire.

HOR. Je suis sûr que vous ne croirez pas que les Etoiles aient de l'affection & de l'amour les unes pour les autres. Pourquoi parlez-vous donc de *mieux fondés* ?

CLEO. Parce qu'il n'y a point de phénomènes, qui contredisent visiblement cette affection mutuelle des Planètes. Nous ne pouvons point dire la même chose de l'Homme. Tous les jours nous observons chez lui mille choses qui nous convainquent, qu'au lieu d'aimer les autres, il rapporte tout à soi-même. Il n'aime, ni ne hait quoi que ce soit que pour l'amour de lui-même. Chaque individu est à son égard un petit monde. Sa félicité est le centre commun de toutes ses actions. Il la recherche autant que son entendement & ses forces le lui permettent. C'est à quoi tendent pendant toute sa vie toutes ses démarches, c'est-là son unique occupation. D'où il suit que la perception que les Hommes ont du Bonheur, les détermine dans leur choix. Jamais ils ne font d'actions, jamais ils ne for-

forment d'entreprises , qui pour le présent ne leur paroissent plus avantageuses que toute autre.

HOR. Que direz-vous donc de ces paroles de *Médée* ? „ Je vois ce qui est le „ meilleur, je l'approuve & je l'estime, „ & cependant je choisis le pire \* ”.

CLEO. Cela fait simplement voir la turpitude de nos inclinations. Mais que l'on dise tout ce qu'on voudra, il est certain que dans un Agent libre, tous les mouvemens qu'il désapprouve sont ou convulsifs, ou ne viennent point de lui, & il y est forcé par quelque puissance étrangère; je parle de ces mouvemens qui sont naturellement soumis à la volonté. Lorsqu'on laisse deux choses au choix de quelqu'un, il est évident que celle qu'il choisit lui a paru mériter la préférence, quelque contradictoires, ridicules, ou mauvaises que puissent être les raisons qui l'aient déterminé. Sans cela il ne pourroit y avoir de *Suicide* volontaire, & il seroit injuste de punir les Hommes pour des crimes qu'ils auroient commis.

HOR. Je crois qu'il n'est personne qui ne cherche à éprouver des sensations agréables; mais il est inconcevable que des Créatures de la même espèce puissent autant différer les unes des autres, que les

\* ————— video meliora, proboque:  
Deteriora sequor. —————

OVID. *Metam.* Lib. VII. V. 50. &c.

les Hommes diffèrent entr'eux sur les notions qu'ils ont du plaisir. Comment est-il possible que quelques-uns fassent leurs délices des choses pour lesquelles d'autres ont une extrême aversion? Tous aspirent au Bonheur, mais la question est de savoir où il se trouve.

CLEO. Il en est du Souverain Bonheur dans ce Monde, comme de la Pierre Philosophale. Pour parvenir à ces deux objets, on a suivi plusieurs routes très-différentes. Des Sages & des Foux s'y sont appliqués, mais leurs soins ont été jusqu'ici également inutiles. Cependant, dans les recherches qu'ils ont faites pour trouver l'une & l'autre de ces choses, ils ont découvert par hazard quantité de choses très-utiles, qui auroient échappé à toute la sagacité humaine, si on eût voulu les chercher *a priori*.

Il peut très-bien arriver qu'une multitude de Créatures de notre espèce, rassemblées dans quelque lieu du Globe Terrestre, concourent à leur défense réciproque, & que même elles forment un Corps Politique, dans lequel elles mèneront, pendant plusieurs siècles, une vie douce & agréable, quoiqu'elles ignorent mille choses, dont la connoissance contribueroit à rendre le Bonheur Public plus parfait, suivant les idées que les Hommes ont communément du Bonheur.

Nous avons trouvé, dans une partie du Monde, des Nations grandes & florissantes.

santes, qui ignoroient absolument ce que c'étoit que des Vaisseaux ; tandis que la Navigation est connue depuis plus de deux-mille ans chez d'autres Peuples, qui ont beaucoup perfectionné cet Art, même avant l'invention de la Boussole. Il seroit ridicule d'alléguer cette dernière découverte, ou comme une raison qui déterminâ l'Homme à aller sur Mer, ou comme une preuve de son aptitude & de sa capacité naturelle pour les Affaires de la Marine.

Pour former un Jardin, il faut nécessairement avoir un terrain situé dans un climat propre à cette plantation. Si avec cela nous avons les semences nécessaires, il ne nous manque que de la patience pour les cultiver. Les Promenades, les Canaux, les Statues, les Pavillons, les Cascades, & les Jets d'eau, sont des embellissemens de la belle Nature ; mais aucun de ces ornemens n'est essentiel à un Jardin. Toutes les Nations doivent nécessairement avoir eu de petits commencemens : & l'on peut aussi bien découvrir dans cette enfance des Peuples, ce qu'il y a dans l'Homme qui le rend propre à la Société, qu'on a pu le découvrir lorsque ces Nations se sont augmentées.

Il y a deux raisons principales qui ont persuadé que l'Homme est une Créature Sociable. Premièrement, on s'est imaginé que naturellement il aime & désire, avec  
plus

plus d'ardeur qu'aucune autre, de vivre en Société. En second lieu, il est manifeste que les Hommes retirent de cette union plus d'avantages, que les autres Animaux n'en retireroient, si jamais ils s'avissoient de s'unir ainsi.

HOR. Pourquoi en rapportant la première raison, dites-vous que *l'on s'est imaginé* le fait ? N'est-il donc pas incontestable ?

CLEO. Cette précaution n'est point sans dessein. J'avoue que tous les Hommes qui sont nés dans quelque Société, souhaitent avec plus d'ardeur que tout autre Animal d'y vivre. Mais c'est une question, si ce désir est inné. Quand même l'on accorderoit que ce désir est naturel à l'Homme, il n'y auroit-là rien dont il pût tirer vanité. Je n'y vois rien qui prouve son excellence. L'amour que l'Homme a pour son bien-être & pour sa sûreté, le désir permanent qu'il a d'améliorer sa condition, doivent être des motifs suffisans pour lui faire rechercher le commerce de ses semblables. Ses besoins auxquels il ne sauroit remédier par lui-même, sont donc les raisons humiliantes de l'inclination qu'il sent pour la Société.

HOR. Mais quand vous parlez *des besoins auxquels l'Homme ne sauroit remédier par lui-même*, ne tombez-vous point dans l'erreur que vous avez reprochée à Hobbes ?

CLEO. Il s'en faut beaucoup que je ne suive le Systême de ce Politique. Quand je parle des besoins des Hommes, je les considère parvenus à un âge mûr ; & je dis que plus ils sont distingués, soit par leurs lumières, soit par leur rang, soit par leurs richesses, & plus ils ont aussi de besoins auxquels par eux-mêmes ils ne sauroient remédier.

Un Seigneur riche de vingt-cinq à trente-mille livres *sterling* de rente, qui entretient trois, quatre, cinq ou même six Carrosses, & plus de cinquante Domestiques, a plus de besoins réels, faisant abstraction de ce qu'il possède, qu'un Roturier accoutumé à aller à pied, dont tout le revenu ne va pas au-delà de cinquante livres *sterling* par an. J'en dis autant d'une Femme de la première distinction, qui n'ayant jamais pris la peine de se mettre une épingle, a deux ou trois Femmes qui l'habillent & la deshabillent constamment depuis les pieds jusqu'à la tête, comme si elle étoit une Poupée, qui ne peut se servir de ses membres. Je soutiens que cette grande Dame a plus de besoins auxquels elle ne sauroit remédier, que Doron la Laitière, qui durant tout l'hiver s'habille dans les ténèbres, en moins de tems que Milady n'en emploie pour placer une mouche.

HOR. Mais le désir d'améliorer notre

COR-

condition, dont vous avez parlé, est-il si général & si permanent, qu'il n'y ait personne qui en soit jamais exempt?

CLEO. Les Créatures qu'on peut appeller *Sociables*, possèdent toutes, sans exception, ce désir. Que dis-je! Je suis persuadé que ce désir n'est pas moins une qualité caractéristique de notre Espèce, qu'aucune autre qu'on puisse nommer. Il n'est point de Mortel sur la Terre, s'il a été élevé dans quelque Société, qui ne souhaite d'ajouter, de retrancher, ou de changer quelque chose dans sa personne, dans ses biens, dans les circonstances où il se rencontre, ou enfin dans la Société dont il est membre. Que seroit-ce encore, si par ses souhaits il opéroit ces changemens? Il n'est aucune autre Créature en qui l'on observe ces dispositions. Jamais on n'auroit bien connu l'industrie admirable de l'Homme à suppléer à ce qu'il appelle les besoins de la vie, sans les désirs déraisonnables & multipliés dont il est possédé. De tout cela il suit évidemment, que plus les Peuples sont civilisés, & plus ils ont besoin de vivre en Société; & par une seconde conséquence également évidente, je dis qu'il n'est personne qui en ait moins besoin que les Sauvages.

La seconde raison pourquoi j'ai dit qu'on appelloit l'Homme *Sociable*, c'est que les Hommes retirent de cette union plus d'avantages, que les Animaux n'en

retireroient, si jamais ils s'avisent de former des Sociétés. Pour se convaincre de la vérité de cette observation, nous n'avons qu'à examiner la nature de l'Homme, & les qualités qui le mettent au-dessus des autres Animaux. Mais dans les recherches de ces qualités, nous ferons attention à celles qui sont communes tant aux Hommes Civilisés qu'aux Sauvages, & nous suivrons l'Homme depuis la première jeunesse jusques à l'âge le plus avancé.

HOR. Je ne vois pas pourquoi vous voulez vous donner la peine d'examiner la vie de l'Homme, depuis son commencement jusqu'à sa fin. Ne suffiroit-il pas de s'arrêter uniquement aux qualités dont il est orné, lorsque parvenu à l'âge le plus mûr, il est dans son plus haut point de perfection?

CLEO. Ce qu'on appelle *docilité* dans les Créatures, dépend en grande partie de la flexibilité des organes, & de leur souplesse, qui les rend propres à recevoir aisément les impressions qu'on fait sur eux. Qualité qui dans l'âge viril est absolument perdue, ou du-moins fort altérée.

Il n'est rien en quoi notre Espèce, comparée à tous les autres Animaux, excelle autant que par la capacité qu'elle a d'acquérir la faculté de penser & de parler bien. C'est-là une qualité particulière de notre nature, la chose est incontestable:  
mais

mais il n'est pas moins certain d'un autre côté, que cette capacité s'évanouît, si nous négligeons d'en faire usage avant que d'être parvenu à un âge mûr. L'Homme, généralement parlant, jouît d'une vie plus longue que la plupart des autres Animaux: ainsi notre Espèce a en cela une prérogative particulière, qui met l'Homme en état d'acquérir plus de sagesse, quand même pour se la procurer il n'emploieroit que sa propre expérience, que ne pourroit en acquérir une Créature qui avec la même capacité ne vivroit que la moitié moins. Ainsi, *ceteris paribus*, toutes choses égales, un Homme de soixante ans connoit mieux ce qu'il faut faire ou éviter, que celui qui n'en a que trente. Ce que Micio dit à son Frère DEMEA pour excuser les folies de la Jeunesse, est également vrai, & parmi les Sauvages, & parmi les Philosophes. Il n'est rien, „ *dit-il*, qui soit plus propre „ à nous instruire, & à nous rendre sages „ que l'âge. Je n'en excepte que l'attachement pour l'Argent " †. Or ce sont ces qualités, jointes avec quelques autres semblables, qui concourent à rendre l'Homme Sociable.

HOR. Mais pourquoi l'amour que nous  
avons

† Ad omnia alia ætate sapimus rectius,  
Solum unum hoc vitium senectus adfert homi-  
nibus,

Attentiores sumus ad rem omnes, quàm sat est,  
TERENT. Adelp.

avons naturellement pour notre Espèce, n'entreroit-il pour rien dans cette *Sociabilité*?

CLEO. *Premièrement*, parce que, comme je l'ai déjà dit, il ne me paroît pas qu'en cela nous différions des autres Animaux. *En second lieu*, je nie que cette affection y entre pour quoi que ce soit. Car si nous examinons la nature de tous les Corps Politiques, nous trouverons que jamais on ne s'est fondé, ni confié sur une pareille affection, ni pour les former, ni pour les conserver.

HOR. Mais le terme même de *Sociable* emporte cet amour mutuel dont je parle. Son contraire le démontre évidemment. Quiconque aime à vivre seul, a de l'aversion pour la Compagnie. Or le caractère d'un Homme singulier, réservé & chagrin, est directement opposé à celui d'un Homme sociable.

CLEO. Je le fai, lorsqu'on compare quelques Personnes avec d'autres, on emploie souvent le terme de *Sociable* dans ce sens. Mais il a une tout autre signification, lorsqu'on s'en sert pour désigner une qualité particulière à notre Espèce. Ainsi, lorsqu'on dit que l'Homme est une Créature Sociable, on ne veut dire autre chose, sinon qu'il y a dans notre nature une certaine aptitude, qui peut engager de grandes multitudes à s'unir pour ne composer qu'un seul Corps. Ainsi réunis, ils peuvent profiter de la force, de l'adresse

dressé & de l'habileté de chaque Individu. Ce Corps se gouvernera lui-même, & agira dans toutes les occurrences, comme s'il étoit animé par une seule ame, & déterminé par une seule volonté.

J'accorderai sans peine que le désir que l'Homme a naturellement de vivre dans la compagnie de ses semblables, est un des motifs qui le portent à se joindre à une Société. Mais d'où lui vient ce désir ? N'est-ce pas de l'amour qu'il a pour lui-même ? Il espère de trouver son compte dans ce commerce, l'objet de ses vœux. Jamais il ne se feroit avisé de rechercher la compagnie, ni quoi que ce soit, s'il n'avoit cru retirer de ces choses quelque avantage. Mais je nie formellement que l'Homme désire naturellement de vivre en Société par affection pour ses semblables, & que cet amour mutuel soit supérieur à celui que les autres Animaux ont pour leur Espèce. C'est-là une louange gratuite que nous nous donnons réciproquement, mais qui est tout aussi absurde, que lorsque nous nous disons les uns aux autres, *je suis votre très-humble Serviteur*. Je nie très-positivement que ce prétendu amour pour notre Espèce, que cette affection naturelle qu'on suppose que nous avons les uns pour les autres, & d'une manière distinguée de ce qui se voit à cet égard dans les autres Animaux, soit du moindre usage pour former des Sociétés. Il me paroît au contraire, que

pour agir prudemment, les Membres d'un Corps Politique doivent toujours commercer les uns avec les autres, comme si cette affection étoit absolument imaginaire.

Le Gouvernement est sans-contredit la base de toute Société. C'est dans cette vérité incontestable que nous pourrons puiser les raisons qui portent les Hommes à jouir du privilège de la *Sociabilité*.

Il suit évidemment de ce principe, que les Créatures doivent pouvoir être gouvernées, pour jamais se réunir en un seul Corps. La docilité est la première raison de la *Sociabilité* de l'Homme.

Cette qualité suppose de la timidité, & un certain degré d'entendement. Car une Créature, en effet incapable de crainte, ne sauroit absolument être gouvernée. Sans cette utile passion, les Animaux qui auroient le plus de sens & de courage, seroient en même tems les plus revêches, & les plus indisciplinables. D'un autre côté, la timidité, déstituée d'entendement, engage seulement à éviter le danger qui nous menace, sans consulter ce qui pourra arriver dans la suite. On voit cela confirmé par des Oiseaux très-sauvages, qui se casseront la tête contre les fils de leur cage, plutôt que de manger pour conserver leur vie.

Au reste, il y a une grande différence entre être soumis, & pouvoir être gouverné. Celui qui se soumet simplement à

un autre , reçoit un joug qui lui déplaît , pour éviter un autre mal , qui lui déplaît encore davantage. D'ailleurs , nous pouvons être très-soumis , sans cependant procurer aucune utilité à la Personne à qui nous nous soumettons.

Il n'en est pas de même de ce que j'appelle la *Capacité d'être gouverné*. Cette expression désigne un désir de se rendre agréable , & une inclination à contribuer au bonheur de la Personne qui nous gouverne. Mais toute affection bien ordonnée commençant par soi-même , il n'est aucune Créature qui puisse pendant longtemps travailler avec plaisir à l'utilité des autres , si en même tems il n'y trouve quelque avantage. D'où je conclus qu'une Créature ne sauroit véritablement être gouvernée , à-moins que soumise avec plaisir elle n'ait appris à faire servir sa servitude à son propre avantage. Il faut qu'elle se trouve en quelque manière dédommée de la peine qu'elle se donne pour les autres. Il est plusieurs espèces d'Animaux , qu'on peut rendre , sans beaucoup de soins , capables d'être ainsi gouvernés ; mais l'Homme est de toutes les Créatures , celle qu'on peut le plus aisément engager à servir son espèce. Sans cette disposition , jamais il n'auroit été possible de le rendre Sociable.

HOR. Mais la Nature n'avoit-elle pas destiné l'Homme pour la Société ?

R s

CLEO.

CLEO. Le Révélation nous apprend que nous avons été formés dans cette vue.

HOR. Quoi donc ? Si cette vérité ne vous avoit pas été révélée , & que vous fussiez un *Chinois* , ou un *Mexicain* , vous ne pourriez pas l'établir par la seule Philosophie ?

CLEO. Non : tout ce que je dirois , c'est que la Nature a destiné l'Homme pour la Société , comme elle a fait les raisins pour le Vin.

HOR. Mais l'art de faire le Vin est une invention purement humaine , aussi bien que celle de tirer de l'Huile des olives , ou des autres végétales , & de faire des Cordes avec du chanvre.

CLEO. Il en est de même de l'établissement des Sociétés composées de parties naturellement indépendantes. On ne voit rien dans cette formation qui exige plus d'habileté , que dans les inventions dont vous avez parlé.

HOR. Mais la *Sociabilité* de l'Homme n'est-elle pas l'ouvrage de la Nature , ou plutôt de l'Auteur de la Nature , je veux dire de la Providence ?

CLEO. Sans-contredit. On doit attribuer à la même cause les vertus innées , l'aptitude particulière que chaque chose a pour un certain but. Si les raisins sont propres à faire du Vin , si de l'eau mêlée avec de l'orge on tire d'autres Liqueurs , c'est à la Providence qu'il faut l'attribuer ; mais c'est la sagacité humaine

ne qui découvre les usages qu'on en fait. Appliquons cette réflexion à l'Homme. C'est de Dieu son Créateur qu'il a reçu toutes ses facultés, aussi bien que l'aptitude qu'il a de vivre en Société. Dans ce sens on peut dire que tout ce qui est l'effet de notre industrie, vient originairement de l'Auteur de notre Etre. Mais lorsque parlant des ouvrages de la Nature, nous les distinguons de ceux de l'Art, nous entendons par les premiers, ceux où nous n'entrons pour rien, & qu'on opère sans que nous y concourions. Par exemple, c'est la Nature qui produit des pois dans la saison; mais il n'est pas possible d'en avoir de verds en *Angleterre* au milieu de *Janvier*, sans un art & des soins infinis. La Nature opère par elle-même ses desseins. On ne peut douter que la Nature n'ait destiné certaines Créatures pour vivre en Société, les Abeilles nous en fournissent une preuve très-sensible. Ces Animaux, comme il paroît par les effets, ont reçu de la Nature des instincts propres à leur faire remplir ce but. Nous devons l'existence, & toutes les choses dont nous jouissons, au grand Auteur de l'Univers. Mais comme les Sociétés ne pourroient subsister sans sa force conservatrice, ainsi elles périroient bientôt, si la sagesse humaine n'y concouroit. Ces deux choses dépendent en quelque manière l'une de l'autre. Car ou elles ont ensemble une liaison mutuelle, ou bien la  
pa-

patience du Foible fait éclater la puissance du Fort.

La différence qu'il y a entre les Ouvrages de l'Art & ceux de la Nature est si grande, qu'il n'est pas possible de les confondre. Il n'y a que Dieu qui connoisse les choses *à priori*, il n'y a que la Sagesse Divine qui agisse naturellement avec une pleine & entière certitude. Ce que nous appellons Démonstration, n'en est qu'une copie grossière & imparfaite. On ne trouve entre les Ouvrages de la Nature aucun essai, aucune ébauche. Tout y est complet; chacune de ces choses est telle que la Nature vouloit les avoir, lorsqu'elle les a produits. Et pourvu seulement que rien n'ait interrompu son action, ses Ouvrages sont parfaitement finis, & surpassent autant notre entendement que nos sens. Que l'état des Hommes est bien différent! Ces misérables Créatures ne sont sûres de rien, je n'en excepte pas même leur propre existence, ni les vérités qu'elles découvrent en raisonnant *à posteriori*. D'où il suit que les Ouvrages de l'Art, inventés par les Hommes, doivent nécessairement être très-imparfaits & très-défectueux. Les premiers commencemens de ces Découvertes, doivent avoir été bien peu de chose. On n'a avancé en connoissances que très-lentement, & par des degrés insensibles. Il est des Arts & des Sciences qui ont exigé l'expérience de plusieurs

siè.

siècles, avant que d'être parvenus à quelque degré de perfection. Avons-nous quelque raison de penser que la Société des Abeilles qui forma le premier essaim, produisit de la cire & du miel dont la qualité fut inférieure aux productions de leur Postérité.

Autre différence entre les Ouvrages de l'Art & ceux de la Nature. Les Loix de la Nature sont fixes & immuables. Dans tout ce qu'elle ordonne, on voit régner une *stabilité*, & une uniformité qui ne se rencontre jamais dans les choses inventées & approuvées par les Hommes:

*Quid placet, aut odio est, quod non mutabile credas?*

Est-il probable que parmi les Abeilles il y ait eu autrefois une autre Forme de Gouvernement, que celle que nous voyons chez les Essaims d'aujourd'hui. Il s'en faut beaucoup qu'on ne puisse dire la même chose des Hommes. Quelle variété de Spéculations, que de Systèmes ridicules n'ont-ils pas proposé de tout tems sur le Gouvernement? Combien de disputes cette question n'a-t-elle pas occasionné? Combien de querelles, & de guerres fatales n'a-t-elle pas produit? Encore aujourd'hui, on examine quelle est la meilleure Forme de Gouvernement. Les projets bons & mauvais qu'on a formés en faveur de la Société, & pour en ren-

rendre l'établissement plus heureux, sont sans nombre. Mais que les bornes de notre sagacité sont étroites ! Que les Hommes peuvent aisément être jetés dans l'erreur ! Ce qui dans un siècle avoit paru infiniment avantageux au Genre Humain, a été dans les tems postérieurs envisagé comme très-pernicieux. Que dis-je ! Ne voit-on pas, même de nos jours, que ce qui est révééré dans un País, est en abomination dans un autre ? Mais, je vous prie, quel changement est-il jamais arrivé parmi les Abeilles ? Ont-elles apporté quelque changement dans l'architecture de leurs demeures, ou dans leurs ameublemens ? Ont-elles jamais construit de cellules qui ne fussent pas hexagones ? Se sont-elles jamais servies d'instrumens différens de ceux que la Nature leur a donnés dès le commencement ? Quels superbes Bâtimens n'a-t-on pas élevé parmi les Hommes ! Quels prodigieux Ouvrages n'a-t-on pas vu exécuter chez les grandes Nations. Mais pour toutes ces choses, la Nature a seulement fourni les matériaux. La Carrière donne le Marbre, mais le Sculpteur fait la Statue. Pour se procurer cette variété infinie de Ferremens que l'on a inventés, la Nature ne fournit rien que la Mine de Fer ; encore l'a-t-elle cachée dans les entrailles de la Terre.

HOR. Mais l'habileté des Ouvriers,

&

& de ceux qui ont inventé les Arts, ou qui les ont perfectionnés, n'a pas peu contribué à perfectionner ces travaux. Or de qui tenoient-ils leur génie? N'est-ce pas de la Nature?

CLEO. Bien loin que cela dépende de leur constitution, il résulte uniquement de l'exacritude de leurs Instrumens. Je l'ai déjà avancé; & si vous voulez bien vous rappeler ce que je vous ai dit sur cet article, vous trouverez que la part que la Nature a dans l'habileté & dans la patience de chaque Particulier qui s'applique à ces Ouvrages, est fort petite.

HOR. Je vous ai bien compris, vous voudriez insinuer deux choses. *Premièrement*, que ce qui rend l'Homme plus propre à la Société que les autres Animaux, est quelque chose de réel, quoique presque imperceptible dans les Individus, avant que réunis en assez grand nombre, on les ait ménagés avec dextérité. *En second lieu*, que ce quelque chose de réel, cette *Sociabilité*, est un composé de diverses choses, qui concourent toutes ensemble à produire cette propriété. Elle ne consiste donc point, suivant vous, dans une certaine qualité particulière, dont l'Homme seul soit visiblement doué à l'exclusion des Brutes.

CLEO. Vous avez parfaitement raison. Chaque raisin contient un peu de jus; & lorsqu'on en presse une grande quantité,

on en tire une liqueur, qui ménagée avec art peut être convertie en Vin. Mais, sans s'exprimer très-improprement, on ne peut pas dire qu'il y ait du Vin dans chaque raisin, si l'on considère combien la fermentation est nécessaire, pour que cette liqueur acquière une qualité vineuse; je veux dire, combien cette fermentation est essentielle à la conversion de cette liqueur en Vin.

HOR. La qualité vineuse, considérée comme un effet de la fermentation, est accidentelle; puisqu'un grain de raisin ne l'auroit jamais pu acquérir, tant qu'il seroit resté seul. Si donc vous voulez comparer la *Sociabilité* de l'Homme à la qualité vineuse du Vin, il faut que vous me prouviez qu'il y a dans la Société quelque chose de semblable à cette fermentation; je veux dire qu'il y survient quelque chose dont les Individus ne sont pas actuellement en possession tant qu'ils restent seuls, mais qui est visiblement accessoire à des multitudes de Gens dès-qu'ils sont réunis ensemble. Comme la fermentation est nécessaire pour procurer la qualité vineuse au jus des raisins, ainsi cet équivalent doit être également nécessaire & essentiel à la formation de la Société.

CLEO. On peut démontrer que le Commerce mutuel est l'équivalent dont je parle. Car si l'on examine chaque faculté & chaque qualité, en vertu de quoi, & pour-

HOR. Cette discussion nous mèneroit trop loin. D'ailleurs je suis sûr que je vous ai déjà assez ennuié, par les questions que j'ai formées mal-à-propos.

CLEO. Bien loin de-là, vous m'avez fait beaucoup de plaisir; vous ne m'avez rien demandé qu'à propos; & il n'est point de personne de sens, qui n'eût fait de semblables questions, à-moins qu'elle ne fût extrêmement familiarisée avec ces idées. C'est pour vous que j'ai lu ce passage, je souhaittois d'en faire quelque usage; mais, comme vous êtes peut-être las d'entendre parler sur ce sujet, je n'abuserai pas plus long-tems de votre patience.

HOR. Vous ne m'avez pas compris, CLEOMENE; soiez sûr que ce sujet commence beaucoup à me plaire. Mais, avant que de passer outre, j'aurois envie de parcourir encore une fois l'ESSAI SUR LE GOUVERNEMENT, par le Chevalier Guillaume Temple, que je n'ai pas lu depuis long-tems. Après quoi je serai charmé de reprendre le discours que nous venons d'interrompre, & même le plutôt ne sera que le mieux. Je sai que vous aimez le beau fruit. Si donc vous voulez me faire l'honneur de venir dîner demain chez moi, je vous ferai manger d'un excellent *Ananas*.

CLEO. Je goûte tant de plaisir dans votre conversation, qu'il ne me seroit pas possible de refuser l'offre obligeante que vous me

faites ; puisque par-là j'aurai occasion de  
passer d'agréables momens avec vous.

HOR. Adieu jusqu'au revoir.

CLEO. Je suis votre Serviteur.

*Fin du Troisième Tome.*



2 AP 57